

L'Intelligence, la Noblesse, le Talent

PHI

Sommaire

Avant-Propos	I
Généralités	3
Oublier le Talent	69
Oublier la Noblesse	113
Oublier l'Intelligence	179
Index des Auteurs	195

Avant-Propos

Tous ceux qui ont du talent sont de bons producteurs, réels ou potentiels. Tous ceux qui, en plus, ont de l'intelligence sont de bons créateurs, en puissance ou en acte. Tous ceux qui, enfin, y ajoutent de la noblesse sont de bons aristocrates, par l'œuvre ou par le rêve. L'inventeur, le scientifique, l'artiste – telles sont les gradations, hiérarchiques et presque toujours mutuellement exclusives, dont je suivrai ici les démarches.

Le caractère commun des ces traits est leur fatalité – aucun héritage, aucun dressage. Chacun de nous porte en lui quelques étincelles de ces trois sortes de lumière ; très peu en focalisent le jeu. Le talent est un don de Dieu ; l'intelligence est innée dans notre esprit ; la noblesse est innée dans notre âme. Les productions dues au travail, à l'expérience, à la conjoncture ne relèvent presque jamais de la création profonde ou de hauts rêves ; leurs auteurs sont des opportunistes ou des artisans.

Tout y est question de musique : sans le talent, on manquera d'harmonie des détails ; sans l'intelligence, on sera pauvre en rythmes universels ; sans la noblesse, on ne créera de mélodies enchanteresses.

Cette vision idyllique, visant des merveilles à créer, n'aurait aucun sens, si l'on ne trouvait pas ce monde déjà plein de merveilles, créées par le Créateur inconnu et fidèlement reflétées dans la plus grande merveille, l'homme. Ce qui est à la fois fascinant et exaspérant, c'est que ces deux genres de merveilles n'ont aucun point commun !

Ni la science ni l'art ne reproduisent jamais en rien ce qu'avait, un jour, produit la Providence. Aux Mystères illisibles de la Création, nous ne pouvons opposer que nos images intelligibles ou nos états d'âme, sensibles et mystérieux. Et l'on recherche de l'étonnement, de l'émotion ou de la sympathie, ce que, peut-être, avait cherché notre Concurrent insurpassable, avant de créer la matière, de préparer les tableaux de

l'esprit et de dessiner les élans de l'âme.

L'homme aptère, même muni de nos trois grandes facultés, se trompe si souvent d'enjeu. Il se met à traquer la connaissance, à poursuivre la vérité, à confiner l'absolu, à bavarder sur Dieu, l'Être ou la sagesse. Non que les sujets soient, en eux-mêmes, indignes de nos plumes, mais qu'aucun chant ne puisse les accompagner, ils sont condamnés aux narrations ou descriptions sans relief.

PHI,
Provence,
décembre 2016

Généralités

Ce livre a bien une *ambition* philosophique : primo, je voudrais qu'un cœur noble (donc, angoissé) y trouvât de la consolation dans mon affirmation de la gratuité divine du bon et du bien ; secundo, je voudrais qu'un esprit noble (donc, universel) y trouvât de l'intelligence humaine, qui est dans la maîtrise des frontières entre la réalité, la représentation et le langage.

La maxime est le seul genre littéraire, dans lequel on ne négocie pas sa valeur, on l'impose. *Les aphorismes sont un genre foncièrement aristocratique d'écriture. L'aphoriste ne discute ni n'explique, il affirme ; et dans son affirmation perçoit la conviction, qu'il est plus profond ou plus intelligent que ses lecteurs* - W.Auden - *Aphorisms are essentially an aristocratic genre of writing. The aphorist does not argue or explain, he asserts ; and implicit in his assertion is a conviction that he is wiser or more intelligent than his readers.* Mais, au fond de lui-même, il sait, que ses affirmations ne valent que par leurs métaphores et que toute intelligence s'évente vite au souffle de l'ironie. L'aphorisme n'est pas maison et repos, mais ruine et élan.

Ce que n'importe qui peut dire, il faut le taire ; ce qu'on ne peut que dire, et non pas chanter, il faut le taire ; ce qu'un autre peut chanter, ce n'est pas la peine que je le dise ; ce qui est dit ne peut pas être chanté ; il ne reste au dire qu'un champ de silences ou un commentaire du chant. Et Voltaire - *Ce qui est trop sot pour être dit, on le chante* - aurait pu ou dû mettre *vague* ou *beau*, à la place de *sot*, pour défier Wittgenstein ou laisser Zadig inspirer Zarathoustra : *Chante ! Ne parle plus ! - Singe ! Sprich nicht mehr !* Le silence est une contrainte, plus qu'un moyen.

La passion et l'éclat, ou bien la durée et la cohérence, tels sont les traits

qui divisent les hommes d'esprit en deux catégories difficilement compatibles : les laconiques brillants ou les bavards élégants. La hauteur proclamée ou la largeur acclamée et fondée sur la profondeur réclamée. Il est dangereux d'être bête, dans le premier cas ; dans le second, il ne sert à rien d'être intelligent. On risque de dégringoler dans la platitude, ou s'y affleurer à son insu.

Toute activité intellectuelle se réduit à la chronologie que suivent son sujet, son objet et son projet. La mathématique : la définition-objet, l'hypothèse-projet, la démonstration-sujet ; la philosophie : le développement-projet, le vocabulaire-objet, l'école-sujet ; la poésie : le style-objet, le sentiment-projet, la noblesse-sujet. Avec leurs contraintes respectives pré-déterminantes : la logique, l'érudition, le talent.

Tout homme intelligent passe par la tentation du dogmatisme ou du relativisme ; pour se débarrasser de celui-ci, suffit le talent ; pour maîtriser celui-là, suffit la noblesse ; les deux - armés d'ironie, c'est à dire d'une saine distance. Le fruit de cette fusion, c'est le culte de l'intensité égale sur l'axe des idées et des valeurs : se détacher de l'horizontalité du bruit, pour demeurer dans la verticalité de la musique, devenir vecteur de ce qui tend vers le beau ou le sublime. Cet axe, unifié par la dialectique (Hegel) ou par l'égale intensité (Nietzsche), peut s'arracher à son unique dimension et se généraliser en arbre à inconnues, ouvert à l'unification avec d'autres arbres.

L'invention face à la reproduction, le sacrifice d'un soi si insaisissable face à la fidélité à un soi bien déterminé, - dans cette opposition des poses philosophiques, la première l'emporte largement sur la seconde, en qualité et même en cohérence : il suffit d'imaginer Marc-Aurèle vanter les vertus de la force, ou Montaigne se lamenter sur la souffrance, ou Nietzsche faire l'apologie de la faiblesse, ou Tolstoï se vautrer dans l'érotisme, ou Cioran en appeler au rire ; en revanche, Spinoza, Schopenhauer ou Sartre sont

dans leurs *soi* respectifs, ce qui les rend plus ternes. Je ne connus que deux cas, où l'écrivain et l'homme, tous les deux pleins de noblesse, vécussent main dans la main, regard sur le regard, talent du talent – R.Char et R.Debray.

Le monde, l'homme, la perception humaine du monde - trois merveilles d'un même acabit. Qu'on parte de l'homme (Protagoras, Kant, Nietzsche), du monde (Spinoza, K.Marx, Heidegger), de la relation entre eux (Aristote, Husserl, Sartre) - on peut aboutir au même réseau conceptuel. Ce qui différencie ces visions, ce n'est pas tant le *problème* des représentations et des interprétations, que la part et la qualité de l'extase, tragique ou jubilatoire, devant le *mystère*. L'intelligence, la noblesse, le talent - telle est l'échelle ascendante des bons esprits.

L'idéal, jamais atteint, d'une écriture noble, la rencontre des trois dons : du ton, de l'intelligence, du style ; trois hommes brillent, chacun sur sa facette respective de ce faisceau, sans déborder vraiment sur les autres : Nietzsche, Valéry, Cioran. Et le talent consiste peut-être dans l'art de créer la sensation de plénitude en escamotant les fâcheuses lacunes. Pour cela, il faut prendre du recul, ou de la hauteur, par rapport au réel, se mettre à une grande distance de soi-même, adopter le *ton du revenant* (que Ch.Baudelaire entendait chez Chateaubriand), pour rester pur, pour ressembler à l'ange.

Le sentiment, rehaussé par la noblesse et élargi par l'intelligence, fut au centre de la poésie de Rilke, R.Char et B.Pasternak. Cette poésie est morte pour laisser la place à la poésie des dictionnaires, vocabulaires ou onomatopées.

L'intelligence, c'est la prépondérance de l'intuition sur la vision ; mais l'art, c'est le diktat du talent et de la noblesse, au-dessus de toute intelligence, le regard s'imposant et à l'intuition et à la vision.

Priser ou désirer - deux effets respectifs de nos représentations ou de notre volonté ; l'intelligence et la noblesse forment les valeurs ; les désirs, eux, naissent du tempérament et de la sensibilité ; mais pour produire de la beauté, le talent seul peut suffire ; les valeurs et les passions de l'artiste ne jouent presque aucun rôle, pour la qualité de son œuvre. L'art ne sert qu'à embellir ce qui préexiste déjà en nous.

Toutes les idées (qu'elles soient scientifiques, esthétiques ou mystiques) peuvent se réduire soit à une abstraction dans une représentation, soit à une corporéité dans un acte. Une seule exception, et là je suis d'accord avec [Platon](#), - l'idée du Bien, qui fuit le concept, mais fuit encore plus - la réalité de la matière, des esprits ou du temps. On sait où résident l'amour, la noblesse ou l'intelligence, on ignore tout de la demeure du bien ; c'est un foyer sans portes, toit, murs ou fenêtres, d'où ne part aucun chemin, aucune lumière, contrairement à la vision [platonicienne](#) : *L'idée du Bien donne l'être et l'essence aux autres idées* - (pour toi, est bien ce qui te fait du bien - pitoyable !) - toute la *splendeur du bien* est tournée vers l'intérieur, vers notre âme. Ni l'intelligence ne peut procéder du Bien, ni l'âme ne peut émerger de l'intelligence.

La philosophie la plus noble n'est ni métaphysique, ni transcendante, ni ontologique, ni phénoménologique, mais - axiologique. Le seul à l'avoir mis en pratique (sans jamais l'avoir bien formulé) fut [Nietzsche](#) : sa *réévaluation de toutes les valeurs* signifie, en pratique, que, pour un axe donné (sélectionné par notre goût de noblesse), ce ne sont pas nos valeurs privilégiées qui comptent, mais l'intensité *égale* (éternel retour du *même*), dont notre talent et notre intelligence sont capables de munir les deux extrémités de cet axe. Le nihilisme, le bien et le mal, la volonté de puissance fournissent les exemples les plus frappants de cette noblesse insurpassable.

Le soi connu, c'est à dire l'esprit, dispose de la noblesse et de l'intelligence, qui sont des espèces d'aigle et de serpent de l'artiste Zarathoustra, pour lui rappeler la hauteur des cercles de l'existence ; mais le talent appartient au soi inconnu, et il n'est pas les yeux, mais le regard de l'âme.

On pardonne tout à celui qui a et le talent et la noblesse : Nietzsche n'a aucune intuition du poids capital des contraintes, mais sa belle peinture fait oublier la niaiserie de ses buts (le surhomme), de ses moyens (la réévaluation de toutes les valeurs, la volonté de puissance) et de ses chemins (l'éternel retour). La grandeur des génies est dans leurs commencements, où le devenir présente toutes les caractéristiques de l'être.

Le combat des verbes, chez Schopenhauer (le vouloir contre le savoir) ou chez Nietzsche (le pouvoir contre le devoir) ne fait que substituer des idoles. En revanche, le combat des noms (la représentation contre l'interprétation ou la noblesse contre la faiblesse) produit des unifications fécondes.

Schopenhauer veut dire que le monde peut être vécu comme un paysage ou comme un climat : soit on le peint dans une représentation (création, savoir, intelligence), soit on s'y peint soi-même (passion, noblesse, musique) ; c'est le recours à la profondeur universelle ou à la hauteur personnelle qui permet de ne pas s'écrouler dans une platitude commune.

La totalité de l'homme intéressant se révèle et se résume dans ces trois attitudes : la pose face à la noblesse, la posture face au mot, la position face aux idées - la hauteur, le style, l'intelligence. Suivant ces axes, j'ai trois complices et alliés : Pascal, selon le premier, Nietzsche, selon les deux premiers, Valéry, selon le troisième. Dois-je attendre mon *Mémorial* ? Mon cheval de Turin ? Mon illumination de Gênes ? Dans les deux cas -

une rupture douloureuse avec la raison.

Mon regard est ce que ma noblesse, même en larmes, inculque à mes yeux, même secs. Et la noblesse est difficilement compatible avec les déceptions, qui, presque toujours, sont signes de bêtise. La seule déception, trahissant non pas le peu d'intelligence, mais une certaine noblesse, est le regret de ne pas avoir assez de talent, pour embellir mes ombres.

Pour nous nourrir de mots, le talent fait appel aux deux ressources de goût – l'intelligence du solide et la noblesse du liquide. Le solide est évident, et le liquide est fantaisiste. Le mot délicat sera suspendu entre la profondeur et la hauteur, entre la pesanteur et la grâce, entre le savoir et le valoir. Et le talent n'y a pas besoin d'un ordre chronologique : *Donne du poids au mot, avant de lui donner le souffle* - Shakespeare - *Weighest thy words, before thou givest them breath.*

Du croisement entre l'ironie et la pitié naît la noblesse ; la noblesse multipliée par l'intelligence réveille le talent ; le talent, séduit par l'idée, aboutit à la création ; la création, attirée par le soi, produit le mot - la généalogie du mot, du meilleur, de la *maxime*.

Le talent sans l'intelligence fait sourire, lorsqu'il se met à raisonner sur son art ; mais l'intelligence sans le talent fait rire, lorsqu'elle cherche à faire résonner ses sentences ; la hauteur, appuyée sur une ironie profonde, est la seule pose, qui permet d'éviter ces deux pièges.

La hauteur et la profondeur sont condamnées à s'écrouler en platitudes, si elles ne s'appuient pas mutuellement, dans un dialogue entre sensibilité et intelligence. H.Arendt reste trop unilatérale : *Le dialogue des pensées ; où il manque, il n'y a plus de profondeur, que la platitude* - *Der Dialog des Denkens. Wo er fehlt, gibt es keine Tiefe mehr, sondern Verflachung.*

Le but de la philosophie - une consolation, sa forme - une intelligence, son contenu - une noblesse. Si un seul de ces composants venait à manquer, l'édifice serait inhabitable. La noblesse n'existant qu'en Europe, on ne peut être philosophe que dans la mesure, où l'on est Européen.

Dans cette triade : le choix de buts, la recherche de contraintes, l'accès aux moyens, - la liberté ne se manifeste que dans les deux premières tâches : par le goût et par la noblesse ; le choix de moyens, l'intelligence, est un exercice servile.

Le choix de contraintes témoigne de ton goût et de ton intelligence ; la liberté se prouve le mieux par le refus de poursuivre un but sans noblesse. *Ma liberté sera d'autant plus grande et profonde, que j'imposerai des contraintes plus sévères à mon champ d'action* – I.Stravinsky - *Моя свобода будет тем больше и глубже, чем теснее я ограничу моё поле действия.*

Dans chaque action, ma liberté s'éprouve dans : la noblesse des contraintes, le talent des commencements, l'intelligence des parcours, la sagesse des fins. Quoiqu'en pense Platon : *Le dieu tient en mains le commencement, la fin et le milieu de tous les êtres*, Dieu en est absent, et la chiquenaude initiale ne laissa aucune trace, aucun écho. En tout cas, au savoir et au savoir-faire ce Dieu délicat semble préférer la noblesse, pour représenter ma liberté.

Puisque le littérateur d'aujourd'hui s'adresse soit aux moutons soit aux robots, son écriture est soit discursive soit intentionnelle - trop d'ennui ou trop de mécanique ; la noblesse solitaire et l'intelligence solidaire s'adressent à l'arbre et se moquent de la forêt.

Le bien souverain : pouvoir tenir à l'excellence, c'est à dire sur l'axe, que

je trace moi-même, avoir l'audace de me (dé)vouer à la valeur la plus noble, la plus brillante ou la plus intelligente, à laquelle s'adonnera ma voix, mais me servir de tous les registres de cet axe, pour ma musique ouverte.

Le vice, c'est une sortie du dessein, que Dieu forma pour l'homme. Dieu nous voulait poètes, et nous voilà - robots, ce vice final, avec une fécondité matérielle et une stérilité spirituelle. *Le vice, rongant ma native noblesse, m'a marqué de sa stérilité* - S.Mallarmé. Et la noblesse, en effet, ne peut être qu'innée ; si elle est malléable, c'est que je manque de talent, pour créer, ou d'intelligence - pour rêver.

La Grèce démocratique livre l'aristocratique [Socrate](#) au poison. Notre démocratie neutralise toute aristocratie par des contrepoisons prophylactiques : injections vénales accordées à tout sujet frappé d'intelligence.

C'est le refus ou le mépris - justifié ! - du mode monologique et l'incapacité - injustifiable ! - de bâtir un discours dialogique, qui expliquent la résurgence de l'approche par l'absurde. L'union d'une intelligence, d'une ironie et d'une noblesse est nécessaire, pour créer un jeu d'ombres croisées, d'intensité comparable, au lieu de n'émettre qu'une pâle lumière partielle ou de tout éteindre, dans l'indifférence.

Le mystère n'a pas grand-chose en commun avec l'obscurité. L'obscurité, dans les profondeurs, favorise l'absurde, à la surface - propage l'erreur, en hauteur - engendre le délire. Le mystère, dans ces lieux, stimule l'intelligence, révèle le talent, cultive la noblesse. L'ouverture au mystère prédispose à la liberté.

Que vaut un humain ? Commençons par constater que les généraux, les argentiers, les techniciens, avec leurs férocité, vénalité ou banalité,

constituent la lie de la société. Enchaînons par reconnaître qu'en intelligence logique l'humain sera bientôt dépassé par l'ordinateur, comme, en force physique, il fut dépassé par les machines. L'humain vaut par la richesse, la beauté et la noblesse des émotions, que son talent sut vivre, peindre ou inspirer. Et vous conviendrez avec moi, que l'humain le plus digne de notre admiration est - la femme ! Au lieu de l'entraîner dans leur morne marche, les hommes devraient la laisser se vouer à la danse.

L'intelligence se loge souvent dans un mufler et abandonne un poète. Il y a le même taux d'aristocrates dans les chaumières que dans les colloques d'épistémologie. L'aristocratie est l'intelligence de l'âme élective, tandis que la goujaterie résulte de plus en plus souvent de l'intelligence des muscles communs.

La sagesse, c'est l'art de confier à l'âme la tâche de relever les plus grands défis de la condition humaine : l'individualité, la fraternité, la souffrance, la poésie, la passion, la noblesse, la création, le langage. À son opposé - l'esprit moutonnier ou/et robotique. Aujourd'hui, la technique, l'économie, la science, la philosophie cathédralesque sont des ennemies de la sagesse, puisqu'elles se vouent au secondaire : à l'utilité, à la vérité, à l'être, à la puissance.

Toute pensée, finissant par être maîtrisée par les sots, devient une recette de cuisine. *Le propre du génie est de fournir des idées aux crétins une vingtaine d'années plus tard* - L.Aragon - une vaste fumisterie transformant les incapables en incompris ! *On est grand, quand on est incompris* - R.W.Emerson - *To be great is to be misunderstood*, c'est encore plus niais ! Le troupeau des «non-conformistes incompris» est le plus dense en sots, plats et populaciers. On est grand, quand on est admiré pour ce qui ne demande même pas d'être compris. Être grand, c'est être attaché au noble originel, par un lien original.

Se méfier de l'intelligence, elle réussit tout ce qu'elle entreprend et te prive de l'exercice aristocratique : dans l'échec, tenter de ne rien apprendre.

C'est bien de succomber à l'appel de l'étonnement en voyant la chose comme si c'était la *première* fois. Il est plus rare et plus noble de la traiter comme si c'était la *dernière* fois. La primultimité (V.Jankelevitch) de tout ce qui est merveilleux. L'espérance, c'est l'étonnement en tant que but ; le désespoir, c'est l'étonnement en tant que contrainte. Et [Aristote](#) et Kierkegaard, en voyant le début de la philosophie dans, respectivement, l'étonnement d'étonnement et le désespoir de désespérer, ne se contredisent guère.

La représentation fixe la valeur, et la (méta-)interprétation (la validation) formule une valeur de cette valeur. Aucune théorisation de cette validation n'est possible, ce qui justifie le rôle qu'y jouent souvent la noblesse d'âme ou la caresse d'esprit, plutôt qu'une obscure adéquation quelconque avec la réalité.

Matérialiser l'origine de nos idées est le résultat le plus avilissant pour l'esprit humain – J.Maistre. Les déclarer innées ne les élève pas très haut non plus. Leur premier pas n'est ni dans notre nez ni dans nos gènes, il est dans la noblesse de notre regard, orienté par le hasard divin.

Trois types d'effets que peuvent produire les choses dans un écrit : leur présence (l'intelligence), leur puissance (la noblesse), leur musique (le talent) - du banal au sublime.

Je m'évertue à projeter la grande triade - la noblesse, l'intelligence, la beauté - sur l'idée [platonicienne](#), sur la valeur [nietzschéenne](#), sur l'être [heideggérien](#) - je ne parviens pas à la même harmonie, que me procure le mot. Dans tout ce qui est grand, la forme domine le fond.

C'est selon l'organe sollicité qu'on classe un écrit : l'oreille (une langue châtiée), l'esprit (les tableaux, les horizons), l'âme (la noblesse, l'intelligence) - un romancier, un philosophe, un poète. Les deux premiers, souvent, se contentent de leur seul organe de prédilection ; c'est le troisième qui, le plus souvent, en maîtrise tous les trois. Il se trouve que ce sont surtout des maximistes.

Être barbare, c'est ne pas savoir franchir, en toute légalité, les frontières entre une solution et son problème, entre un problème et son mystère. Être sot, c'est seulement ne pas savoir, qu'une frontière non-terrestre existe entre solutions et mystères. Être et sot et barbare, c'est ignorer l'existence de mystères et se dire : *Je me fiche de savoir si un idéal est profond ; je ne lui demande que de m'aider à résoudre des problèmes* – R.Rorty - *you can forget whether an ideal is deep, and just ask whether it's useful for solving the problems.*

Plusieurs tribunaux sont en charge des procès de la vie : la fadaise affrontant l'intelligence, la termitière opposée à la solitude, la hauteur traînée dans la boue par la vilénie. Je ne me sens l'âme de procureur que dans le dernier. Ailleurs, je ne puis être que témoin ou accusé.

Ni mon être (qui prend appui sur la profondeur de mon intelligence), ni mon devenir (qui rayonne à partir de l'ampleur de mon savoir) ne m'accompagnent là où est aspiré mon âme (qui ne vaut que par la hauteur de mon souffle, de ma noblesse) ; la hauteur est non-lieu de mon crime d'être né, suite à ma fuite devant le monde sans danger : *Il ne suffit pas de venir au monde pour être né* - R.Gary.

La rencontre du vrai et du beau produit l'intelligence, celle du beau et du bien - l'amour, celle du bien et du vrai - la foi. Mais le faisceau de ces trois axes crée un seul foyer, à égale distance des origines et des fins, - la

noblesse.

La plupart du temps, sur des questions vitales, l'âme s'accorde avec l'intelligence ; mais, pour rendre leurs rapports plus vibrants ou plus confiants, des sacrifices mutuels doivent être demandés, de temps en temps : des capitulations de l'âme devant l'intelligence - le pessimisme, ou des capitulations de l'intelligence devant l'âme - l'optimisme ; c'est à ce prix qu'elles se restent fidèles.

Ce ne sont ni l'escalade ni l'excavation, mais le regard et l'intelligence qui nous rendent familiers des hauteurs et des profondeurs, qu'un talent ou une noblesse font se rencontrer. Cette rencontre est le seul bonheur vrai, c'est à dire imaginaire.

Les plus coriaces de toutes les valeurs, résistant à ma volonté de les juger par-delà d'elles, sont celles qui viennent des buts. Nietzsche, lui-même, y succombe : *Que veut dire le nihilisme ? - que les valeurs suprêmes se dévalorisent. Que le but fait défaut ; la réponse au 'pourquoi' ? - Was bedeutet Nihilismus ? Daß die obersten Werte sich entwerten. Es fehlt das Ziel ; es fehlt die Antwort auf das 'Warum' ?*. Dès que le comment et le qui du talent et de la noblesse sont *organiquement* là, le pourquoi de l'intelligence se manifeste presque *mécaniquement*.

Il faut rester à égale distance rationnelle entre la palpitation et le mot (la note, la couleur, le marbre). L'attrait du mot égalisant l'élan du cœur, dans un bel équilibre. Mais il existent des distances irrationnelles, évaluées par l'âme : *Le poète est plus près de la mort que de la philosophie, plus près de la douleur que de l'intelligence, plus près du sang que de l'encre* – F.Lorca - *Un poeta - más cerca de la muerte que de la filosofía ; más cerca del dolor que de la inteligencia ; más cerca de la sangre que de la tinta*. Mais tu connais mieux que moi la mécanique des leviers : le cœur pesant plus que la métaphore, le point d'appui ne doit pas être au milieu.

La même noblesse anime les grands poètes ; elle peut se manifester par attachement aux mots (le talent et l'âme), aux courants d'idées (l'intelligence et l'esprit), aux formations politiques (le besoin de reconnaissance et la raison). G.Byron, Chateaubriand, Rilke se contentèrent du premier volet, Hölderlin, Nietzsche, Valéry y ajoutèrent le deuxième, Hugo, V.Maïakovsky, L.Aragon – le troisième. Goethe fut le seul à tenter tous les trois, comme notre contemporain, refusant les titres de poète et de héros, R.Debray.

Aucune trace de Dieu dans la réalité matérielle, spatio-temporelle. Dans la sphère spirituelle, l'idée de Dieu surgit, appuyée par l'intelligence et la sensibilité, mais on ne peut la placer qu'à une telle hauteur, à laquelle Dieu ne peut qu'être invisible, inaccessible, indéductible et donc – inexistant. Comme Ses mystères – le Bien, l'amour, la noblesse, la beauté, dont on ne peut que rêver.

Personne, ni le scientifique, ni le philosophe, ni le théologien, n'est plus près de Dieu que le poète. Ce que St Augustin, Spinoza, Kant, les prix Nobel ou Fields développent autour de l'essence divine est d'un ridicule accompli et lamentable, tandis que l'intelligence divine est enveloppée par tout bel élan poétique, gratuit, incompréhensible et noble.

Mes yeux ne captivent plus personne - telle est la source de toute solitude. Mon regard est aspiré par la lumière, et voilà que mon œil n'émet plus que des ténèbres. L'ennoblissement de la fonction, qui dévitalise l'organe. Fasciné par l'intelligence, j'arrive inmanquablement à mépriser le travail de la cervelle.

Une vie complète : à l'enseigne de la honte, de la pitié et de l'enthousiasme, inspirés par la noblesse et articulés par l'intelligence. Mais c'est, aujourd'hui, la meilleure recette de la mort complète, de la solitude

finale, puisque je deviens arbre cinéraire, étranger pour la forêt lairaire :
La forêt ne pleure jamais un arbre mort - proverbe russe - *Лес по дереву не плачет.*

La croix, dans la vie comme dans la musique, signifie la hauteur - L.Beethoven - *Kreuze im Leben des Menschen sind wie Kreuze in der Musik : sie erhöhen.* Ta hauteur rejoint la *haute intelligence*, que Dostoïevsky attachait à la douleur, là où Nietzsche lisait une *profonde noblesse* ou Maître Eckhart - une *étendue de la perfection* : *L'animal le plus rapide, qui vous porte à la perfection, c'est la souffrance* - *Das schnellste Tier, das euch zur Vollkommenheit trägt, ist Leiden.*

Ni la vérité ni la liberté ne sont des valeurs absolues ou primordiales, mais des dérivées partielles de l'intelligence ou de la noblesse.

L'être et le devenir dans les transcendants : dans l'être, le vrai est antinomique du faux, le bien est affaire de noblesse, le beau est jugé par le goût arbitraire ; dans le devenir, de nouveaux langages préparent de nouvelles vérités, le bien se traduit en sacrifices, le beau est affaire de création. Tout cela pour dire, que les prises de position y sont absurdes ; la pose, plus artistique que scientifique ou philosophique, y est plus à sa place. En pertinence, l'intelligence y cède au talent.

L'amour, la beauté, la vérité – le mystère du cœur, le problème de l'âme, la solution de l'esprit – la noblesse, la création, l'intelligence.

Que ce soit la vie, la création ou l'amour, il n'y a que deux choses qui comptent - la poésie et l'intelligence. La poésie est la rencontre, hors toute frontière spatio-temporelle, du talent et de la noblesse ; l'intelligence est le flair pour la profondeur et le goût pour la hauteur, plus l'ampleur du regard.

Dissimuler les ressorts, ne laisser apparaître que l'élan - la fin de toute activité noble : la foi câble le *pourquoi*, l'intelligence - le *comment*, l'art - le *où* et le *quand*. L'intelligence et l'art substituent leurs ad-Verbes dans le Verbe titubant : *Pourquoi* m'as-Tu abandonné !

Dans l'écriture, ton soi connu se manifeste dans le *quoi* affirmatif de ce qu'il aime, fait ou pense ; et ton soi inconnu perce, obscurément, dans le *quoi* négatif des contraintes, dans le *comment* du style inconscient, dans le *pourquoi* de la noblesse innée, dans les *où* et *quand* de l'intelligence câblée.

Les étapes, conduisant au culte de la forme : on jalouse le fond des autres, on prend un vilain plaisir à le réfuter par l'intelligence ou l'ironie, on admire son propre fond, paradoxal et noble, on découvre sa facile réfutabilité, on finit par ne plus parier que sur la forme, solitaire et nihiliste, génératrice de fonds libres.

Le talent enfante nécessairement d'un style, c'est à dire d'une noblesse soutenue par une intelligence, une entente souveraine de la hauteur des causes avec la profondeur des effets, un passage harmonieux des contraintes aux finalités.

La métaphore ailée surclasse largement les syllogismes boiteux – en pertinence, en honnêteté, en noblesse. Et ceci pas tellement à cause des dons ou intelligences supérieurs des artistes, mais pour des raisons profondes et rationnelles : le soi inconnu, ce foyer de nos angoisses, de nos curiosités ou de nos créations, échappe à toutes les descriptions savantes et ne peut être abordé que par des métaphores poétiques. Toutefois, l'infâme relativisme moderne met les scientifiques et les artistes sous la même enseigne, celle de la platitude et de l'indifférence des colloques, manuels ou recueils critiques.

Progrès de ma lucidité : je refuse le titre de sagesse, successivement, aux actes, aux motifs, aux attitudes, aux idées, et je ne l'attends plus que des métaphores. La seule lutte, que je reconnais noble et plénifiante, est celle avec les mots, tandis que les hommes actifs parlent de leur sagesse finale, une fois qu'ils sont fatigués par les luttes indignes mais épuisantes. Toute sagesse est initiale, sagesse des commencements.

Trois grands stylistes – Nietzsche, Valéry, Cioran. C'est en soulevant leurs mots qu'on découvre la source la plus importante du plaisir reçu : chez le premier, on tombe sur la noblesse, donnant du vertige ; chez le second, enchante l'intelligence, on est séduit ; chez le troisième, on reste avec le mot lui-même, dans le pur plaisir musical.

Toute tentative d'une écriture noble aboutit à la problématique confrontation aristotélicienne entre l'intelligible et le sensible. Privilégier le concept, le système, l'inférence, bref une solution, ou bien la beauté, l'émotion, le goût – bref, un mystère - la caresse. La métaphore est une caresse, comme le sont le paradoxe, la mélodie, le rêve. Tout bon philosophe est chantre de la caresse protéiforme.

En gros, les hommes vivent et pensent, suivant les mêmes chemins et perspectives ; ce qui les distingue, c'est la matière de leurs maux et la manière de leur mots – leurs angoisses et leurs styles – leur face poétique et, donc, philosophique. Voir en philosophie un art de vivre ou de penser est également sot. Aucun philosophe ne vécut admirablement, aucun philosophe professionnel ne produisit de belles ou nobles pensées, comparables avec celles des poètes.

Quand on comprend ce que vaut le rêve, comparé à l'acte, ou la métaphore libre, comparée à la métonymie mécanique, on comprend ce que vaut le génie, comparé au talent. Le génie est une intuition se passant d'intelligence : *Le génie est le don de découvrir ce qui ne peut être ni*

appris ni enseigné - Kant - *Genie ist das Talent der Erfindung dessen, was nicht gelehrt oder gelernt werden kann*. Et toutes les grandes idées des hommes, comme leurs plus grands actes, valent surtout par leurs images métaphoriques : *La métaphore est la puissance la plus féconde que l'homme possède* - Ortega y Gasset - *La metáfora es el poder más fértil que el hombre posee*.

L'attitude la plus sage consiste à varier les organes du faire : le bras, l'esprit, le cœur, l'âme. *La plus grande partie de la vie passe à mal faire, une grande partie à ne rien faire, toute la vie à faire autre chose que ce que l'on devrait* - Sénèque - *Magna pars vitae elabitur male agentibus, maxima nihil agentibus, tota vita aliud agentibus*. Toutefois, si ni l'intelligence ni le talent n'accompagnent ces transferts d'autorité, le constat final sera le même.

Le style est la maîtrise du passage du fond à la forme. Le talent et l'intelligence mènent à la naissance imprévisible d'un fond insondable au milieu d'une forme maîtrisée.

Ce que j'attends de la littérature : soit de la matière intelligente, relevée par le talent (Valéry), soit un ton, qui se prêterait, à la fois, à la lecture à travers les pleurs ou à travers les rires (Shakespeare et Cervantès). Mais ces deux sources, apparemment, ne se croisent jamais.

Ce n'est pas un hasard que les premiers arts furent la poésie et le théâtre : la poésie satisfait le premier besoin de l'âme – la musique dans le regard, dans le mot, dans le geste ; et le théâtre satisfait le premier besoin de l'esprit – créer des scènes abstraites, sur lesquelles se dérouleraient des tragédies ou des comédies, traduisant le dessein du Dramaturge, mettant en jeu le talent des acteurs, l'exubérance du décor, les contraintes spatiales, les ressources verbales et les dénouements finals. Et l'intelligence philosophique débuta par le genre le plus poétique

– par l'aphorisme.

Sur la division en naturalistes et en artificialistes : il faut séparer le regard de la vue. Le regard, cet outil de l'intelligence, doit être artificier, tandis que la valeur de la vue ne dépend que du talent et de la créativité. Les couleurs et les notes de la panoplie d'artiste n'existent pas dans la nature ; tout naturalisme de la vue n'est qu'un artificialisme (re)connu, prévisible, sans étonnement.

Peut-on peindre son soi, en confessant ses turpitudes, face aux Manichéens ou aux duchesses (St Augustin ou Rousseau) ? - à la limite, on y trouve quelques éclats de cervelle. Heureusement, il y a aussi la chair ; et la concupiscence [augustinienne](#) ou la mauvaise paternité rousseauïste nous font entrevoir quelque chose de vraiment intime. Heureusement, il y a aussi l'âme et le talent, c'est à dire le regard, qui, à toute sa production, affecte le genre de confession ou de testament.

L'écriture est un acte (et non pas un rêve) surveillé par une sensibilité, une mémoire et une intelligence, ce qui le décompose sur ces axes : la hauteur du style, l'étendue de l'ambition, la profondeur de la construction.

Flaubert et V.Nabokov : l'ironie, plutôt verbale que tonale, et la poursuite de *mots ou périodes justes pour narrer les faits*. Le bon Dieu (ou le diable) est, pour eux, dans le détail, et ils déversent ce détail verbal, le faisant passer pour du style. Le style, c'est l'art d'élimination ascétique plus que d'échafaudage décoratif de platitudes. Que valent les litanies, trop claires, à l'éclairage sans ombres, sans l'intelligence intuitive, vibrante et par à-coups, sans ce ton, laconique et hautain, servant à *chanter* les rêves obscurs ?

Dans l'éternel retour, sur la spirale de la création, peu importe sur quelle étape je m'attarde le plus (sur l'œuvre - [Nietzsche](#), sur le créateur -

Cioran, sur la création - Valéry), intensité-ironie-intelligence, envol-chute-invariants, - le regard tangent peut y être de la même hauteur et suivre la même direction.

L'arsenal complet d'artiste - le talent, le goût, l'intelligence. Avec la seule intelligence, on est condamné à l'insondable ennui ; avec le seul goût, on pataugera dans la platitude ; avec le seul talent, on esquive la platitude, on se moque de profondeur, puisque le talent, c'est la hauteur, c'est à dire la maîtrise musicale du mouvement et de l'immobilité.

Les ratés en tout genre sont ceux qui se prennent pour les meilleurs poètes parmi les géomètres ou pour les meilleurs géomètres parmi les poètes (les marchands mêlés) ; ce qui leur ouvrirait, à la fois, l'entrée de l'Académie et la sortie de la Caverne. Le succès n'attend que près de l'Agora, au Portique ou dans un tonneau. *Si tu as du cœur et de l'esprit, n'en montre qu'un seul* – Hölderlin - *Hast du Verstand und Herz, so zeige nur eines von beiden*. Quand ils vont ensemble, pourtant, ils ne font qu'un, qui s'appelle âme ; il faut l'avoir bien timide, pour dire, que *le cerveau fait sablier avec le cœur* - J.Renard, ou *quand la pensée naît, le désir meurt* - G.Bruno - *nascendo il pensier, more il desio*.

Cioran croit, sérieusement, que ce qu'il a à dire est plus important que son style ; Nietzsche occulte le fond et soigne le ton ; Valéry est parfaitement conscient de la part et du fond et de la forme. Le premier ne comprend rien ; le deuxième ne cherche pas à comprendre ; le troisième comprend tout. Mais on ne retiendra de tous les trois que la forme, puisque n'importe qui peut comprendre et même narrer notre fond commun. Tous les trois savent chanter, et peu importe si ce qu'ils ont à dire s'y mêle.

Écrire, c'est faire oublier le levier, qui te soulève ; penser, c'est de ne pas le perdre de vue. C'est pourquoi les deux sont difficilement compatibles, à moins d'avoir l'intelligence d'illusionniste ou de prestidigitateur.

L'amour et l'intelligence, deux scintillements intérieurs indicibles, et il y a un net parallélisme entre les tentatives de les dire à autrui : la foi et le poème - pour l'amour, et pour l'intelligence - la philosophie et l'intelligence artificielle.

Le type d'homme, le plus dénoncé par les sots, est l'homme, qui n'aime ni la vérité, ni la réalité, ni le naturel. Mais pourquoi tant de nigauds parmi ceux qui se répandent en déclarations d'amour pour le vrai, tant de stériles chez ceux qui collent à la réalité, tant de féroces auprès des laudateurs du naturel ? Et s'il fallait réserver l'amour à ce qui, seul, le mérite : une passion ou un génie, sans empreintes sur les choses ? En vase clos.

L'amour, c'est le souvenir de l'invisible, l'intelligence de l'indicible, l'oubli de l'incurable. *L'amour naît du souvenir, vit de l'intelligence et meurt par l'oubli* – R.Lulle.

La vie gardait son sens grâce à deux vides, côté tête et côté cœur : la curiosité de l'esprit et la soif de l'âme, qui ne cherchaient qu'à se remplir. *Ne cherchez pas à remplir de science votre tête, car remplir d'amour votre cœur, c'est déjà suffisant* – R.Feynman - *Stop to fill your head with science - for to fill your heart with love is enough*. Le plus fascinant, c'est que, apparemment, la source, d'où coulent l'émotion ou l'intelligence, n'est ni dans la nature ni dans le hasard, - elle est en nous ! Comme une règle, qui ne demande qu'être *appelée*. Et peut-être, de surcroît, cette source est la même, pour ces deux courants qui s'ignorent.

Qu'attends-tu de l'autre ? - une excitation ou un amour ? Ce qui excite, c'est notre génie, ces dons divins, qui constituent notre soi inconnu. Ce qu'on aime en nous, c'est notre caractère, notre activisme, ce qui résume notre soi connu. Inventer un amour est une tâche à portée de notre

imagination ou de notre intelligence, tandis que créer une excitation est hors de portée de l'art. Le choix d'artiste est choix d'amant, puisque son réel est son imaginaire.

Je parviens à imaginer, que je reste moi-même, privé de tous mes sens, sauf le toucher, ce symbole même de la caresse. Et même les autres sens, à leurs sommets respectifs, culminent aux caresses : la beauté – pour les yeux, la musique – pour les oreilles, l'arôme – pour le nez, la saveur – pour la langue. Et l'intelligence – caresse de l'esprit, comme l'amour – caresse de l'âme.

L'humain parfait serait celui qui puiserait dans le fond ardent féminin, pour créer la forme amoureuse masculine. *Chez la femme, c'est le cœur qui pense ; chez l'homme, c'est la tête qui aime* – V.Bélinsky - *Женщина мыслит сердцем, а мужчина любит головой.*

Celui qui dit, que l'amour est question d'hormones et de glandes, en exhibe la confondante vérité ; mais il devrait, en plus, comprendre, que l'amour n'est grandiose que par les mensonges du cœur fou, auxquels se soumet, ravi, l'esprit le plus sage.

Qui rêve le plus intensément d'une folie des sens ? - un maître du sens, un sage. L'érotisme est la folie la plus irréductible et, donc, la force d'esprit en est un adversaire, mais c'est à sa faiblesse consentie qu'appartient d'en résumer les égarements. *L'esprit a besoin de son impuissance pour faire l'amour* - Valéry – joli calembour !

L'essence de l'intelligence est de connaître et d'aimer – J.Maistre. Ta langue a doublement fourché : il fallait dire *connecter* et *aimer*. N'importe quel sot accède à la connaissance, n'importe quel sauvage connaît l'amour. L'intelligence est dans l'orientation et la focalisation et non pas dans l'examen de foyers savants ou ardents. Ailleurs, tu disais mieux :

La raison ne sait que parler ; c'est l'amour qui chante. Le chant lointain de l'imagination faisant taire les raisons de l'intelligence trop proche, c'est cela, l'amour.

Tout amour est avant tout une clé, dont on n'a même pas l'envie de se servir. *L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont comme deux portes, qui ne peuvent être ouvertes ou fermées qu'en même temps* - Kierkegaard. Dès qu'on touche aux serrures, on s'évade, redevient libre et donc sans élan cellulaire. Le prochain attend ta chaleur, Dieu se contentera de ton intelligence - *amor intellectualis Dei*.

Couler en bronze ses *pensées*, pour qu'on n'en puisse pas défalquer la moindre *virgule* ? Ils pensent, que c'est très intelligent et digne. La seule chose, à laquelle je tiendrais, moi, et encore, c'est de retrouver le lendemain parmi mes *mots* en cendres quelques points d'*exclamation* non éteints.

Le style émerge davantage des facilités évitées que des difficultés vaincues. Aujourd'hui, la chose la plus facile est la négation ; et la meilleure contrainte est peut-être la négation de la négation, la résignation, le divorce définitif entre le nez et la cervelle.

La part du hasard, chez l'artiste moderne, devint si énorme, qu'il m'est plus étranger que le chroniqueur, contre lequel, naïvement, je peste. Le hasard peut être maîtrisé par l'intelligence ou harmonisé par l'intuition qui, dans l'alphabet artistique, se situent juste après la hauteur.

Aussi bien dans les questions de fond que de forme, on doit choisir entre symphonie et rhapsodie ; mais si l'intelligence vote pour un fond symphonique, le goût se prononce pour la forme rhapsodique ; étaler une mosaïque, avec des cailloux, ou dresser un tableau, avec des perles, - les meilleurs choisissent le second terme.

Ce n'est pas tellement les inepties mêmes des Warhol ou Soulages, qui me surprennent, que l'absence de ricanements et de rires, chez la gent intellectuelle, qui garde un sérieux respectueux et dubitatif devant tant d'idiotie, qui n'est nullement secrète. J.Baudrillard fut le seul à oser dire franchement, que *l'art contemporain est nul*.

En écriture, être libre signifie ne pas suivre un seul maître, même s'il s'appelle l'esprit. *Bien écrire, c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût* – G.Buffon. Le fait d'avoir le dernier donne le droit de parler au nom des deux premiers. Mais l'essentiel n'est pas dit - la grâce du verbe dont la présence remplace tout et dont l'absence efface tout. Une servitude du génie doit compléter la liberté du talent.

Aujourd'hui, ceux qui réfléchissent et ceux qui écrivent ne font que cogiter - sur les impôts, les garden-parties ou les faits divers ; leurs pensées et leurs plumes exhibent la même ampleur, s'étalant dans une même platitude. *Le malheur de la littérature est que ceux qui pensent n'écrivent guère et que ceux qui écrivent ne pensent point* – P.Wiazemsky - *Беда литературы заключается в том, что мыслящие люди не пишут, а пишущие не мыслят* - aujourd'hui, tous pensent et tous écrivent, mais personne ne rêve ni écrit de musique.

L'intelligence sert à vénérer les idées préexistantes, à accoucher les naissantes et à enterrer les vieillissantes. L'éther, le sang et même le marbre y sont assurés par l'art : *Toute pensée peut se loger, pour un bon artiste, dans un bloc difforme de marbre* - Michel-Ange - *Non ha l'ottimo artista alcun concetto, ch'un marmo solo in se non circonscriva*.

L'intelligence, en littérature, consiste à savoir mettre en pratique les contraintes invisibles en tant que les plus purs des moyens, ordonnant la pureté des œuvres. L'autre composante des moyens, les outils, est affaire

du talent, qui est au-dessus de l'intelligence. Le talent pur s'appelle génie.

Chez un poète, dès que sa cervelle marche, ses images dansent ; dans son verbe libéré, on entendra son chant libre ; la poésie des défaites naît de la prose des contraintes vaincues. Le bon danseur est un calculateur caché. *L'inspiration - savoir se mettre en état de marche* - Pouchkine - *Вдохновение - это умение приводить себя в рабочее состояние.*

Beauté est négation – Valéry. Le contraire - la nouveauté, prétention à la nouveauté. Mais toutes les lumières existent depuis la création, on ne peut créer que dans la sphère des ombres. Mais les ombres sont négation. Dieu même créait dans les ténèbres, qui préexistaient à la Création. Dieu crée l'état de satisfaction, l'homme - celui de manque. Ton art de la négation, l'opposition entre ce qui est fixe et ce qui se fixe, prouve ton intelligence de tout premier ordre, qu'on hésiterait à reconnaître à celui qui (Kant) voit le contraire de sa philosophie ... dans la philosophie empirique !

Dans le poète : l'oreille parle, la bouche écoute, l'intelligence rêve, le manque crée – Valéry. La musique, le dialogue, la liberté, la contrainte - comment mieux définir leur place !

L'imbécile de demain dira de plus en plus souvent - *je veux comprendre*, le médiocre - *je peux faire* et le sage - *je dois me taire*.

L'ignorance présente toujours des signes extérieurs du mal (et un intérieur sain et vide), le savoir en porte des tumeurs intérieures (et un extérieur plein et livide). La sottise étouffe la honte, l'intelligence la camoufle.

L'absence de Bien, dans les affaires des hommes, endurecit les esprits des sots et illumine et attendrit les âmes des justes. Cette absence fait des premiers – des moutons ou des robots ; les seconds viennent à vénérer

davantage le bien, introuvable sous nos mains et assigné à sa seule demeure certaine – à nos âmes. Le monde est plein de beautés, divines ou humaines ; l'esprit orgueilleux prend possession de vérités du monde ; mais le bien échappe à toute projection sur le réel et reste incrusté dans l'âme.

Cette sottise fiction : l'âme humaine déchirée entre Dieu et Satan ; le vrai déchirement - trouver satanique toute action s'inspirant de la pensée tournée vers Dieu. Il n'y a pas de Satan, il y a l'inaccessibilité de Dieu par l'action. Voir le Satan, c'est manquer d'ironie, qui en confirme l'inexistence : *L'ironie est un trait d'esprit, qui dévitalise la réalité du mal* – J.Baudrillard.

L'intelligence sait, qu'il n'existe aucun vaccin contre le mal, que je ferais ; et c'est un silence et non pas un conseil qu'elle attend de mon cœur : *Le dernier mot de l'intelligence est une humble et douloureuse requête à la bonté* - A.Suarès.

Aucune lumière n'éclaire le problème du mal ; on ne peut en mesurer l'ampleur incontournable qu'à l'ombre de ta honte ; n'écoute pas Confucius : *La conscience est la lumière de l'intelligence, pour distinguer le bien du mal* - la bonne conscience n'est faite que d'ombres !

Il est très instructif de se rendre compte que les critères, à l'origine de ces couples d'opposés : le talent - pour beau-inexpressif, l'action - pour bien-mal, l'intelligence - pour vrai-faux, sont si profondément différents, que chacun d'eux est presque inapplicable aux deux autres couples.

Que peut-on être *naturellement* ? On peut être naturellement bête, bas, mesquin, mais l'intelligence, la hauteur, la grandeur réclament l'artifice. Je ne vois qu'une seule exception à cette affligeante liste - on ne peut être homme du bien que naturellement ; toute méchanceté est artificielle.

Il suffit de ne pas quitter le vrai, pour rester dans le bon, - cette funeste sottise *socratique* est à l'origine du plus terrible Mal, qui ait jamais frappé le monde, lorsque, au XX-ème siècle, les fanatiques du vrai unique se transformèrent en justiciers. Que le roi Salomon fut plus intelligent, en ne demandant à Dieu que de lui accorder *un cœur attentif, afin de savoir distinguer le bien d'avec le mal !*

Tous nos actes s'appuient sur une raison du mal. C'est si mécanique que, même si c'est de l'intelligence, alors, elle serait câblée si profondément qu'elle ne serait qu'algorithmique, contrairement à la rythmique du bien, cette musique incapable de retentir ailleurs que dans notre cœur.

Rien de spirituel à découvrir dans le mal qui frappe de l'extérieur mes intérêts, mes goûts ou mon corps ; le seul mal *intéressant* est celui qui naît de mes conflits intérieurs : entre le Bien, logé dans mon cœur et l'action qui taraude mon corps. Autant la lutte extérieure, pour prouver mon intelligence ou mon talent, est valorisante, autant la lutte intérieure entre le rêve immobile et le mouvement actif est angoissante et dégradante. *La provocation au combat est l'un des moyens de séduction les plus efficaces du Mal* - F.Kafka - *Eines des wirksamsten Verführungsmittel des Bösen ist die Aufforderung zum Kampf* - d'où l'intérêt des capitulations précoces. Mais tenir à la caresse imaginative, même au milieu des rudesses possessives.

L'espoir serait celui de l'Intelligence du Bien - J.Baudrillard. C'est l'existence de ce Bien inconcevable et sa profondeur intouchable qui nous sauvent d'un haut désespoir qui, sinon, serait archi-compréhensible. Notre sens du merveilleux naît de cette Intelligence, restant, pour nos pauvres esprits, - incompréhensible.

L'homme subtil vénère, en hauteur, l'ordre et surmonte, en profondeur, le

désordre. Le deuxième cas, pour l'homme intelligent, est beaucoup plus fréquent, et on peut dire, que la vraie anthropologie est avant tout une entropo-logie. Par un essor-hauteur de l'âme on surmonte l'homme plus sûrement que par son élargissement-distance ([Nietzsche](#) - *Distanz-Erweiterung innerhalb der Seele*).

Tous nos mondes de fictions ou de rêves se projettent sur ou sont projetés par la réalité, indépendamment du degré de notre franchise, notre imagination ou notre intelligence. Le réel se présente à nous par nos yeux (la beauté), notre esprit (le langage), notre âme (la souffrance), notre cœur (la bonté). Même un fou ne quitte jamais le sol du réel, car il a un langage.

La sagesse et la puissance sont tout de maîtrise des contraintes et très peu de savoir des sources et fins. Déjà, [Platon](#) voyait dans l'égocratie ou la maîtrise de ses propres contraintes (la tempérance) – le plus haut des biens. Parmi les contraintes : la méconnaissance de soi et la maîtrise d'autrui - presque le contraire de Lao Tseu : *Connaître autrui est intelligence ; se connaître est sagesse. Maîtriser autrui est force ; se maîtriser est puissance.*

L'intelligence supérieure se reconnaît dans les lacunes volontaires, dans ces hiatus, qui ne sont que respect du mystère, quand toute autre forme de liaison, discursive ou conceptuelle, profane le vide sacré. Ce vide est de la famille des fadeurs chinoises, gardiennes de la plénitude.

Avec qui associe-t-on sa meilleure espérance ? La mienne ne connut, dans le temps, aucune évolution et ne quitta jamais le poète. Sa chronologie, chez les sots insensibles : le politicien, le journaliste, l'homme d'affaires ; chez le sot sensible : le poète, le savant, le philosophe ; chez le sage insensible : le philosophe, le savant, l'homme tout court ; chez le sage sensible : l'homme tout court, le savant, le poète.

Vivre de commencements signifie s'adonner à la pureté du présent, que la révélation du passé munit d'intelligence et de profondeur, c'est à dire de moyens, et la néantisation par le futur - d'ironie et de hauteur, c'est à dire de contraintes. Le contraire des laborieux poursuivants de buts : *Pour un créateur, ce n'est jamais la source qui compte, mais uniquement jusqu'où il est allé* - S.Zweig - *Nie entscheidet beim schöpferischen Menschen von wo er ausgegangen ist, sondern einzig wohin und wie weit er gelangt ist.*

Peu de choses méritent qu'on en ait une opinion, se refuser d'en avoir apporte et de la pureté et de la sérénité ; l'avare en choix s'expose à la misère de la fébrilité, tandis que le sot, qui a une opinion sur tout, exhibe tant de sérénité !

Se perdre au milieu des problèmes ou de leurs solutions est signe de bêtise ; la sagesse est de reconnaître, que je me perde, entouré de mystères, tels que le monde, l'homme ou moi-même.

Les empreintes de tous mes sens doivent se projeter sur un fond perceptif commun ; je l'appelai regard, mais il aurait pu être une généralisation du goût, du flair, de la caresse, de l'intelligence (et même du droit, pour faire de moi un *magistrat sans juridiction* - Montaigne) ; le bien en détermine l'ampleur, et le talent en dessine la verticalité - le vrai du savoir profond et le beau du haut sentir.

Dans les écrits des sots, ce qui saute aux yeux, c'est leur obsession par les *mots*, portant sur le savoir, la rigueur, la profondeur ; de cette manie des mots guindés naît l'illusion d'un discours bien réfléchi. On vise ces pédants, quand on dit, que *l'habitude d'un raisonnement logique tue l'imagination* – L.Chestov - *привычка к логическому мышлению убивает фантазию*. L'imagination, c'est un regard tourné vers la hauteur.

Tous ceux qui font de la connaissance de soi - enfer de l'esprit, purgatoire de l'âme ou paradis du cœur - sont bêtes. Le soi est miraculeusement identique au monde d'ici-bas, dont l'essentiel nous restera à jamais inconnaissable.

Les visages, les actes, les pensées des autres m'apprennent presque tout sur ce qu'est mon soi connu ; ils ne m'apprennent presque rien sur mon soi inconnu. Et même moi-même, j'ai beau interroger ce dernier, je n'entendrai jamais de réponses intelligibles ; il se réduit aux questions, dans un langage musical, qui surgissent au fond du silence de mon âme, pour la bouleverser et s'évanouir. *Troublé par le mystère, ton esprit, en se cherchant, se fuit* – F.Schelling - *Der Geist, der, wunderbar getäuscht, sich selber suchend, sich selber flieht.*

Qu'on suive la sage prudence ou la folle précipitation, qu'on confesse le désespoir profond ou la haute espérance, qu'on s'appuie sur l'épaisseur de son savoir ou l'intensité de son vouloir – aucune incidence sur l'intelligence du créateur ou sur la pertinence du créé, si un talent anime la création. Douter, espérer, savoir – les verbes les plus ambivalents.

Si un esprit, sans talent ni intelligence, dessine ses ombres, je n'en retire que ... des ombres. Si une âme peint, avec talent, les siennes, je suis charmé par la sensation d'une haute lumière, qui les projette.

Le sage n'affiche son doute que pour les choses essentielles, et le monde, jadis, y prêtait attention, d'où un certain prestige du sage. *Tout le problème avec ce monde, c'est que le sot est arrogant et le sage plein de doutes* - B.Russell - *The trouble with the world is that the stupid are cocksure and the intelligent full of doubts.* Aujourd'hui, le secondaire monopolise toutes les oreilles, et même le sage finit souvent par douter, inopinément, de balivernes.

Le doute est le talent de plier le point d'exclamation, l'intelligence - le pli du redresseur du point d'interrogation, et l'ironie - le génie de se contenter de la ponctuation, que remplissent hurlements ou bâillements. *La vie est une hésitation entre une exclamation et une interrogation. Dans le doute, il y a un point final* – F.Pessoa.

Ma force est de n'avoir trouvé réponse à rien – Cioran. Mais que celui qui n'a pas beaucoup *cherché* ne s'en félicite pas ! L'ironie intelligente consiste à savoir réécrire tout point d'exclamation en un nouveau point d'interrogation. L'art de la ponctuation distingue les hommes plus précisément que l'ordre de leurs mots et le poids de leurs points finals.

La vie est jalonnée de créations et d'apprentissages de scénarios (sujets, acteurs, rôles, scènes), ce qui demande de l'esprit et de l'intelligence. Mais notre époque, c'est le suivi des modes d'emploi de scénarios figés et robotiques, ce qui ne demande que de la discipline. L'algorithme devint ennemi de la liberté et de la fraternité ; il est le défi horizontal de la verticalité égalitaire. *À la place du concept de l'Être nous voyons le concept d'algorithme* – H.Arendt - *In place of the concept of Being we now see the concept of process* - laissons tomber l'être, c'est l'homme qui est remplacé par le robot.

Jadis, le *nous* fut malade, dont profitait le sain *moi*. Aujourd'hui, le *moi* avorton est écrasé dans l'étau du *nous* à la santé mécanique ; plus le second avance, plus le premier recule. Et G.K.Chesterton se trompe de pronom (*nos* échecs au lieu de *mes* échecs) : *Le monde sera bientôt divisé entre ceux qui expliquent les raisons de notre succès, et ceux, un peu plus intelligents, qui tentent d'expliquer nos échecs* - *The world will very soon be divided into those who still go on explaining our success, and those somewhat more intelligent who are trying to explain our failure.*

L'esprit peut se transmuier dans deux directions : on l'avilit - il devient

machine, on le subjugué - il se métamorphose en âme. L'étonnement désertant les hommes, et l'abaissement devenant indolore, la robotisation semble être le seul avenir plausible de l'intelligence.

D'Empédocle à Sartre, des légendes accompagnaient l'écrit des *maîtres à penser* ; aujourd'hui, les écrits des philosophes ne font qu'illustrer les faits divers des *maîtres à se lancer* en tant que produits qu'ils devinrent. La bêtise *socratique* se généralisa aujourd'hui : ne pas comprendre, que dans la chaîne - parler, penser, écrire - l'ampleur du tempérament, la profondeur du savoir, la hauteur du talent - les deux premières étapes sont presque inutiles, pour résumer une intelligence.

La nature de l'homme se manifeste sur les axes horizontal et vertical ; sur le premier, elle consiste à suivre les pulsions, communes à toute l'espèce ; sur le second, la nature profonde s'appellera intelligence, et la nature haute - regard, qui, tous les deux, nous disent, que la vraie nature de l'homme, c'est l'artifice, la création.

L'homme est juge du dire, les dieux ou les sirènes arbitrent le chant. L'intelligence, la parole et la marche jouent leur partie, face à la machine, et l'on peut être sûr de leur pitoyable déroute finale. Le rêve, le chant et la danse nous mettent face aux anges, où même les défaites sont glorieuses.

Jamais le calculateur ne fut aussi jaloux du gracieux danseur de jadis, jamais le danseur ne fut aussi imitateur du disgracieux calculateur de jadis. *On peut être un logicien et en même temps être plein de musique* - H.Hesse - *Man kann Logiker und dabei voll Musik sein* - à remarquer la judicieuse répétition de *être*, dans la traduction. *Poésie, on t'appellera Pensée Musicale* - Th.Carlyle - *Poetry, we will call Musical Thought* - quand la musique est belle, les pensées accourent, sans être expressément appelées.

L'habitat unique de l'intelligence est le cerveau ; et lorsqu'on tente de lui attribuer une résidence secondaire du côté du cœur, les indigènes naïfs et fervents la rejettent ou l'isolent. Ses quatre nervures sont : concevoir, interroger, résoudre, interpréter. Quatre motifs langagiers les tapissent : les concepts, les mots, les logiques, les dialogues. Sa raison d'être est dictée soit par les pieds mesurant la solidité du plancher, soit par les yeux, qui clament la hauteur du plafond percé.

Le sot est évidemment plus exposé à la solitude que le sage. Le malheur de celui-ci est que, même en foule, il se sent solitaire. La solitude de l'insensé naît de l'incompréhension, qui entoure ses faits et visions. La solitude du sage est la certitude, que les autres ne sentent pas ses pulsations. Le plus fort plaisir du sage est qu'on devine et admire ses rythmes et non pas ses algorithmes.

Dans quel pays l'intelligence ne s'éploie que dans l'inutile ? En Russie, où la musique, la poésie et la mathématique ne laissent aucune chance aux ponts et chaussées. Le peuple le plus doué de la planète, gaspillant ses dons au vent de l'ivresse, de l'oubli, de la prostration. Mais quelle incapacité pour le calcul concret !

Plus on est brillant, et plus on se sent proche de tout ce qui est ténébreux. Non pas pour l'éclairer, mais pour s'y exiler comme dans une nouvelle patrie. La lumière divine est une étoile, qui éclaire moins qu'une chandelle, elle guide le regard et non les pas. L'intelligence est la projection d'une image inaccessible préservant sa chaleur ou sa couleur.

L'ironie est ce qui permet le mieux à l'intelligence de se tenir en éveil. La méta-intelligence est un besoin ironique de secouer le sommeil du langage. C'est l'intelligence sérieuse qui a le vent en poupe, avec son langage unitaire, porteur d'un sens étriqué et définitif, sans lacunes ni failles, où se faufile un nouvel analyseur ironique.

Dans l'absurdité absolue de l'amour, le sage trouve un bon prétexte pour s'abêtir. Le sot, dans le même cas, se tourne résolument vers l'intelligence du calcul. Aimer, c'est savoir sacrifier l'utile et rester fidèle à l'inutile. Sans l'amour, l'image ne crée, même chez un sage, qu'un paysage ; chez l'amoureux, l'image crée un climat.

Heureusement, le mot n'accourt pas à toute injonction de l'intelligence. Son prêtre et maître est le goût, le vrai adversaire et rarement l'allié, de l'intelligence. Le verbe salue l'extase des néophytes, l'algorithme surveille les oukases des rites. De l'intelligence et même du mystère, le goût fait des autels ou des socles, où il immole ou intronise le mot.

Faire du bien est inefficace, il faut beaucoup d'intelligence pour le comprendre. Les progrès de la lucidité rendront nos cœurs opaques. Le magnétisme du bien s'effrite, lorsqu'un cœur isolé se décharge de sa mission au profit d'une cervelle conductrice de troupeaux. De tous les dons, dans le dessein divin, le bien est celui qui se réfère le moins à la géométrie.

Les ailes de l'homme portent son mystère, l'esprit - son problème, la raison - ses solutions. L'intelligence, ce sont des échanges entre ces porte-parole. L'évolution humaine favorisa l'espèce aptère ; l'homme spirituel, ayant démontré que les cieux sont vides, n'éprouve plus le besoin de scruter les hauteurs ; le métier de bâtisseur de ciel perdit tout son prestige. Pourquoi s'étonner, que les adeptes du mystère se réfugient dans les ruines ?

La merveille du cerveau : tant de choses en sortent, sans que les bras le réclament. La merveille du cœur : tant de choses y rentrent, sans être approuvées par le cerveau.

Toute tentative de philosopher, quels que soient tes dons de plume, est et ne peut être que de la poésie (*de la poésie sophistiquée* - Montaigne). *La philosophie devient poésie, sous l'enthousiasme d'un génie* - B. Disraeli - *Philosophy becomes poetry, in the enthusiasm of genius* - elle l'est même sans enthousiasme ni génie ; c'est la poésie qui devient philosophie, dans l'abattement du verbe. *La poésie sera de la raison chantée* - A. Lamartine.

Le cerveau est une excellente unité arithmétique, mais qui devient détestable, dès qu'il se substitue à nos périphériques, où s'impriment les âmes, se magnétisent les cœurs ou se gravent les mystères.

Trois modes de pénétration d'un objet, qu'il soit métaphysique, paysager ou scientifique : par l'étendue de mon savoir, par la profondeur de mon interprétation, par la hauteur de mon regard. Avec le dernier, aucun objet n'oppose aucune résistance ni opacité ; seule ma lame ou mes ombres déterminent le degré de pénétration. Les deux premiers sont banals, même si les nigauds s'imaginent en détenir l'exclusivité.

L'esprit expert et l'âme créatrice, tels sont deux éléments interpénétrants de notre intelligence ; le premier justifie le libre arbitre de nos représentations nouménales et le second anime la liberté de nos interprétations du monde phénoménal ; explorer le monde réel ou se réjouir du monde des apparences ; la transcendance la plus rigoureuse est compatible avec l'immanence la plus débridée.

L'anatomie comparée de l'intelligence : l'esprit, c'est la tête d'homme ou les pieds de femme ; le cœur, c'est les pieds d'homme ou les ailes de femme ; l'âme, c'est les ailes d'homme ou la tête de femme. Les pieds - où nous sommes ; les ailes - où nous nous sentons portés ; la tête - où nous nous voyons.

L'imagination est l'algèbre de l'artiste : dans une image fournie par une

transformation, il reconnaît le noyau annihilé, des invariants fastueux, des projections lumineuses. *Connaître le constant, c'est l'illumination* - Lao Tseu - connaître les variables, c'est maîtriser les ombres !

En quoi mesure-t-on la profondeur : longueur de la corde, volume du seau, solidité du puits, mystère de la source ? *N'accuse pas le puits d'être trop profond ; c'est ta corde qui est trop courte* - proverbe indien.

À leur naissance, les pensées sont incolores, et elles le restent, tant que l'irisé de l'âme ne les touche. Et non pas l'inverse : *L'âme se colore par l'effet des pensées* - Marc-Aurèle. Les palettes appartiennent à l'âme ; la géométrie et le dessin sont les outils de l'esprit. Avec la fatale extinction des âmes, toute pensée finit dans la grisaille mécanique. Les pensées engrangent le conscient, l'âme arrange l'inconscient.

Le philosophe pense, qu'en creusant les choses, il atteint une identité verbalisable de plus en plus respectable. Mais leur fond est aussi sans poésie que leur surface. La poésie, c'est la manière de s'éloigner des choses et de peindre la hauteur avec des couleurs empruntées aux choses. Les choses, c'est à dire la science, peuvent être exclues de la philosophie : *Tout ce que peut espérer le philosophe, c'est de rendre la poésie et la science complémentaires* - G.Bachelard - apporter une forme poétique maîtrisée au fond scientifique intuitif, celui-ci ne servant que de garde-fous, pour ne pas proférer de trop grosses sottises.

Chez ceux qui réfléchissent sur la vie, le vrai conflit n'est pas entre ceux qui croient à une unité du monde et ceux qui en proclament la multiplicité selon la liberté chaotique de chacun. Il oppose plutôt ceux qui voient et vénèrent l'inaccessible beauté du monde, leur servant d'asymptote, et ceux qui ne tournent leurs yeux que du côté de leurs cerveaux.

Des vulgarisations de la poésie : la foi - des signes des choses sont des

choses ; la philosophie - la raison des choses est leur seul intérêt ; l'art - le chemin vers le divin passe par des choses. La poésie - ne pas s'attarder sur la chose visible ou intelligible, se faire regard lisible.

La primauté du regard, c'est la résignation à l'impossibilité de l'équilibre, ni même de l'entente, entre le moi observé et le moi qui s'observe (ce *no man's land* de la conscience ressemblerait au *néant* de Sartre), l'oubli du moi et la poursuite de l'acte d'observation guidé par le mot équidistant.

On est intellectuel, quand on est capable de se passer de choses pour en décrypter les valeurs. Et ce que les choses nous cachent n'est pas plus digne de notre enthousiasme que leurs surfaces ; et P.Picasso, en privilégiant la soi-disant face cachée : *Faut-il peindre ce qu'il y a sur un visage ? Ce qu'il y a dans un visage ? Ou ce qui se cache derrière un visage ?* - a tort.

Être intellectuel, c'est savoir projeter toute manifestation de la vie sur les axes des sens, du beau, des idées et des actes. Être artiste et intelligent, c'est de créer l'illusion de la vie en partant d'une seule de ces projections.

Si tout premier signal du cœur est le meilleur (le *génie* du cœur), avec les productions de l'esprit (la *passion* savante) il faut attendre systématiquement un second signal pour s'entendre. Tant et si bien que *je pense* de Descartes, *je veux* de Nietzsche, *je dois* de Tolstoï, *je puis* de Valéry, *je suis* de Heidegger - leurs premiers signaux - gagnent en intérêt, si l'on a la patience d'écouter leurs successeurs, qui ne sont jamais produits par la même fibre.

Pour mes appétits banals, le seul plat de résistance c'est le fade esprit, le même sur tous les méridiens. Mais mes soifs inextinguibles ne s'entretiennent que par les seuls épices poussant dans mon climat austère - le cœur frileux et l'âme photophobe.

Toute vraie illumination ne dure qu'un instant ; l'esprit n'en a pas besoin, il est la netteté des frontières entre le jour et la nuit. *La netteté est la juste répartition de lumières et d'ombres* - J.G.Hamann - *Deutlichkeit ist eine gehörige Verteilung von Licht und Schatten*. L'esprit ignore les saisons, il n'est même pas les couleurs d'un paysage, il en est la géométrie. Mais ce n'est qu'en son clair pays que s'acclimatent des cœurs déracinés. Mais il faut l'enténébrer pour illuminer l'âme.

La voie de l'ivresse-sagesse : partir des faits, les résumer en idées ; affermi en idées, oser le mot ; espérer, qu'une main sensible cueillerait, sur ma page noircie, une fleur. La voie de la sobriété-banalité : oublier la merveille de la fleur, savoir se passer de mots, se désintéresser des idées, ne plus sentir le pouls des faits.

Le goût est fait du talent et de la volonté. Le bon goût est la même voix s'adressant à l'audace ou à la résignation. Le mauvais goût est le parti pris en faveur de la liberté-audace ou de l'esclavage-résignation.

La hiérarchie des esprits s'établit d'après la nature du langage qu'il adopte ; au sommet se trouve le génie, qui est le langage de l'âme. *L'intelligence est un esprit mécanique, la subtilité – le chimique et le génie - l'organique* - F.Schlegel - *Verstand ist mechanischer, Witz ist chemischer, Genie ist organischer Geist*.

Toute caractéristique du contenu peut être complètement rendue par une forme, astucieusement imaginée ou inventée, par l'esprit ou par l'âme. Ainsi, une fois qu'on s'est débarrassé du contenu, on est exclusivement dans les arts des formes, c'est à dire soit dans la science, donc dans la mathématique, soit dans la poésie, donc dans la musique.

Tout compte fait, nous avons un seul instrument mental, qui s'appellera

soit esprit (lorsqu'on traque le vrai) soit âme (lorsque le bon nous taraude ou le beau nous soulève), et un seul interprète, qui s'appelle raison. Mais aussi bien l'outil que la fonction relèvent du mystère : *La raison n'est qu'un instinct merveilleux et inintelligible dans notre âme* – D.Hume - *Reason is nothing but a wonderful and unintelligible instinct in our souls.*

Test d'intelligence : l'exercice de mystique affective prenant subrepticement forme d'une mystique spéculative.

En remontant aux commencements, on n'aboutit, en dernière instance, qu'aux rythmes, timbres, hauteurs et intensités - que tout disparaisse, dans le monde ou dans nos espérances, il ne restera que la musique ([Schopenhauer](#)). La philosophie ne serait que du *tone-painting* (G.Steiner) ou le *regard naïf* ([H.Bergson](#)) – c'est à dire inné, naturel - *en soi*. Tout dans le monde est artificiel par son origine et naturel par son résultat ; d'où le culte de l'acte qui fixe et l'abandon du fait fixé.

Je contiens en moi un homme du regard (sensibilité, tempérament, goût) et un homme des preuves (imagination, intuition, puissance). Entre les deux - la corde raide de l'intelligence. J'en garde l'équilibre, en maintenant le premier par l'amplification et en entretenant le second par le filtrage, et non pas l'inverse, qui rendrait le regard - fuyant et la preuve - envahissante.

Le sage se voue aux mystères, qui animent son existence ; il enterre les solutions, prend de haut les problèmes, éloigne les choses. [Cioran](#) va dans une mauvaise direction : *Les penseurs de première main méditent sur des choses ; les autres, sur des problèmes*. À moins que, à juste titre, il lise mystère dans la chose même (envisagée en tant qu'un être [heideggérien](#)).

Dans un écrit de philosophie, la *culture philosophique* représente un apport négligeable ; l'esprit y est inséparable de la chair ; les horizons n'y

attirent qu'à une belle hauteur de tempérament, de style ou d'émotion. La plus belle intelligence est celle qui écoute son âme et affine son goût, au lieu de scruter et confiner sa mémoire. Peu me chaut la supériorité oculaire de [Descartes](#) sur [Pascal](#), de [H.Bergson](#) sur [Alain](#), de [Sartre](#) sur [Valéry](#), si les seconds surclassent les premiers en qualité de leur sensibilité et de leur regard.

Tout écrit est fait d'un fond (les faits) et d'une forme (les métaphores). Vu la disparition des métaphores (suite à l'extinction des âmes) et la bonne santé des faits (avec la tyrannie de la raison), on acquiescerait, ironiquement, à la bêtise de Ronsard : « *La matière demeure et la forme se perd* ».

Refuser à la raison de s'immiscer dans les querelles de l'âme est signe d'une indigence spirituelle. Mais avoir honte de la présence de l'âme confuse et cachottière aux confrontations de l'esprit inquisiteur témoigne de l'indigence plus grave encore. Anémie du serein ou acédie du divin.

Oui, il est possible de briller par la continuité de son système, par le style de ses transitions, par la connexion de ses étendues ou l'ouverture de ses frontières ; mais l'imagination s'y vide rapidement, l'intuition y devient vite superflue et le tempérament - inutile. Rien d'excitant n'en peut plus être attendu, après [Aristote](#), [Descartes](#) et [Kant](#), que les impuissants de la métaphore vivifiante continuent à imiter pâlement. Le cerveau s'acquitta de sa mission géométrique exhaustive auprès de l'esprit ; celui-ci ne peut plus espérer de la nourriture que de la musique de l'âme.

La philosophie s'occupe des choses, qui n'admettent pas de système, ou, au moins, où aucun progrès systématique n'est significatif. Aucun système ne pourra jamais rendre la signification d'un regard, d'un style, d'un état d'âme, d'une forme de vie. Aucun système n'est capable d'apporter à la philosophie ce que lui apportent les métaphores. L'aphorisme est un arbre

de métaphores ; l'attrait d'une même hauteur et le souci d'un même regard, la *pensée unifiante*, en font un *système en aphorismes*.

L'intelligence et le talent - deux clés respectives pour les deux facettes inséparables d'un artiste : ses filtres et sa création, ses dogmes et sa sophistication, sa noblesse et ses idées.

Le principe le plus pur n'est que commencement, point zéro, qui ne se prête pas au développement des idées, débouchant toujours sur une caserne ou sur une étable, mais se consacre à l'enveloppement par le mot : la *vision* d'une tour d'ivoire, à partir de la *réalité* des ruines.

Hegel assigne à la philosophie la tâche d'interpréter le monde, K.Marx - de le changer, Aristote - de le représenter : le sens, le devenir, l'être. Le relatif de l'absolu, l'absolu du relatif, l'absolu. Mais, en tout cas, c'est la musique et l'intensité du langage, c'est à dire le regard, qui feront, que ce monde est bien à moi. Par ailleurs, l'intensité *nietzschéenne* n'est pas la force, comme on le croit bêtement, mais exactement - la musique ! Comme sa force consiste à savoir s'appuyer sur sa noble faiblesse.

Le but de toute philosophie n'est ni de comprendre ni d'amplifier le bruit du monde, mais d'apprendre à en extraire la musique. Et cette musique doit toujours porter la joie, même si, chez les meilleures oreilles, elle perce à travers les larmes. La philosophie est dans la sublimation céleste de ce qui nous attache à la terre.

Les étapes ascendantes du mûrissement d'une bonne tête : penser, se regarder penser, savoir se regarder penser - la mécanique, l'intelligence, la connaissance ; une fois ce minimum vital atteint, il faut le mettre sur le métier à trois navettes : pouvoir, vouloir, devoir - le talent, l'intensité, la morale - l'esprit, l'âme, le cœur.

Le regard, c'est à dire le visage, est ce qui déborde, dépasse ou vivifie un savoir objectif et une ignorance subjective, tout en en restant solidaire ; il en serait l'*unité de l'unification* (*die Einheit des Einigens* – Hölderlin), une puissance au service d'une faiblesse, l'intelligence soumise à la musique.

Dans un vrai livre de philosophie, on doit faire appel à une haute musique de poète, à un vaste style d'écrivain, à un profond regard de penseur. Nietzsche fut le seul à atteindre à cette harmonie. Mais dès que les hommes imaginèrent, que seule la dernière dimension justifiât le titre de sage, ils proclamèrent, paradoxalement, la préséance du langage, et leur profondeur universitaire, sans nulle forme musicale, se mua aussitôt en platitude.

La philosophie aurait dû être une réécriture en hauteur, à la verticale du *qui*, du *quoi*, du *pourquoi*, du *au nom de quoi*, que nous désignent les héros, les savants, les artistes. Au lieu de cela, elle fouille des profondeurs trop artificielles ou étale des platitudes trop réelles.

Pour juger de l'intérêt d'une pose (posture/position) philosophique, le premier réflexe est d'en imaginer le contraire ; c'est ainsi que l'on comprend l'insignifiance d'un regard, qui aurait pour centre l'être, la matière, la vérité, la liberté, et l'on finit par reconnaître que l'opposition la plus intéressante est entre la poésie et la prose, la consolation et la conviction, la musique et le bruit, l'abstrait et le concret, le commencement et le résultat, l'élégance artificialiste et le naturalisme béat ; et cette opposition est symbolisée le mieux par le sophisme et le cynisme. Platon, Pascal, Nietzsche, face à Diogène, Hume, Husserl. Curieusement, les seconds triomphent en pratique, tandis qu'en paroles sont proclamés vainqueurs - les premiers.

La vraie spiritualité est à l'opposé des connaissances ; elle est l'art d'écouter ton âme et d'en reproduire la musique, et non pas l'artisanat de

fouiller ta mémoire et d'en présenter un compte-rendu. *Depuis la Renaissance, l'anti-spiritualité englutit l'homme, qui ne s'occupe désormais que des problèmes matériels, dont celui de la connaissance* – A.Tarkovsky - *Начиная с Возрождения, проблема познания относится к материальным проблемам - бездуховность поглотила мужчин.*

Je ne connais pas d'autre symbole, qui serait également propre à cerner les images ou à expliciter les concepts, que l'arbre. *Je peux percevoir l'arbre en tant qu'image, le sentir comme un mouvement, le ranger dans une espèce, voir en lui l'expression d'une loi, le réduire à un nombre* – M.Buber - *Ich kann den Baum als Bild aufnehmen, als Bewegung verspüren, einer Gattung einreihen, ihn als Ausdruck des Gesetzes erkennen, ihn zur Zahl verflüchtigen.* L'art de l'arbre est le climat de l'âme, comme la vie de la montagne est le paysage de l'esprit.

Toute matière, qui ne se réduise pas au nombre, est nulle ; la partie de l'esprit, irréductible au nombre, s'appelle âme. *Le nombre est la caractéristique primordiale de l'être en soi, c'est à dire de l'union de l'Un et du Multiple ; le nombre, c'est la structure, le rythme et la symétrie des choses, c'est à dire, selon les pré-socratiques, - leur âme* - A.Lossev - *Число является начальной характеристикой бытия в себе, т.е. единораздельности ; число - структура, ритм и симметрия вещей, т.е., с досократовской точки зрения, - их душа.* Cette ontologie pythagoricienne ennoblit le nombre, comme l'illimité ennoblit la limite.

Pour les autres, nous sommes surtout un paysage, et pour nous-mêmes - un climat. Reflets de nos actions ou de nos émotions. *Chacun est le climat de son intelligence* – A.Lamartine. L'œil saisit le paysage, le regard s'imprègne du climat. Que ce soit intelligent ou bête, que ce soit le pays ou la langue, qui illustrent cette leçon de météorologie sentimentale, - on est le concentré de son parallèle, la cordialité de l'esprit, ou de son méridien, la spiritualité du cœur.

Le côté poétique des questions philosophiques les laisse souvent prendre pour religieuses, ce qu'elles ne sont que dans la recherche de consolations, ce premier chapitre philosophique, le second étant la musique des rapports entre la réalité, la représentation et le langage. Orphée semble être la figure la plus emblématique de cette philosophie. Il n'y a donc pas une, mais deux philosophies premières : l'éthico-religieuse et l'esthétique-scientifique.

Que deviendrait l'âme sans la mimesis, ou la répétition presque mécanique, ou la réanimation magique de nos souvenirs et de nos émotions ? Si la mémoire humaine avait la même permanence que la mémoire des ordinateurs ? Si nos émois laissaient une contre-empreinte matérielle, qu'on intensifierait, effacerait ou réactiverait à volonté ? Cette âme ne serait qu'esprit ou machine. La répétition mentale est un miracle logique et organique, dans lequel le corps joue un rôle périphérique d'une mémoire de masse somnolente, tandis que la mémoire centrale, vive, volatile maintient l'âme en état de veille.

Le soi inconnu est tout simplement notre âme, qui, chez un philosophe, s'incarne dans l'une des deux hypostases du soi connu : elle devient cœur, dans la recherche de consolations à la détresse humaine, ou elle devient esprit, dans son regard sur la merveille du langage.

Le corps, ce sont des capteurs qui envoient des signaux à l'âme, qui les transforme en jouissances, en souffrances ou en connaissances (dans ce dernier cas, l'âme s'appellera esprit) : signal - caresse/blessure - musique. Leur rapport n'est ni fusion phénoménologique ni séparation [bergsonienne](#), mais cohabitation entre la fontaine et la soif.

En philosophie, là où l'on n'entend pas de musique (le marteau auriculaire de [Nietzsche](#)), il n'y a rien à chercher ; l'âme est l'esprit sachant réduire à

l'ouïe tous nos sens, et la philosophie est exactement la fonction, qui réalise cette transformation. Le cœur réduit le même esprit au toucher, à la caresse. La musique, le regard, la caresse semblent être des synonymes, ou des traductions d'un même mot dans des langages divins différents.

Avant de chercher l'intensité de la pensée (ce qui en est le but), il faut lui imposer des contraintes. Un saint filtrage, avant toute amplification. Une fois ce travail de l'esprit accompli, le relais sera passé au vrai créateur, à l'âme. L'esprit prépare l'horizontalité, pour que mieux s'épanouisse la verticalité de l'âme. Les bonnes œillères des yeux profiteront à la pureté du regard.

Et la réalité et le rêve mettent à l'épreuve notre esprit et notre âme ; la réalité offre l'horizontalité, et le rêve – la verticalité. L'idéal est de choisir la seconde dimension, puisque *la hauteur des sentiments est en raison directe de la profondeur de l'intelligence* - Hugo.

L'esprit représente la marche de mon soi connu ; l'âme interprète la danse de mon soi inconnu. L'esprit est en contact permanent avec le monde ; l'âme ne quitte jamais ma propre conscience, façonnée par l'esprit et résumant l'essence du monde. L'interprétation est le dernier chaînon dans mes échanges avec l'*essentiel* (où la danse et le chant dominant) ; donc l'intentionnalité ou le souci, que d'autres placent près des choses, ne devraient pas quitter mon âme. Dans le secondaire, même l'esprit est inutile, le réflexe ou l'inertie suffisent. La *phénoménologie de l'esprit* ne s'occupe que du secondaire. La nature de l'esprit devrait céder à la culture de l'âme.

L'esprit est l'atmosphère de l'âme. La pensée se forme dans l'âme comme les nuages se forment dans l'air – J.Joubert. Cette atmosphère, le plus souvent, interdit toute éclosion de vies hautes et toute pénétration par la

lumière des astres. Elle saisit, sans envelopper de caresses ; elle étale, sans développer de largesses. Et, en mettant les choses au mieux, ne fait qu'arroser la montagne de mots, comme le chien des meutes honore l'arbre solitaire. Le rêve impossible : l'âme comme l'esprit enchanté, l'esprit comme l'âme concentrée.

L'esprit ne fait que choisir les matières, dont se nourrit mon feu sténophage, les lumières, que refléteront mes ombres, et le lieu, où seront déposées mes cendres. *Plus pur est l'esprit, plus lumineuse et plus ardente sera la vie* - Novalis - *Je reiner der Geist ist, desto heller, feuriger das Leben*. C'est l'esprit qui procure aliments et excitants, pour que mon feu intérieur soit pur et mes ombres extérieures - puissantes. De la rencontre, impossible sur Terre, de la pureté et de l'intensité naît la hauteur ; sur Terre, on dit : *Qu'y a-t-il au monde de plus contraire à la pureté ? La recherche de l'intensité* - S.Weil.

Le vrai philosophe n'ignore pas le sort titubant de ses constructions pseudo-logiques éphémères, et il admire le poète, qui érige le même édifice uniquement par un bel élan du mot. *Les philosophes savent que les poètes ignorent la pensée et cela les désarme et fascine* - A.France. Les châteaux en Espagne du poète s'avèrent plus intelligibles que les casernes philosophiques, qui, d'aveu même de leurs habitants, ne sont, dans le meilleur des cas, que des châteaux de cartes. La pensée accompagne plus volontiers une image qu'un échafaudage.

L'esprit est absurde par ce qu'il cherche, et grand par ce qu'il trouve - Valéry. Il cherche l'idée et ne trouve que le langage. L'idée n'est qu'un projet, les mots sont des objets naissant des contraintes et ne devant pas grand-chose à l'idée.

L'arbre vaut plus que notre connaissance ; dans sa sagesse achevée, il s'attend à l'entente - Ch.Morgenstern - *Der Baum wartet nicht bloß auf*

unsere Erkenntnis ; er wirbt mit seiner Weisheit aller Enden um Verständnis. Le stade final de ton arbre complice - le banc des accusés, la croix.

Les sages d'aujourd'hui sont handicapés de métaphores, mais bardés de prothèses - outils, méthodes, approches - pour fréquenter les quatre éléments qui te fascinent : le feu des polémiques professorales, l'eau d'un langage argotique, l'air des idoles, la terre basse de leurs horizons. *En ce temps du lointain savoir, où la flamme faisait penser les sages, les métaphores étaient de la pensée* - G.Bachelard.

Le poète et le penseur disent parfois la même chose, lorsque l'abîme entre poésie et pensée reste béant ; ce qui arrive, quand la poésie est haute et la pensée profonde - Heidegger - *Das dichtend Gesagte und das denkend Gesagte sind zuweilen das Selbe, wenn die Kluft zwischen Dichten und Denken rein klafft, während das Erste hoch und das Zweite tief sind.* Et pour préserver le béni néant volumique, on y adjoindra une étendue nulle, par compression du devenir au profit de l'être, dans un Retour Éternel de l'Un broyant le temps discriminatoire. *Sur des sommets séparés à jamais, s'interpellent le poète et le penseur* - Hölderlin - *Der Dichter und der Denker winken einander zu, auf getrenntesten Bergen.*

La philosophie est la musique de la pensée - G.Steiner - *Philosophy is the music of thought.* Mais ce n'est pas la pensée toute prête qu'on mette en musique, c'est la fidélité à la musique de l'être (la poésie - Heidegger) et le sacrifice du hasard des faits qui aboutissent à de la pensée, pensée haute, à rapprocher de : *La philosophie est la musique de la hauteur* - Socrate. Le contraire de l'esprit et de la musique est le hasard et la bassesse.

L'ironie, c'est un compromis entre la *volonté*, qui produit, pour l'âme, un *but* intéressant, l'optimisme, et, d'autre part, la *résignation*, qui offre,

pour l'esprit, d'excellents *moyens*, le pessimisme. C'est ainsi qu'il faut comprendre le désir et l'intelligence, qui réveilleraient, chez tout capitulard, en parallèle, l'optimiste ou le pessimiste. *Nul besoin de courage, pour écrire un livre, dans un sens pessimiste, mais avec une foi optimiste* – L.Chestov - *Чтоб писать книги с пессимистическим направлением, но с оптимистической верой, мужества не нужно.*

Dans mes ruines peu fréquentables, j'ai beau faire un pied de nez à tous ces bâtisseurs d'édifices du savoir ou de maisons de l'être - j'ai honte devant celui qui refuse les murs, comme toute construction viabilisée, et vit dans un Ouvert, aux sommets d'une sensibilité ([Nietzsche](#)) ou d'une intelligence ([Valéry](#)), ou bien devant celui qui, dès qu'il voit une pierre, veut l'attacher à son cou ([Cioran](#)). C'est le culte d'un Chaos – sentimental, mental ou verbal ; *chaos* voulant dire un Grand Ouvert, celui qui était au Commencement (Hésiode) !

Vouloir, pouvoir, devoir s'associent, bêtement, avec, respectivement, la vie ([Nietzsche](#)), l'intelligence (F.Bacon), l'éthique. Il serait plus intéressant de parler de vouloir un type de pensée, de pouvoir révoquer notre suffisance, de devoir faire danser la vie.

C'est par le genre de l'édifice à ériger qu'on reconnaît la stature de son artiste. Aujourd'hui, dominant les bureaux, aéroports, hôtels, bistrotts. Disparaissent les châteaux en Espagne et les prisons : *Ne fais pas de tes pensées une prison* - Shakespeare - *Make not your thoughts your prison.* Moi, avec mon rêve (*dont nous sommes faits* !), je continue à bâtir, au passé, une tour d'ivoire, qui, au présent, se présente comme des ruines.

Chez [Nietzsche](#), [Valéry](#), [Cioran](#), il y a une espèce d'obsession, maladroite et mal-orientée, pour le *fond* – la force, la connaissance, la fébrilité - où ils s'avèrent assez médiocres, tout en étant brillants dans les exacts contraires, se résumant dans la *forme* : l'acquiescement résigné,

l'intelligence intuitive, le style équilibré. Les défauts de notre esprit, favorisent-ils les qualités opposées de notre âme ?

Poser des questions ne me rend pas plus intelligent, comme ne pas en poser ne me rend pas plus idiot. Mais faire chanter mon âme dans une réponse, dans laquelle un esprit fraternel fera parler sa propre question.

L'intelligence est notre épuisable faculté d'harmoniser le chaos. *L'ironie est la conscience d'un chaos inépuisable* - F.Schlegel - *Ironie ist klares Bewußtsein des unendlich vollen Chaos*. Une fois aux frontières d'un chaos maîtrisé, elle arrive soit au vide de l'attendu, soit à l'ennui de l'entendu ; en se débarrassant du ballast ou de la platitude du sérieux, elle s'accroche à l'ironie, prometteuse de hauteurs et d'apesanteurs. C'est mon étoile qui me remplit de chaos ; celui qui a besoin du chaos, pour *enfanter de son étoile* (Nietzsche), finira en fausses couches.

L'une des plus immenses merveilles humaines : dans les cas les plus intéressants, on ne sait pas d'où vient l'irrésistible musique de notre regard ? - de la perfection du réel, de l'intelligence du représenté, de l'élégance de l'exprimé ? L'esprit le plus rare - celui qui vit une fusion de ces trois sphères, dans un accord divin, et, tout en reconnaissant leurs mutismes problématiques, nous enivre de leur musique recréée, recommencée, mystérieuse. *Les mots, parfois, ont besoin de musique, mais la musique n'a besoin de rien* - E.Grieg.

L'intelligence la plus profonde consiste à savoir naviguer au milieu des modèles, sans me laisser dominer par des courants langagiers ; ce sont ces courants, dans lesquels se noient la plupart des jargonateurs ontologiques. Mais l'intelligence la plus haute est dans l'art des voiles sachant se servir du souffle de la langue, maîtriser le cap orphique de moi-même et lire les cartes de mes modèles stellaires.

Le mûrissement en sagesse et en extases : le sacré se détache de Jérusalem et s'attache à Athènes. Où un dieu clame son existence, raisonne la routine du troupeau ; là, où le Dieu inexistant anime les esprits et élève les âmes, résonne la voix de l'homme, créateur et fraternel.

La philosophie est une poésie avec intelligence, comme *la religion est une poésie avec espoir* (J.Cocteau).

Céleste ou *Très-Haut*, telles sont les épithètes dont on affuble Dieu, jamais – *terrestre* ou *profond*. L'âme serait préférée à l'esprit, le rêve ou la douleur – à la connaissance. Mais les sots continuent leurs doctes litanies : *Dieux aiment la profondeur et non le tumulte de l'âme* – J.Wordsworth - *The Gods approve the depth and not the tumult of the soul*.

Narcisse, qui serait incapable de s'adresser aux dieux, ni en croisant le regard d'Apollon ni en s'élevant à la hauteur de Dionysos (ces deux interlocuteurs réveillent notre soi inconnu), donc sans talent ni intensité, ne serait qu'un sot auto-satisfait, se contentant de son soi connu. L'esprit doit préserver imperturbable la surface réfléchissante, et l'âme – percer la profondeur houleuse.

Un athée est souvent un homme châtré, soit de l'intelligence, soit de la sensibilité, soit de l'âme. Ce qui peut rendre sa voix plus pénétrante. La greffe au cerveau ou aux glandes lacrymales, que subit un homme pieux, ayant rencontré Dieu, ne rend plus viriles ni sa pensée ni ses lamentations. Seule la compagnie d'un Dieu inconnu conduit à l'invention, cette seule authenticité humaine.

Quand j'entends que Dieu est un être *suprêmement intelligent* ([Descartes](#)) ou un étant *absolument infini* ([Spinoza](#)), je suis tenté de trahir mon goût du superlatif, pour m'accrocher au positif, à portée d'un cœur naïf et d'un esprit humble.

Pour se permettre le luxe de ne pas partager la foi réglementaire, il faut porter en soi l'ironie ou la pitié, c'est à dire l'intelligence ou la bonté : *Pas un sur mille n'a d'esprit assez fort ou de cœur assez tendre, pour être athée* – S.Coleridge - *Not one man in a thousand has the strength of mind or the goodness of heart to be an atheist.*

L'esprit profond voit le Concepteur et le Penseur ; l'âme haute sent le Créateur et le Consolateur ; mais la raison plate ne fait qu'exécuter, machinalement, des algorithmes, elle n'a plus besoin ni d'esprit ni d'âme. Et puisqu'on vit la dictature de la raison, Dieu est proclamé mort.

L'homme auquel le sentiment du mystère n'est pas familier est comme un homme mort - A.Einstein - *Derjenige, dem die mystische Empfindung fremd ist, ist ein toter Mensch.* L'homme le sentit, apprivoisa le mystère, en lui imposant l'intelligibilité d'un problème et l'intelligence d'une solution. Il n'a même plus besoin de férule ou de fouet, pour s'animer.

Le Russe voit dans l'intelligence un objet d'amour lustral, à la même enseigne que la musique ou le théâtre. Même la science est choisie en Russie à cause de son détachement du sol pourrisseur. L'intelligence, c'est la possibilité de se réaliser ailleurs, d'atteindre ce qu'inventèrent les rêves. En Occident elle sert surtout pour nous débarrasser de toute ivresse.

Que gagne celui qui est plus intelligent ? - une cellule plus vaste (S.Weil), un souterrain plus profond (Dostoïevsky), des ruines plus hautes (Cioran), un banc des accusés plus étroit.

Pour que ma plume parle mon propre langage, il me faut du silence alentour ; les sots écrivent ce qu'ils entendent, par l'oreille ou par la raison, dans le brouhaha ambiant ; il faut que, dans ce que l'esprit solitaire note, l'âme universelle entende la musique - l'interprète

amoureux du représentant, Narcisse.

Une énigme que je ne parviens pas à m'expliquer : les rapports les plus spontanés et immédiats qu'a la solitude avec d'autres vicissitudes se maintiennent non pas avec l'intelligence ou la souffrance, mais avec - l'amour ! Tout amoureux, même le plus grégaire, se sent soudain seul et voit dans l'être aimé - un solitaire, appelant au secours. Et puisque Dieu est amour (même s'il ne s'appelle ni Christ ni Krishna), la solitude, ne serait-elle pas l'une de ces rares créations originelles, parvenues jusqu'à nous intactes, avec le Verbe divin ? « *Le mot de solitude sonne faux, comme s'il provenait encore de Dieu – E.Canetti - Das Wort Einsamkeit hat einen falschen Ton an sich, als stammte es noch von Gott.*

Pour m'enorgueillir de l'étendue de mon savoir ou m'enivrer de la profondeur de mon intelligence, la présence de l'Autre est nécessaire ; seule la hauteur de mon regard n'a besoin de personne, pour m'émouvoir. Toutefois, même ici, il se trouvent des nécessiteux, nostalgiques des foires : L'Autre *montre un visage, ouvre la dimension de la hauteur, c'est à dire déborde infiniment la mesure de la connaissance – E.Levinas.*

On ne peut pas enlever à la souffrance son évident bienfait : elle rend plus intelligent. En épaisseur d'analyse. Mais ses synthèses ne sont souvent que prothèses. L'intelligence née sur un front plissé, que ne déride pas l'ironie, et échauffée aux exercices, ne peut être qu'artificielle ; c'est le front baissé, ruisselant de sueur froide, qui favorise les meilleures perspicacités.

Que la paix d'âme est symptôme des sots est bien connu ; mais que la souffrance, sans rien apporter aux sens du bien ni du beau, rend plus intelligent est une observation constante et énigmatique. C'est à croire, que les ailes ne poussent que dans des plaies.

Réduire toute la vie à l'horreur, chose presque spontanée, pour une sensibilité doublée d'une intelligence. Et le mot de Spinoza - *L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort - Homo liber de nulla re minus quam de morte cogitat* - ne présente pas une sérénité de sage, mais une astuce d'angoissé. Songer à la mort d'Eschyle, dont la calvitie reçut une tortue lâchée par un aigle myope, à la recherche d'une pierre, ou à la mort de R.Barthes, fauché par une camionnette.

L'absence de douleur nous rend libres ; l'acceptation de contraintes naturelles est le deuxième volet de la recette du bonheur, et il s'appelle tout bêtement - l'intelligence. Donc, le bonheur est dans le regard, qui est la liberté intelligente des yeux sachant se faire guider par plus perçants qu'eux.

Fatalement, un jour, toute vraie consolation et toute vraie intelligence ne me satisferont plus ; alors la bonne philosophie, c'est à dire une méta-consolation ou une méta-intelligence, consiste à croire que ce manque est dû à la faiblesse de mon talent et non pas à la puissance du désespoir.

Pour un écrivain, l'un des emplois les plus utiles de l'intelligence consiste à garder l'illusion, que l'écriture soit une communication salutaire avec l'au-delà de la mort et de l'angoisse, tandis que ce labeur est aussi trompeur et borné que tout travail abrutissant ou assourdissant. Vivre sans illusions est le lot des intelligences médiocres, même si elles sont puissantes.

L'intelligence s'oppose souvent au goût : les aigreurs et amertumes conduisent à la baisse en intelligence. *L'augmentation de la sagesse se laisse mesurer exactement d'après la diminution de bile - Nietzsche - Der Zuwachs an Weisheit läßt sich genau an der Abnahme an Galle bemessen.* Un bon producteur de bile se mue difficilement en émetteur d'encens, et le crachat manque toujours ce qu'atteint le fiel.

Dans mes ruines, que commençait à battre la marée humaine, je me tourne vers une île déserte, utopique de préférence, pour donner plus de frissons au rêve à sceller dans une bouteille ; mais les hommes verront dans mon périple une banale expédition, pour aborder la vérité : *L'île de la vérité est entourée par un puissant océan, dans lequel bien des intelligences iront faire naufrage dans les tempêtes de l'illusion* - F.Bacon - *The island of truth is lapped by a mighty ocean in which many intellects will still be wrecked by the gales of illusion.*

Les profondeurs de l'esprit sont aussi insondables que les hauteurs de l'âme. Je suis dangereusement près de la platitude, lorsque je ne parle qu'au nom de mon soi connu. Le talent est le seul interlocuteur de mon soi inconnu, parlant les deux langages : l'intelligence et la noblesse.

Mon vrai cœur est peut-être mon imagination, comme mon esprit est mon goût, et mon âme - mes larmes. Mais seul le poète a le droit de prendre les seconds pour les premiers. Ou les fusionner comme le Dieu de [St Augustin](#), qui aurait vu la flamme divine dans l'homme sous forme de cette magnifique triade : *l'intelligence, le goût, le désir.*

Les meilleurs des esprits et des âmes s'affirment par le ton, le style et l'intelligence, et ils réservent à ces facultés - la volonté de puissance, volonté affective ou instinctive ; les pires, la majorité, dépourvus de ces qualités, placent la puissance calculée dans leurs coudes et leurs bras ; cet abominable goût de domination est propre à toutes les meutes féroces, à tous les troupeaux conformistes, à tout rassemblement horizontal ; d'après cette échelle, les meilleurs restent souvent en marge.

Le style, qui se forme sous ta plume, dépend fortement de l'oreille, à laquelle tu veux t'adresser ; c'est pourquoi te tourner vers tes contemporains ou même vers tes complices te condamne à la médiocrité stylistique. Seule une création devant ton auditeur inexistant, te

paraissant divin, promet et le style et la hauteur et la noblesse. *Le style doit se plier à ta propre mesure, projetée sur un auditeur clairement identifié, dans lequel tu veux te fondre* - Nietzsche - *Der Stil soll jedes Mal dir angemessen sein in Hinsicht auf eine ganz bestimmte Person, der du dich mittheilen willst.*

De la musique on attend soit de la pureté soit de la grandeur ; le génie crée dans la pureté d'une hauteur acquise sans effort, et l'intelligence crée grâce à la tension entre une grande profondeur, gagnée par le cerveau, et une hauteur que sacre l'âme. Montagne ou arbre. Immobilité intemporelle ou croissance simultanée dans les deux sens, par les racines ou vers les cimes.

La puissance dans le *mieux* est incompatible avec celle dans le *plus*. Celle-ci ne demande que la volonté, celle-là est question de talent. Le don du meilleur est au-dessus de la volonté de puissance.

La vie est faite d'actions et de rêves. Les premières sont *interprétées* par l'esprit, à travers l'intérêt, la société, le savoir ; les seconds sont *représentés* par l'âme, à travers les dieux, la musique, la noblesse. L'ivresse, devant mon étoile, ne s'évente pas par l'astronomie. Et Épicure : *Il vaut mieux croire aux fables qu'on raconte sur les dieux, que de s'asservir à la nécessité des physiciens* - est bien bête.

La jeunesse – un désespoir, net et plat, et une foi en progrès (sur un axe de valeurs, nouvelles avancées des *bonnes* extrémités, face aux *mauvaises*) ; la maturité – une espérance, vague et noble, et une maîtrise de l'éternel retour du *même* (l'art, devenant vie, voue la même intensité aux axes entiers). La vaste éthique cédant le pas à l'esthétique profonde et à la haute mystique.

Le talent est presque un synonyme de la hauteur, mais on peut préparer

une ascension vers celle-ci, en éliminant tout ce qui est bas : *Que l'homme contemple la haute majesté de la nature, qu'il éloigne sa vue des objets bas* - Pascal.

Au sommet (mystique) de la philosophie, s'ouvrent deux versants : l'éthique et l'esthétique, la vie ou l'art, la consolation ou le langage, la mélancolie ou la tragédie, la noblesse ou le style. L'angoisse et la pitié aristotéliennes tapissent le premier, la volonté de puissance nietzschéenne permet d'accéder au second.

Le meilleur usage de la philosophie consiste en peinture de mes états d'âme ; cet exercice exige le choix des axes, autour desquels je développe mes idées ou lesquels j'enveloppe dans mes métaphores ; ce choix correspond à la mise en place des contraintes ; pour moi, ce sont la noblesse, l'arbre, l'intelligence ; pour Nietzsche – le retour éternel, la volonté de puissance, le surhomme. Ce qu'il faut retenir de ces banalités, c'est qu'il ne faille pas exagérer le rôle des contraintes communes, il faut écouter la musique des commencements personnels.

Aujourd'hui, le *quoi* collectif dominateur découle d'un *au nom de quoi* économique, prédétermine le *comment* mécanique et le *pourquoi* cynique et présélectionne, par un algorithme presque infaillible, le *qui*, exécuteur d'une finalité mercantile impersonnelle. Fini le *qui* solitaire, maître des contraintes, de la noblesse et du talent, dictant le *quoi* sélectif, le *pourquoi* électif, le *comment* créatif.

Talent, noblesse, personnalité – tels sont les dons primordiaux qu'on ne puisse ni hériter ni cultiver ; cette cure divine nous protège de toute contamination grégaire. Curieusement, la foule la plus compacte et méprisable est composée de médiocrités qui *cherchent* à être, à tout prix, différents des autres.

Réconciliation du oui **nietzschéen** avec le non **hégélien** : le non sévissant surtout dans les contraintes, le oui animant surtout les commencements. Le pourquoi éthique en définira le fond des finalités, et le comment esthétique sacrera la forme du parcours.

L'originalité dans la profondeur n'est qu'universalité, c'est à dire le savoir et l'intelligence. *L'originalité, pour moi, c'est l'intériorité, la profondeur du cœur et de l'esprit - Hölderlin - Mir ist Originalität Innigkeit, Tiefe des Herzens und des Geistes.* Mais toutes les profondeurs finissent dans l'extériorité. La seule originalité atemporelle se trouve en hauteur, dans le talent et la noblesse.

Toutes les médiocrités *vivent* du fond ; seuls les grands peuvent se permettre de *rêver* ou de *créer* en formes.

Notre soi se manifeste sur les facettes éthique, esthétique, pragmatique ; jamais personne ne brilla sur toutes les trois avec le même éclat ; mais nos meilleurs sentiments naissent de la fadeur fatale de l'une d'elles : la honte, l'humilité, la noblesse. *Le sentiment de honte est un des plus puissants motifs de la philosophie* - G.Deleuze – il faut y ajouter les deux autres.

Les philosophes auraient dû dénoncer les ravages sentimentaux de la machine intra-humaine et rester indifférents à l'évolution irrésistible de la machine extra-humaine. Mais ils se comportent en vierges effarouchées lorsqu'un politicien déclare aimer la machine entrepreneuriale ou un autre lui trouver une âme : *La nouvelle la plus terrifiante du monde* - G.Deleuze. Ah qu'un Chateaubriand ou un A.Lamartine hautain et ironique nous manque !

Prendre pour pierre angulaire le soi *absolu* et *pur* (F.Schelling ou **Hegel**), les objets de notre curiosité (la phénoménologie), le discours que nous

énonçons face au *réel* (la philosophie analytique, le discours s'adressant toujours au *représenté*) – ces trois *positions* sont également bêtes, puisque l'essentiel est dans la qualité des *relations* que moi, le sujet (tout *relatif* et pas si *pur* que ça), je lie avec des objets sélectifs – l'intensité, la hauteur, la noblesse et qui ne résumant que ma *pose*.

La puissance et le talent appartiennent au soi connu ; le soi inconnu détermine la hauteur et envoie l'inspiration. Les amateurs de l'*absolu*, de la toute-puissance, inversent leurs rôles : *Le soi inconnu se définit comme une puissance absolue* - F.Schelling - *Das unendliche Ich ist als absolute Macht bestimmt.*

La reconnaissance verticale – le talent, la noblesse, l'intelligence. La reconnaissance horizontale – le compte en banque, le poste universitaire, la bande de copains.

Le style : un point d'Archimède, choisi en fonction de ta puissance et de ton ironie, réalisant un équilibre entre ton pouvoir et ton vouloir et visant à relever ton valoir.

Le talent : jeter des passerelles entre la réalité et le rêve, pour que dans le regard sur la réalité on reconnaisse le penseur, et dans le regard sur le rêve on admire le créateur.

En visant les aboutissements de la vie, la philosophie se retrouve sur des sentiers battus ; en se limitant aux parcours, elle ne porte que la technicité de l'art ; seule la hauteur des commencements lui confère un statut de noble consolatrice, nous attirant vers les firmaments et nous libérant du prurit des horizons communs, le natif l'emportant sur le votif. L'art personnel rejoignant la vie universelle.

Dans l'écriture, le Quoi découle des contraintes, le Comment – du talent,

le Pourquoi – de la noblesse. Et la facette fondamentale, le Qui, est peut-être, l'harmonie en puissance ou en étendue, de ces trois dimensions. Mais l'absence d'un seul de ces dons condamne à la platitude.

Au lieu d'offrir des étincelles, *res cogitans*, ils déversent de la matière, *res extensa*.

Rien d'accumulatif dans le talent ; ni la connaissance ni la maîtrise ni la compréhension ne l'élèvent. Seules de nouvelles contraintes, plus hautes et plus exigeantes, permettent de garder sa hauteur originelle. Mais à la fin, on restera seul, sans choses, sans hommes, sans demeure habitable.

L'homme de l'oreille (le frère), l'homme du regard (le créateur), l'homme du goût (le noble), l'homme du flair (le poète), l'homme du toucher (le caressant) me sont plus proches que l'homme-plume (le professionnel) de Flaubert ou de V.Nabokov.

Toute création humaine – de théorèmes, d'arbres, de poèmes – part d'un besoin divin, et Aphrodite, plus nettement que Mercure, pousse mon âme ou mes mains vers une rupture avec l'inertie du monde mécanique. Mais pour être complet, c'est à dire universel à l'échelle divine, je dois compléter mon jury céleste par Athéna et Apollon, en flanquant l'amour d'intelligence et de beauté. Et je m'adresserai à Zeus, maître des foudres critiques et amateur des volontés de puissance.

L'opposition entre le mécanique et l'organique : à la mesure répond la démesure (pour confondre les sages delphiques), des valeurs on arrive à l'axiologie (l'esthétique d'acquiescement dominant l'éthique de négation), aux vecteurs on préfère la hauteur et l'intensité (la noblesse hyperbolique).

Que ton amour surgisse de l'illusion ou bien de la réalité, l'attirance initiale

serait du même ordre ; mais si tu peux alimenter l'illusion par ton imagination, rien ne sauve la réalité de sa végétation finale. Donc, même ébloui par la seule réalité, sache la munir d'une illusion, si tu veux défier le temps.

Une belle œuvre naît de la hauteur des contraintes, de la profondeur du talent, de l'amplitude de la matière ; cette dernière est composée d'axes entiers : *Le plus bel assemblage se fait à partir des opposés* – Héraclite.

Des désillusions, des désenchantements, des trépas, ce ne sont que d'horribles banalités ; notre tragédie est ailleurs - c'est que ni l'amplitude de nos actes ni la profondeur de nos mots ne parviendront jamais à embrasser ou à rendre la hauteur de nos rêves muets, de nos dons musicaux, de nos passions inarticulables. Tout le génie de A.Tchékhov est dans cette vision désespérante.

Les médiocres croient inaugurer une voie nouvelle, tout en s'agglutinant sur des sentiers battus ; le talent munit même ses pas intermédiaires d'une telle intensité inaugurale qu'ils soient perçus comme de vrais commencements, de vraies sources, de vraies initiations.

La volonté peut s'imprégner de trois sources d'intensité : la puissance (autorisant des commencements), la rigueur (assurant un parcours harmonieux), la profondeur (visant des cibles lointaines). Mais quand on a le talent, c'est à dire la hauteur, les deux dernières sources se réduisent à la seule première.

Mon regard crée des ombres, il doit être haut et froid, il recrée les choses, dont ma lumière caresse la surface et ma chaleur pénètre la profondeur.

La littérature : tu choisis un sujet noble, dont ton talent déploiera les effets : *J'aime un écrivain qui rapporte beaucoup d'effets à peu de causes*

- L.Vauvenargues – mais le filtrage y est plus important que le développement.

La science et l'art se présentent comme une technique et un message ; la mathématique et la musique disposent d'un arsenal fermé, compact, entier, tandis que toutes les autres sphères offrent tant de lacunes, de manques, d'inachèvements. C'est ce qui explique la sidérante insensibilité des mathématiciens et des musiciens pour la noblesse et le style de leurs justifications du vrai ou du beau ; tous les objets, toutes les relations, se valent pour eux. Tandis que les autres sont touchés par la vénération ou le mépris, par l'humilité et le discernement, par l'élucubration ou le dogme, ce qui les rend plus exigeants et plus sensibles au style. Absorbés par la musique intérieure, les géomètres et les aèdes n'accèdent pas à la musique verbale.

La philosophie n'a rien d'une science, puisqu'elle n'a ni objets ni méthodes ni outils consensuels ; toutes les sciences sont collectives, mais la philosophie, c'est la proclamation d'une personnalité, de ce Qui despotique et unique, maîtrisant le haut Comment du langage et le profond Pourquoi de la consolation.

L'amour de l'art est dans l'abandon conscient de la connaissance, de la profondeur, de la possession et l'adhésion aveugle au rêve, à la hauteur, à la caresse.

Devant un chef-d'œuvre humain, l'admiration a deux composants – la vénération de l'outil divin et le plaisir, procuré par le talent humain ; le premier est dans la profondeur miraculeuse de nos fonctions vitales et spirituelles, le second – dans la hauteur de nos regards musicaux ou stylistiques. Vu sous l'angle du premier, *l'homme véritablement extraordinaire est le véritable homme ordinaire* – Kierkegaard.

L'esprit compose le rêve, que lui dictent les yeux fermés ; l'âme, qui le lit, les yeux ouverts, se fait oreilles, pour entendre la musique, que visait, inconscient, le rêve. La possibilité de l'art est dans ces deux paires d'yeux, tantôt naissants tantôt évanescents, découvrant la caresse ou devenant l'ouïe.

Oui, l'écrit d'artiste doit s'adresser à Dieu, mais s'il est rédigé en tant que lettre ouverte, sans encryptage de style, il sera classé, par la Chancellerie céleste, dans la rubrique de faits divers et non pas de confessions, de partitions ou de testaments.

Dans la métaphore, la représentation domine l'interprétation et le beau y précède le vrai ; dans le symbole, c'est l'inverse. La voix du talent et l'écoute du Bien auréolent la poésie et la science - de fantaisie et de conscience.

Ceux qui, depuis la Révolution française, dominaient la culture européenne se définissent en fonction de leurs manques : faute de moyens – les progressistes, vide des fins – les absurdistes, béance des commencements – les présentistes. Les premiers visaient les horizons collectifs, les deuxièmes – les profondeurs personnelles, les troisièmes – la platitude sous leurs pieds. Tous – aigris, respirant l'air du temps et s'en inspirant, et, tout compte fait, - enfants de la nature. L'homme de culture se tourne vers les grands hommes, tous morts, tous au passé, tous familiers des mêmes firmaments détachés du temps. Son talent le dote de moyens, son intelligence lui souffle les buts, sa noblesse lui dicte les commencements. Et c'est la noblesse qui fait le plus défaut, aujourd'hui.

Qu'ai-je à faire de la profondeur des idées, non accompagnées de la hauteur des mots ? Que faire de la pesanteur d'un contenu sans la grâce d'une forme ? Je pourrais l'évaluer, en faire une matière ou un produit, je ne pourrais pas en extraire une musique, qui est la seule à m'entretenir

dans un état noble, celui d'espérance ou de désespoir, à l'opposé de la fadeur ou de l'indifférence.

Presque tout est commun dans l'imagination de finalités ou de parcours, à laquelle se livrent, respectivement, les absurdistes et les pédants. Seuls les nihilistes, avec leur imagination de commencements sauvent l'intellect de la routine des commentaires des autres. Mais les beaux commencements ne naissent que dans la solitude ; affronter celle-ci est presque toujours une malchance pour l'esprit et une chance pour l'âme.

Le nihilisme, qui proclame l'absurdité des fins, est puéril ; le nihilisme, qui réclame l'égalité des parcours, est niais ; le seul nihilisme, digne et créateur, est celui qui acclame les commencements hors sentiers battus.

Le poète est dans les vibrations, nées de son regard sur l'horizon ou le firmament ; son talent en produit des mélodies ; le miracle de l'art y fait surgir des pensées insoupçonnées. Les journaliers verbaux tentent de suivre le chemin inverse.

Tout dans la nature divine, c'est à dire dans la matière et dans l'esprit, est très compliqué et littéralement inépuisable en mystères. La culture humaine est la tentative d'imiter le Créateur, elle ne peut donc être que compliquée ; l'homme blasé se tourne vers le simple, qu'il proclame sa nature, et qui s'avère toujours être tout simplement bête.

Être sage, c'est tenir à la hauteur ; pour le devenir, il faut avoir méprisé et les connaissances et les vérités, quelles qu'en soient la profondeur ou l'étendue. S'être imposé de telles contraintes peut dispenser et du talent et de l'intelligence.

Quand l'intelligence ou le goût veulent prendre la *forme* d'une passion, leurs *contenus* deviennent de la sophistique ou de la dogmatique. Et le

rêve, c'est l'entente entre la profondeur sophistique et la hauteur dogmatique, la puissance ironique de l'âge mûr justifiant l'impuissance lyrique de notre enfance. *La rigueur d'adulte est de la sophistique sur nos folies de jeunesse* - Kant - *Der Mann der Gründlichkeit wird der Sophiste seines Jugendwahns.*

Mes yeux *doivent* scruter le *vrai* du monde ; mon regard *veut* s'attarder sur le *beau* de l'illusion ; mon esprit *peut* en assurer la *bonne* cohérence. L'outil, le désir, la maîtrise.

Un peu de lucidité suffit pour découvrir, en tout lieu et à tout instant, des abîmes de mon futur ou des ruines de mon passé. Les hommes grégaires font appel au courage, pour échapper à ces visions de solitaires et se débarrasser du vertige de l'abîme et de l'élan des ruines. Le courage, se jouant sur les places publiques, est fossoyeur de la poésie.

Il serait bête de réduire notre valeur à la qualité de nos rêves et de nos idées, puisque, presque toujours, ils sont communs à toute l'humanité. C'est par l'acte de leur traduction artistique ou scientifique, donc par la création, que nous faisons entendre notre vraie voix. Le talent met la création au même niveau que les rêves et idées, le génie la porte même au-delà, et la noblesse l'élève au-dessus.

La fraternité : la proximité dans la hauteur, sans toucher à la terre ; ce qui en exclut la religion, la patrie, l'action. Les regards, portés par la noblesse, sans nécessairement viser les mêmes objets ni suivre la même direction, - perdus dans les étoiles.

Comment devrait naître une ironie aimable ? - constater la chute d'une chose noble et comprendre que, rationnellement, cette chose est indéfendable. Donc, l'ironie serait une lamentation, cachant une consolation inavouable.

Chez le médiocre, les tableaux sont plats et les valeurs – banales. Chez le talentueux, les tableaux et les valeurs partent d'une haute noblesse. Des sots on attendrait plutôt un tableau véridique qu'une valeur rachitique, puisqu'ils *ne font qu'évaluer leur sentiment, au lieu de le bâtir* - Rilke - *urteiln immer über ihr Gefühl, statt es zu bilden*. Pour les autres, il serait donc sans intérêt d'opposer la peinture aux jugements.

Peut-être la façon la plus sûre de garder la hauteur est d'avoir un regard capable d'atteindre ou de ressentir les mystères de la vie sur notre planète, et la hauteur se réduirait alors au maintien de l'enthousiasme, de la vénération, de l'espérance. Ceux qui s'arrêtent aux problèmes de ce monde adoptent la vision eschatologique, en imaginant des catastrophes de fin du monde. Enfin, les plus nombreux ne vivent que des solutions, qu'apporta la civilisation, ce sont des ronchons, des envieux, des indifférents. N'empêche que la première catégorie regorge d'hommes ratés, la deuxième – de robots, la troisième – de moutons.

La fonction principale de l'intelligence aurait dû être d'amortir les assauts du désespoir, bien réel, perclus de ma souffrance et du Bien bafoué, et d'intensifier la consolation imaginaire, provenant de mon regard et de ma création esthétiques.

Le parcours du médiocre : la croyance, le doute, le savoir. Le parcours du sage : le savoir, le doute, la croyance.

Tant qu'un philosophe possède un style, un tempérament, une noblesse, peu importe s'il puise son inspiration dans la mystique, dans la contemplation ou dans l'existence. Ce ne sont d'ailleurs que de misérables étiquettes.

Le bavardage creux autour du néant pourrait gagner en contenu, si on

définissait le néant en tant que nécessité minérale, opposée à la liberté du vivant. *La nécessité est ce néant, qui envahit la vie, en la déformant en destin* – L.Chestov - *Необходимость есть то Ничто, что врывается в жизнь, уродуя ее, как рок.*

Si ta plume est plus près de ton âme que de ton esprit, tu soigneras mieux la forme (l'essence de tes rêves) que le contenu (l'existence de tes actes). C'est pourquoi l'existentialisme est, le plus souvent, lamentable. Un bon psycho-logue peut se permettre d'être misologue.

Vivre pour penser ou penser pour vivre, c'est également bête ; à ces deux positions réalistes il faut opposer la pose d'ironiste – le rêve, qui invente une autre vie et enfante de pensées imprévisibles.

Deux genres de maîtrise d'une langue : en tant qu'une couche au-dessus d'une représentation (fonction instrumentale – l'intelligence, le savoir) et en tant qu'une harmonie entre le son et le sens (fonction créatrice – la musique, la poésie). C'est dans ce sens qu'il faut comprendre V.Nabokov : *Toute grande littérature a pour demeure la langue et non pas les idées - Всякая великая литература - это феномен языка, а не идей.* Le philosophe doit maîtriser ces deux fonctions, c'est pourquoi V.Nabokov fut poète et nullement philosophe.

Un bon livre de philosophie n'est fait que de réponses, auxquelles toute tête bien faite imaginera ses propres questions. L'éternel retour consiste en boucle qu'auront faite ces questions, la réponse restant la *même* !

La seule liberté, non-innée et dont on est conscient, est la liberté politique. La liberté d'action nous est commune avec des amibes ; la liberté d'artiste est dans son talent. La plus noble des libertés, la liberté éthique, est mise dans notre cœur et ne doit rien à l'expérience ; la conscience du Bien est la liberté éthique même. [Spinoza](#), comme toujours,

embrouille les choses : *Si les hommes naissaient libres, ils n'auraient aucune notion du bien et du mal - Si homines liberi nascentur, nullum boni et mali formarent conceptum.*

L'origine de la créativité littéraire : les étiquettes langagières, attachées aux objets (abstraites ou concrets) cessent d'être des constantes et deviennent variables ; c'est le degré de liberté du poète.

Oublier le Talent

Deux types de philosophes de système : ceux qui le *cherchent*, en parcourant des yeux l'univers entier, et ceux qui le *portent* au fond de leur propre regard. Les premiers disposent d'*idées*, banales a posteriori ou/et farfelues a priori ; leur *but*, un tableau cohérent du monde, y est au centre. Les seconds s'identifient avec leurs *mots*, un concentré d'intelligence, de noblesse et de tempérament, un réseau de contraintes, déterminant l'élan de leurs *commencements*, dans leur propre voix, à travers leur propre visage. L'immense majorité des philosophes professionnels ne maîtrisent aucun système et ne s'occupent que de l'histoire routinière de la philosophie.

L'artiste complète le philosophe, en munissant d'intensité et de musique l'être, le savoir et la transcendance, qui se transforment en devenir, intensité et immanence. La honte, cette profondeur de l'être, et l'intensité, cette hauteur du devenir, créent l'axe, sur lequel le surhomme surmonte l'homme. L'isosthénie, dépassant le conflit, l'ataraxie, surpassant l'indifférence, - telles sont les forces anti-sceptiques, à l'origine d'une noble axiologie.

La répartition de mes Oui et Non au monde : je dois réserver mes Oui au mystère divin, que je devine dans le monde tel qu'il est ; les Non devraient naître des imperfections humaines : les Non de ma noblesse formulant les problèmes du monde tel qu'il aurait *dû* être, et les Non de mon intelligence allant aux solutions pour le monde tel qu'il aurait *pu* être.

L'optimisme dans l'incompréhensible et le pessimisme dans le compris – telle paraît être la gamme, la plus ample et vivante, pour composer de la musique de noblesse et d'intelligence.

Être sage dans ce qu'on sait n'est que de l'intelligence ; la vraie sagesse est l'art et la manière de vénérer ce qu'on ne saura jamais, c'est à dire le mystère de la création divine, mystère omniprésent pour celui qui est pourvu du regard créateur et noble.

Le soi inconnu est aussi taciturne que Dieu ; il ne sert à rien de lui poser des questions ou de lui présenter des réponses. Mais la conscience de sa mystérieuse présence nous rend plus nobles, plus intelligents et même, peut-être, plus grands : *Celui qui écoute son grand soi devient plus grand, celui qui écoute le petit – plus petit* – Mencius.

L'ennui de l'être (Parménide), de la pensée (Descartes), de l'analyse (Kant) ; l'élan du poème (Héraclite), de la passion (Pascal), de la noblesse (Nietzsche) - l'anti-philosophie (J.Lacan) méprisant le verbiage et retrouvant le Verbe.

L'intelligence complète : le choix d'une hauteur juste des choses, l'intensité allégorique des liens, la noblesse des pourquoi, la délicatesse des comment, le hasard heureux des où et quand.

La contrainte, dans l'écrit, est noble, si elle revient à imposer une accommodation des mots en hauteur. Priser ou mépriser, plutôt que peser. *Le secret du grand art réside dans les contraintes, que le goût impose* – C.Pavese - *Il segreto di grande arte è negli impedimenti che il gusto impone.*

À force de constater qu'on arrive à prouver n'importe quelle idée, on comprend, que l'intelligence seule, non soutenue par un goût ou une noblesse, ne peut aboutir qu'au cynisme ou désenchantement désabusés. Les meilleurs essors de l'âme se produisent dans les ultimes impasses de la raison.

L'ironie est la reconnaissance, que tout chemin, menant de la profondeur de l'intelligence à la hauteur de la noblesse, doit traverser l'épaisse platitude de la bêtise. Son absence, c'est croire, qu'on y est toujours intelligent ou déjà noble.

Sur l'opposition entre la vie et la pensée : dans toute section de la vie éclate le miracle de la Création, tandis que la pensée, dans le meilleur des cas, n'en est qu'un pâle reflet. Sans le sensible merveilleux, pas d'intelligible glorieux. Sans la profondeur lumineuse du fond, pas de hauteur ombrageuse de la forme. Mais glorifier une vie sans mystère est plus bête que se vautrer dans une pensée austère.

Noblesse de l'intelligence, caresse de l'existence, altesse de l'essence - tels seraient les domaines, dans lesquels je plongerais ma réflexion, si l'on me demande, pour qui je me prends, - l'arrogance est la modestie des timides.

Derrière toute beauté, immédiatement, je sens la présence d'une noblesse, que ce soit un papillon sous mes yeux ou un poème devant mes oreilles. *L'art n'a de valeur que s'il apporte de la noblesse à la vie* - M.Gandhi. La même auréole couronne l'intelligence formant le vrai ou la pitié répondant à l'appel du bien, mais la noblesse y reste le fond commun. Trois hypostases - esthétique, mystique et éthique - du Dieu trinitaire, avec trois langages créateurs, c'est à dire déviant, métamorphosant, surgissant dans un silence des origines.

La noblesse n'a pas grand-chose à avoir avec l'éducation ou l'intelligence ; elle élève l'homme exactement comme la beauté élève la femme - un caprice du destin, prometteur du bonheur.

On traverse les passions, les souffrances, les illuminations ; on adresse à

leur source, à son soi inconnu, les vœux de reconnaissance et de vénération ; on comprend que le sens de l'existence est d'entretenir cette soif profonde et cette haute musique. Et l'on tombe sur les crétins, pour qui *la fin suprême de l'homme : connaître d'une manière adéquate et soi-même, et toutes les choses* - Spinoza - *finis ultimus : se resque omnes adæquate concipiendum*. De ces crétins est né le robot moderne, ignorant et la soif et la musique.

Pour les uns Dieu fut un surveillant, et pour les autres – un collègue. Sa mort, pour les premiers, signifia, que tout se valût, noblesse et bassesse, bêtise et intelligence, bruit et musique, et pour les seconds – que leur propre exigence redoublât, face à leur création, désormais ne pouvant plus se remettre à une grâce céleste. La mort de Dieu clarifia nos appartenances claniques – au troupeau ou à la solitude.

Plus de savoir, plus de douleurs – cette équation ne vaut que pour les nobles. L'intelligence représentative permet de creuser les profondeurs du monde ; mais seule l'intelligence interprétative ouvre à la hauteur noble. La souffrance intellectuelle ou sentimentale ne gît jamais en profondeurs ; mais elle peut apparaître dans un mouvement symétrique vers la hauteur, à partir d'une nouvelle profondeur. À celui qui manque d'intelligence, et donc d'épaisseur, cette symétrie ne permet pas de quitter la platitude et du savoir et de la souffrance.

La noblesse d'un esprit se reconnaît par la présence et l'intensité, dans son regard ou dans ses actes, de l'axe, allant de l'évidence du désespoir à la difficulté de l'espérance. Les faibles s'égarer dans la forêt désespérante, et les forts se retrouvent dans l'arbre consolateur. L'intelligence justifie la présence, et le talent apporte l'intensité.

L'action est le meilleur moyen pour trouver mon intelligence, et l'inaction - pour prouver ma noblesse. *Celui qui se lève le matin pour chercher la*

sagesse, la trouve assise à sa porte - la Bible - ce ne serait plus le même personnage : la sagesse, dessaoulée par l'action, se mue en noblesse. Je serais resté assis à ma porte, je serais vite rejoint par la sottise. La sagesse occupe ce que je quitte, imbu de fidélité dramatique, ou que je libère, conscient de mon sacrifice tragique !

Le mal n'est pas dans le contenu de mes actes, mais dans la nature de l'écho qu'en reçoit mon âme ; cet écho sonne honte ou remords plus souvent que bonne conscience. Les mouvements du vouloir (les passions, le goût, la noblesse) et du faire (le progrès, l'intelligence, le courage) ne croisent pas l'axe du bien sous le même angle. Toute bien-veillance a dans son voisinage une mal-faisance.

Le seul bien, méritant nos frissons, est celui qui implique nos sacrifices et/ou nos fidélités, dans les moments cruciaux de notre existence ; il coïncide donc avec le problème de la liberté éthique, la seule liberté noble. Quant aux autres libertés, c'est une question de dignité ou d'intelligence, et non pas de noblesse. *Dans la vie, tout doit passer par rejet de la tentation de la liberté* – N.Berdiaev - *Всё в жизни должно пройти через отвержение соблазнов свободы.*

Qui représentait la science, aux époques moins barbares ? - ceux qui scrutaient les astres, les manuscrits, la vie. Aujourd'hui, ce sont des ingénieurs ou des économistes. *Viendra le règne de l'intelligence scientifique, le plus arrogant et le plus élitiste de tous les régimes* – M.Bakounine - *Наступит власть ума научного, изо всех режимов самый хамский и избраннический.* Nous y sommes. Mais ce n'est pas un règne, mais une gestion. Pas l'intelligence, mais la performance. Pas scientifique, mais technique. Pas arrogant, mais méritocratique. Pas élitiste, mais populiste. Tout le reste est juste. Ce régime ignore la hauteur et le patriciat, et prône l'horizontalité et l'égalité des chances.

Notre génération réalisa un équilibre salutaire, celui entre la vulgarité décroissante de la bêtise et la vulgarité croissante de l'intelligence ; la noblesse peut désormais, la conscience tranquille, fuir les deux camps, sans se compromettre avec aucun. En évitant de se frotter contre le goujat, on s'épargne une haine inutile (*Odi profanum vulgus et arceo* – Horace).

Mon existence s'écoula dans les cinq milieux successifs : l'humus de la terre (les prolétaires), la danse de la terre (les poètes), l'essence de la terre (les scientifiques), la marche de la terre (les techniciens), le moteur de la terre (les patrons). Je n'en retirai rien de substantiel, mais ces expériences rendirent libre mon regard sur la pitié, la noblesse, l'intelligence, la platitude et la honte. Et puisque toute vraie existence se réduit à la musique, je ne me sens solidaire que des poètes.

Les oppositions, où il y a de la bassesse ou de la hauteur dans les deux termes, sont sans intérêt. Des dyades à n'en pas abuser : être - néant, présence - absence, intérieur - extérieur, vain - sensé, nécessaire - contingent, le même - l'autre. À ne pas perdre de vue : noble - bas, beau - gris, musical - plat. Des monades à éviter : mort, progrès, observation. À rechercher : intensité, merveille, regard.

La raison antique se colore de son style ; le cynisme, le scepticisme, le stoïcisme, l'épicurisme ne sont que styles, avec les parts à peu près égales de sophistique ou de dogmatique, de vrai ou de noble, de solitaire ou de sociable, la poésie étant son guide - la raison tâtonnante. La raison d'aujourd'hui est incolore, ennemie de toute poésie, - la raison raisonnante. *Les vallées se divisent, les montagnes se rencontrent* – M.Tsvétaeva - *Враждуют низы, горы — сходятся*.

Trois sortes de réel : le minéral, le vital, le social. Leurs contraires s'appellent mot, pensée, aristocratisme. Éviter de se servir du premier

comme du support de ses émotions ; vénérer le mystère du deuxième, sans le réduire aux solutions du troisième ou aux problèmes du premier ; ne pas se frotter au troisième, qui est pourtant le seul à donner un sens à une écriture. Et ils n'entendent pas la chose de la même oreille : *exclus-en le réel* (S.Mallarmé, le premier sens) ; *s'immuniser contre le réel* (M.Proust, le deuxième) ; *l'âme outragée par le réel* (L.Chestov, le troisième) ; *le réel est nul* (Valéry, tous les trois).

La qualité des contributions mathématiques ne dépend en rien de ce qu'on soit intuitionniste, constructiviste ou formaliste ; de même, en philosophie, il est dérisoire de privilégier une école en «réfutant» les thèses d'une autre (*l'obsession réfutative n'encombre jamais le chemin d'un penseur - Heidegger - die Geschäftigkeit des Widerlegewollens gelangt nie auf den Weg eines Denkers*) ; dans les deux cas, compte surtout le talent, l'élégance et, dans le second cas, - la noblesse, qui peut visiter toute école.

On peut ne pas jeter ces étiquettes - Éternité, Être, Réalité - à condition de savoir n'en faire que des axes, qu'on orienterait à sa guise pour y dessiner des figures plus charnelles et nobles.

Trois voies mènent au savoir : la réflexion - la voie la plus noble, l'imitation - la voie la plus facile, l'expérience - la voie la plus amère - Confucius. C'est une vision tri-viale de ce qui s'acquiert le mieux hors tout circuit : dans des impasses ou ruines, où la marche n'a pas beaucoup de sens, et la danse donne un noble et difficile vertige. Que la noblesse y soit amère, l'amertume, au moins, y est noble.

Avoir sa propre accommodation, c'est avoir son regard, qui est au-dessus de la vue. L'intelligence suffit, pour l'approfondir, mais pour le rehausser, on a besoin de noblesse.

Le savoir ne consiste pas à mettre la vue dans l'organe, puisqu'il la possède déjà, mais, comme il est mal tourné et regarde ailleurs, il en ménage l'accommodation - Platon. Ne pas se focaliser sur des choses indignes – telle est la fonction des contraintes, que l'âme doit ériger. Quant aux buts, - se tourner du côté des firmaments avec plus d'élan que vers les horizons.

Il faut réserver l'ironie aux choses nobles et n'adresser aux choses basses que des vociférations. L.Bloy fut plus intelligent que Flaubert - *Ma colère est l'effervescence de ma pitié.*

Un bon penseur : un climat, dans lequel je m'immerge, - le ton, le regard, la noblesse ; un mauvais : des paysages ou natures-mortes – des routes, des services, des panneaux – des choses.

Comprendre que l'apport de l'intelligence peut ne faire que souiller une âme dépourvue de filtres aristocratiques. L'aristocrate ne dédaigne pas le nombre ; il sait élever les meilleures des quantités à la dignité des belles qualités : degré 0 de l'intelligence, 1 - l'auréole de la solitude, 2 - la clé d'accès à l'amour, 3 - celle du beau et du divin.

Pour vivre dans la mesure verticale, il faut une conscience trouble et un désir de rêver. N.Berbérova nous induit en erreur : *Tout le monde peut vivre selon la mesure verticale, dans une paix d'âme : il suffit de remplir trois conditions – vouloir lire, vouloir penser, vouloir savoir* - *Все люди могут жить по вертикали со спокойной совестью : для этого необходимо три условия - хотеть читать, хотеть думать, хотеть знать* - et puisque ces conditions ne sont pas exclusives, il suffit de méditer sur la place de ses dîners en ville, pour garder la conscience tranquille, à la hauteur de ses lectures de journaux.

Le plus beau et complet symbole du culte de l'avant-dernier pas est le

regard d'Orphée sur Eurydice, à l'orée de la vie. À comparer la barque sans événement d'Orphée avec des jeux préprogrammés pour le navire d'Ulysse. Ou avec la bêtise de la femme de Loth se retournant vers le réel.

L'arbitraire d'une belle âme force l'admiration ; l'arbitraire d'une âme basse m'en inspire l'horreur. L'ordre peut être beau même chez la crapule ; le désordre, l'ataxie, ne séduit que chez le poète. La beauté ne s'hérite pas, hélas ; ne s'hérite que l'arbitraire, qui finit par s'inscrire dans les règles des sots.

Ciseler mon buste, dans mon souterrain, ou me peindre, dans ma tour d'ivoire, sont des tâches nobles. Tandis que ériger mon socle est ridicule. C'est la qualité de mes ruines qui renseigne le mieux sur la hauteur de mon piédestal et sur la grandeur de ma statue.

Le séjour durable de la sagesse s'appelle ruines, où ne mène aucun chemin. Ceux qui réussissent à traîner leur *sagesse* sur des sentiers battus prennent l'étable, où ils aboutissent, - pour un palais : *Le chemin de l'excès mène au château de la sagesse* - W.Blake - *The road of excess leads to the palace of wisdom* - une illusion d'optique routière et architecturale te fait ennoblir une étable aménagée. L'excès de vitesse, de puissance ou de charge te fera condamner par la maréchaussée ; le déroutage du sage n'est enregistré que par le Juge suprême.

Lyrisme du son, lyrisme du mot, lyrisme du concept – musique, poésie, intelligence. La corde qui nous rend sensibles à ces vibrations s'appelle âme.

Rien n'est sacré d'avance, on le devient. Le sacré, c'est un bruit de la vie, devenu musique par une intervention poétique. Ce sacré élitiste devient universel, lorsque le poète est doublé d'un penseur, pour non seulement nommer le sacré ([Heidegger](#)), mais y déceler de l'essence de la vie.

Tous ceux qui pataugent dans de vaseuses approximations cherchent à mettre en valeur leur manque de réflexion, en disant que rien de grand n'est jamais venu de l'intelligence. À l'aune de l'irréflexion, toute mesure se réduit à l'étendue. Pour qu'une haute grandeur se maintienne, une profonde réflexion est de mise. Un bon astronome doit être un bon géomètre.

Les contraintes filtrantes apportent plus à la qualité de mon regard que les ressources amplifiantes. Contrairement à ce que pense H.Heine : *Le sage remarque tout ; le sot, sur tout, fait des remarques - Ein Kluger bemerkt alles. Ein Dummer macht über alles eine Bemerkung*, les remarques, électives et laconiques, valent mieux que les observations, pensives et discursives.

Dans la tâche gratuite d'exploration de finalités, le sot et le sage se valent ; c'est la sensation de commencements et de contraintes qui les distingue. Ce n'est pas une crise du *telos* que nous vivons, mais bien celle de l'*arkhè*.

N'importe quel sot se doute bien de ce que peut viser la force et que doit éviter la faiblesse ; seul le sage voit où ne doit pas aller la force et à quoi peut servir la faiblesse.

Au commencement *humain* était certainement la caresse, dédiée à l'épiderme, à la frontière, mais les Commencements *divins* sont quelque part dans les profondeurs de l'intelligence et dans les hauteurs de la noblesse. *Tu fus plus profond que mes profondeurs et plus haut que mes hauteurs - St Augustin - Eras interior intimo meo et superior summo meo.*

La vie et le bonheur sont pleins de mystères, dont sont dépourvus la mort et le malheur. Et la souffrance, ce mystère de haute nostalgie, va mieux à

l'idée de la vie qu'à celle de la mort, qui n'est qu'une plate terreur. Par inadvertance, les poètes introduisent le misérable malheur là où devrait ne retentir que la voix de la noble souffrance.

Tout bon discours philosophique s'écrit dans la nuit troublante et prend, subrepticement, la forme de caresse. Plus l'espérance est extatique, plus douce et furtive doit être la caresse ; c'est ainsi que l'excitation et la béatitude montent, lorsque je descends, sagement, sur cette échelle des promesses : salut, pardon, consolation. De sotériologue et pédagogue devenir paraclète – consolateur. La consolation est la caresse des nobles. Et la bonne philosophie est *souveraine consolatrice des âmes découragées* - Boèce - *summum lassorum solamen animorum*.

Pour que ta conscience soit ample et ton cœur – profond, la souffrance est nécessaire - Dostoïevsky - *Страдание обязательно для широкого сознания и глубокого сердца*. Elle est encore plus nécessaire, pour que mon âme soit haute. Ce qui arrivera à mon amour, à mon talent, à mon intelligence, prendra, irrévocablement, une coloration tragique, et je chercherai des consolations, dont la durée sera maintenue par la conscience, l'épaisseur – par le cœur, et l'intensité – par l'âme. Le poète vit d'intensité.

La sagesse, la performance, la noblesse se chargent, respectivement, d'approfondir les buts, d'amplifier les moyens, de rehausser les contraintes - la force complexe, la force réelle, la force imaginaire. L'une des plus nobles contraintes : pratiquer une faiblesse active et une force passive.

Je remarque assez tôt, que la noblesse de mon regard me visite presque automatiquement, dès que j'exclus du cercle des choses capitales - l'action et le succès. Mais je finirai par comprendre, que c'est aussi la prémisse obligatoire de la pensée tout court, de la pensée nécessairement

noble : *L'effort poético-spirituel, pour la maîtrise du verbe de l'être, se déroule au-delà de combats et d'armistices, hors toute réussite ou déroute, sans prêter attention à la gloire ou au bruit - Heidegger - Der dichterisch-denkerische Kampf um das Wort des Seins spielt jenseits von Krieg und Frieden, außerhalb von Erfolg und Niederlage, nie berührt von Ruhm und Lärm.*

La leçon du Beethoven sourd, dont l'esprit *entend* ce que n'atteint plus l'ouïe : la possibilité et la dignité d'une volonté sans puissance ou d'un Bien sans action.

Toute passion, qui se détache de moi, emporte une partie de mon âme. Développer des barrages et soupiraux, pour maintenir sa force ou l'envelopper de mots, qui entretiendraient sa faiblesse royale et nue ? La partialité privilégiant la faiblesse, s'appelle amour, la plus défaitiste des passions ! *L'amour est la plus noble des fragilités de l'esprit - J.Dryden - Love's the noblest frailty of the mind.*

La noblesse de l'esprit, la passion du cœur, la caresse de l'âme, c'est le même climat, se manifestant aux saisons différentes de notre soi, gravitant autour d'une vie mystérieuse. *La passion seule donne aux images - esprit, vie et langage - J.G.Hamann - Leidenschaft allein giebt Bildern - Geist, Leben und Zunge.*

Aphorisme accompagné de citations - on arrive à accorder à ce genre la palme absolue d'excellence au bout de trois humbles reconnaissances : que, dans tout écrit, ne comptent que ses métaphores, et que tout délayage l'affadit, que tout ce qui est intellectuellement intéressant fut déjà exploré par les autres, que les contraintes (miroirs, ennemis, fratries) sont plus nobles que les buts.

À l'échelle verticale, l'écriture doit viser et l'esprit (la profondeur) et l'âme

(la hauteur). Le besoin d'un écho, d'une reconnaissance **hégélienne**, ou d'une reconnaissance **kantienne**, nous poursuit : de l'esprit on attend l'étonnement et la fraternité, et de l'âme – une espèce de réciprocité amoureuse. Les eunuques ne le comprennent pas : *L'amour de la gloire, cette dernière infirmité des têtes nobles* – D.Hume - *Love of fame, the last infirmity of noble minds*.

La justification de la maxime comme d'une illustration précise de la *pensée* de l'éternel retour, surgissant de la chaîne : l'être (la création divine, le savoir, l'intelligence), le devenir (la création humaine, le mouvement, la vie), l'intensité vitale (le seul dénominateur commun entre le héros, l'artiste et le bel esprit), le commencement résumant la finalité et coïncidant avec elle, ce que reprend le symbole de l'éternel retour du même et dont la maxime est la miniature. Un commencement, dont toute suite pensable ne serait que du retour du même, de ce qui est prégnant ou déjà exprimé dans le commencement, - la définition même de la maxime.

Depuis un siècle et demi, le problème de la culture n'est pas dans sa fonction, mais dans son organe ; partout, où régnait l'âme individuelle, s'érige, en seul juge, l'esprit collectif. **Valéry** voit le mal dans le peu d'esprit critique : *La libre coexistence des principes de vie et de connaissance les plus opposés*, tandis qu'il est dans le peu d'âme aristocratique.

Le contenu du vrai découle de sa forme : un fond (la représentation), une proposition (le langage), un interprète (la logique), une donation de sens (la liberté). Le contenu du beau : une sensibilité (la noblesse), une création (le talent), une harmonie (la musique). Mais le Bien est un pur contenu, refusant toute mise en forme ; il n'est qu'un appel d'un fond, tout écho, en tant que tentative de s'ériger en forme, défigurant la voix originelle. Il est le contraire de la mathématique, cette pure forme sans

contenu.

Il n'y a que deux axes transcendants : le bon et le beau, et il est donc impossible d'aller *au-delà* du bien et de la beauté, mais il est possible, grâce au talent, à l'intensité et à la noblesse, de se mettre *au-dessus*, en hauteur. Le firmament nous gratifie de ce qui est inaccessible à l'horizon, la maxime peut atteindre ce qui se refuse à l'aphorisme.

Toutes ces misérables quêtes de l'absolu s'avèrent être, paradoxalement (car s'opposant au culte du mot), du pur verbiage, débouchant sur de plates formules, de plats consensus, de plats ésotérismes. En revanche, la quête de la forme, se moquant de démarches métaphysiques, aboutit si souvent à de beaux reflets d'un absolu esthétique et même éthique, au saint langage et à la sainte consolation, qui sont l'essence même d'une philosophie noble.

Tout ce que tu ne sais pas donner te possède – A.Gide. Pire - *Ce que tu possèdes te possède* - Pétrone. Comment donner ce qu'on ne possède pas ? Le savoir-donner est mieux que donner, comme le savoir-faire est mieux que faire. La fidélité à ce qui possède mon âme est plus haute et noble que le sacrifice de ce que je possède en esprit.

Le forum s'incline devant la lettre pinailleuse et se gausse de l'esprit nonchalant. Le mot du degré zéro, cet écho de l'esprit infini, lui est sans poids ; il n'aime que le lourd enchaînement juridique protégeant le possédant de la furie fondatrice des dépossédés. Les titres de propriété, rédigés en mots sans âme, pris pour titres de noblesse, l'âme sans mots.

L'intellectuel de tous les temps, homme de noblesse et de hauteur, combattait une vérité dégradante et laissait le soin de s'attaquer aux mensonges - aux hommes d'action. Un respect mécanique de toute vérité et un culte de l'action expliquent, aujourd'hui, l'extinction de la race

d'intellectuels.

Jadis, le bourgeois s'imaginait gentilhomme en s'acoquinant avec l'artiste, symbole de l'aristocratie d'esprit ; aujourd'hui, la seule aristocratie visible est médiatique, - le bourgeois se détourne de l'artiste et s'entoure de journalistes, l'artiste lui-même s'abaisse au métier de journaliste et devient bourgeois. Que je regrette la France d'un duc de X, souffrant des suites d'une galanterie, qu'il eut avec marquise de Y, ratant ainsi une chevauchée de Flandre ou de Catalogne, pour s'adonner, en son château, à la rédaction des commentaires spirituels d'Héraclite !

Le sujet culturel, dominé par le projet commercial, telle est l'américanisation de la France. *Si jamais la France s'américanise, sa fleur raffinée périra sans retour* – H.F.Amiel.

La démocratie : la proclamation de la reconnaissance d'égalité des chances (débouchant sur l'inégalité de fait) ; l'aristocratie : la réclamation de la reconnaissance de supériorité spirituelle (s'inscrivant dans une égalité matérielle).

Si vous voulez une humanité, tenant au pur ou au fraternel (ces deux hypostases politiques du sacré), à la grandeur d'âme, à la générosité du cœur, à la noblesse d'esprit, le passage par des camps de concentration est inévitable - telle est la terrible leçon du XX-ème siècle, qui fait de chacun de nous - un partisan inconditionnel du lucre comme du seul appât non sanguinaire. Combien de siècles faudra-t-il attendre, avant que l'homme-consommateur et l'homme-contribuable redécouvrent l'homme-saint, l'homme-héros, l'homme-frère ou l'homme-poète ?

La seule solution du problème politique et social serait le despotisme des sages et des nobles - Schopenhauer - *Die einzige Lösung des sozialpolitischen Problems wäre die Despotie der Weisen und Edelen*. Cette

utopie noble est noyée dans une solution démocratique.

Le pain pour moi - une question matérielle. Le pain pour les autres - une question spirituelle - N.Berdiaev - *Хлеб для меня - материальный вопрос, хлеб для других духовный*. Et, en toute logique, on s'occupe de son pain, en jouant des coudes, et du pain pour les autres, en pérorant aux assemblées. D'où une devise d'intellectuel : *Vis pour les autres, si tu veux vivre pour toi-même* - Sénèque - *Alteri vivas oportet, si vis tibi vivere*. L'aristocrate fait mieux : *fais* pour les autres, *sois* pour toi-même.

L'âme est en charge de mes valoirs et de mes vouloirs, donc de ma noblesse et de mes passions. L'esprit, lui, s'occupe de mes pouvoirs et de mes devoirs, donc de mes lumières et de mes actes. Mais les deux ne sont que deux fonctions d'un même organe, d'une méta-âme ou d'un méta-esprit, l'organe qui doit entretenir le prestige de l'obscur dans les affaires de l'âme et la dignité du lumineux dans celles de l'esprit.

Le sage, contrairement au niais, ne sait que rarement ce qu'il cherche : *On cherche l'absolu et ne trouve que le résolu* - Novalis - *Wir suchen überall das Unbedingte und finden immer nur Dinge*. Par ailleurs, il ne cherche même pas, ses trouvailles résultent du désir de *donner* de soi avec panache. Les autres *prennent* ce qu'ils trouvent.

Le doute ne traduit rien d'intéressant en nous, car ce que nous avons de plus passionnant, c'est à dire la noblesse et le goût, ne se manifestent que dans des certitudes viscérales et même dogmatiques. Mais le dogmatisme de notre âme se complète par la sophistique de notre esprit : *Tout ce qu'il y a de positif en philosophie est sophistique* - Valéry. Le doute est bon pour chercher du vrai ; il ne vaut pas grand-chose pour créer, extraire ou vénérer le beau.

Dans le noble édifice de l'esprit, les connaissances ne sont que la basse

cuisine. Et se passionner pour les limites de ces connaissances, c'est faire de la chimie des calories et des molécules. Tandis que dans la salle d'apparat ou dans l'alcôve trône l'alchimie de l'âme ou du corps.

Éructer ses indignations, être celui par qui le scandale arrive, imiter la dégaine des ruffians – telles sont, aujourd'hui, les recettes du succès littéraire. Qui se soucie encore de l'état apaisé des esprits et de la musique de l'âme ? La grossièreté de masse l'emporte désormais sur la noblesse de race.

La théorie évolutionniste annonce la suprématie du fort ; Nietzsche dénonce celle du faible. Tous les cartésiens voient en l'esprit le sommet de nos facultés ; et Nietzsche en fait la lie. Pourtant, la contradiction n'est pas du côté, où l'on la cherche ; elle n'est que psycho-langagière : Nietzsche appelle *faible* celui que tout le monde, moi y compris, appelle *fort* ; et son *esprit* est vaste, tandis qu'il n'est respectable que profond, tout en s'opposant à la hauteur d'âme. *Celui qui a de la force, se défait de l'esprit ; j'entends par esprit la grande maîtrise de soi-même - Nietzsche - Wer die Stärke hat, entschlägt sich des Geistes ; ich verstehe unter Geist die grosse Selbstbeherrschung* - et l'on finit par se solidariser d'avec son âme, le porte-voix du soi inconnu !

La stature de l'homme, ce ne sont pas ses positions, c'est à dire ses préférences données à certaines valeurs sur les axes vitaux ; sa stature, c'est sa pose, face à ces axes, c'est à dire une même intensité et une même noblesse de son regard, dans ces dimensions capitales : l'horreur absolue de la mort - la merveille absolue de la vie, l'humble voix du bien, dans le cœur, - le fier refus de l'esprit de la traduire en actes, la religion du talent de créateur - la liberté du goût de spectateur, la chaleur du sentiment fraternel - le froid d'une fatale solitude.

En 1789, le curé, écrasé par l'aristocrate, incrédule et frivole, et par le

sans-culotte, crédule mais envieux, fut réduit au prestige des clowns ou des cracheurs de feu ; aujourd'hui, aussi bien le scientifique, obsédé par l'impôt et l'écologie, que le contribuable, accroché au stade et à la vitamine, méprisent l'intellectuel, qui finit dans une stature d'idiot du village ou de parasite de la société.

Toutes les époques barbares, dont la nôtre, se définissent par l'attachement à la civilisation (qu'elle soit éclairée ou sombre) au détriment de la culture. La culture s'adonne au beau du pouvoir artistique, au bon d'un vouloir lyrique, au noble d'un valoir spirituel ; la civilisation, elle, ne connaît que le vrai du savoir robotique ou de l'ignorance moutonnaire.

L'aboutissement moderne des idéaux antiques : le stoïcien - homme d'affaires ou écolâtre, le cynique - juriste ou journaliste, l'épicurien - politicien ou artiscule, le sceptique - homme de la rue. Le romantisme aristocratique des [Goethe](#), G.Byron, Chateaubriand, G.Leopardi, M.Lermontov ne fut qu'une parenthèse anti-antique, vite barrée des chroniques intellectuelles. Et en admirant *passivement* [Nietzsche](#), Ortega y Gasset ou [Cioran](#), je me sens écoeuré en compagnie de leurs admirateurs *actifs*.

C'est dans la poésie que s'épanouit le plus naturellement la noblesse - dans un corps d'esprit sain s'épanouit un sain esprit de corps. *L'esprit sain dans un corps sain* - Juvénal - *Mens sana in corpore sano*.

Dans l'esprit s'entrechoquent des *images*, dans l'intellect - des représentations (*idoles*), dans la langue - des *signes*. Chez tout le monde - trois voies vers Dieu ; chez les créateurs - trois voix à *partir de* Dieu. Le mot, au sens noble, est un habile et *haut* réseau de signes, s'inspirant ou s'adressant aux images ou représentations *profondes*.

La plus noble fonction du langage est de produire des contradictions ou harmonies nouvelles, afin de réconcilier ou de faire se rencontrer l'esprit avec l'âme. Ses fonctions barbares nous laissent en compagnie d'un esprit robotique ou d'une âme moutonnaire.

La dignité est pour l'esprit (cette âme inférieure) ce que la noblesse est à l'âme (cet esprit supérieur), les yeux du soi connu – au regard du soi inconnu. La dignité aide à garder la tête haute ; la noblesse fait baisser les yeux. L'indifférence ou la honte. L'orgueil ou la fierté. La dignité intégrale, c'est la noblesse des sots intégraux.

Chez l'homme, ce merveilleux parallélisme entre le matériel et l'immatériel : la mémoire et le muscle accompagnent l'esprit, et ce dernier mue en âme, dès que le corps s'adonne à la caresse ou découvre les joies de la faiblesse. Le corps et la raison sont bicéphales – une tête sobre et une autre – grisée.

Un plaisir mystique s'appelle caresse ; jadis, et le corps et l'âme vivaient de ce salutaire mystère : *Le corps attend un supplément d'âme, la mécanique exige une mystique* – H.Bergson, mais aujourd'hui, la mécanique s'installa partout, où demeurait l'âme, et tout mystère spirituel trouva sa solution robotique.

La hauteur habitée ou conquise tournera rapidement en platitude ; elle n'a de consistance que non viabilisée et indomptable : *Le noble esprit, en vain, aspirera à la maîtrise de la hauteur pure* - Goethe - *Vergebens werden ungebundene Geister nach der Vollendung reiner Höhe streben.*

Mon siège, ma montagne, mon ciel, ces hauteurs sociale, intellectuelle, mystique, appartiennent à la géographie de mon esprit et ne m'approchent nullement de ma hauteur d'âme. Celle-ci se mesure le mieux au niveau du lac, avec une surface reflétant mon visage.

Toute âme d'exception est dans un déséquilibre, étant expression d'une seule des extrémités humaines - l'ampleur, la profondeur, la hauteur ; mais notre esprit a besoin d'équilibre, pour agir et créer ; à l'étranger, on découvre l'illusion d'une dimension complémentaire : *En Italie, Goethe cherche la profondeur des liaisons, Nietzsche - la hauteur des libertés* - S.Zweig - *In Italien, Goethe sucht tiefere Zusammenhänge, Nietzsche - höhere Freiheiten* - même si l'auteur s'y trompe de direction recherchée par ses protagonistes.

Sauver le corps en niant le corps (les chrétiens), sauver l'esprit en niant l'esprit (les matérialistes) - je ne cherche pas le même effet : en niant la profondeur, je la condamne à la hauteur.

N'importe quel imbécile peut se mettre face au jargon, au savoir, à la force et les défier, mais toute nuisance serait annihilée par l'insensibilité des puissants. En revanche, la hauteur, la noblesse, la faiblesse sont vulnérables ou pitoyables devant les attaques de la vulgarité : *La grossièreté vient à bout de toute raison et désarme tout esprit* - Schopenhauer - *Die Grobheit besiegt jedes Argument und verscheucht allen Geist* - quoiqu'il y faudrait parler de l'âme et du rêve.

C'est dans des impasses que le trafic d'idées est le plus dense. Mais ne confondons pas la cause avec l'effet : tous les *Holzwege* (chemins-impasses) ne sont pas des *Denkwege* (chemins-pensées), mais les derniers débouchent toujours sur les premiers.

La noblesse de la volonté se reconnaît dans ce qui ne nous arrête pas ; la noblesse de l'esprit - dans ce sur quoi nous choisissons de nous arrêter.

Du bon choix de compléments du Verbe : mets en lumière ton âme, mets à l'ombre ton cœur, mets au pas ton esprit. Laisse les autres dresser les

esprits, amuser les cœurs et escamoter les âmes.

L'âme veut la loi, l'esprit - des principes, le cœur - des recettes. Bâtir la vie, c'est formuler des recettes comme applications des principes puisés dans la loi.

Pour traverser la vie, un guide est utile, mais les idées n'y sont que des tables statistiques. L'âme de musicien, c'est à dire le regard, reflétant nos paysages, même avec les yeux fermés, y est plus précieuse que l'esprit statisticien, nous ouvrant les yeux.

La lumière de l'esprit ne se décompose pas et seul l'arc-en-ciel du cœur peut exaucer mon désir de couleurs. La chaleur du cœur, trop *active*, ne se préserve pas ; seule l'*inertie* de l'esprit peut garder ses empreintes.

Quatre types de rayonnement : utilitaire, moral, mystique, poétique. Quatre questions abductives : *quoi* - création, *comment* - sensibilité, *pourquoi* - source, *où* - liberté. Seuls l'ironie ou le regard répondent au *au nom de quoi*. Dans l'ironie on devine l'âme, dans le regard - l'esprit. Une ironie trop désinvolte devient stérile, un regard trop exigü confond la profondeur avec la hauteur. Peut-être que l'union de l'ironie et du regard s'appelle liberté : *Le au nom de quoi forme l'Un avec la Liberté - Heidegger - In eins mit Freiheit ist Umwillen.*

L'esprit capte ou émet des lumières ; l'âme procure ou pare des ombres. L'esprit mesure l'heure ; l'âme fait oublier le temps. Même au midi de l'esprit, l'âme sait appeler son étoile.

Mon âme ne s'éveille que lorsque j'interpelle mes passions. La dérisoire ambition des philosophes de former ou de forger les âmes les dévie de leur vraie vocation - apprendre à découvrir derrière tout bruit de l'esprit - une musique de l'âme.

L'étonnement, admiratif ou teigneux, devant la distorsion entre la réalité et l'esprit. Il faudrait renoncer à la réalité *ET* à l'esprit pour ne magnifier que l'étonnement.

Le serpent, muni de la pureté de colombe, ou la colombe, armée de la sagesse de serpent, deviennent moutons. Mais lorsque la pureté et la sagesse deviennent calculables, même les moutons muent en robots.

Le mystère est vu aujourd'hui comme quelque chose de frivole et d'impuissant. En absence d'âmes, ils attachent la gravité et la force à la seule raison. *Ô Mystère, ô tourment de l'âme forte et grave !* - A.Vigny. Les âmes passionnées, défaites par l'esprit impassible, perdirent toute légèreté et s'adonnent au calcul intégral ; rien d'étonnant qu'elles délaissent le Mystère, avec son rêve séducteur, et se dévouent aux Solutions, avec leur fil conducteur.

L'aristocratie des sens : se délecter d'une pureté à même le plus noble des sens, les yeux de l'âme. Les yeux d'un esprit noble aident à voir de la pureté parmi n'importe quel empirisme. Pureté, face cachée de la réalité.

Les principes sans aucun lyrisme sont voués à la vulgarité robotique. Mais la vulgarité lyrique peut t'ôter des principes. C'est l'âme qui doit te guider dans le premier cas, et l'esprit - dans le second.

Dans le jeu vital, les fins et les enjeux deviennent à ce point mesquins, qu'il vaut mieux se pencher davantage sur les contraintes, sur les règles qui tiennent lieu de lois. Quand on a trouvé de belles contraintes musicales, ce n'est plus la marche vers le but, qui entraîne et réjouit le plus, mais la sensation d'un sol se dérochant sous les pieds et d'un ciel bénissant la danse.

Mes forces banales développent, en toute liberté, le bruit de mon soi connu ; mes forces supérieures enveloppent, dans une obéissance enchantée, la musique de mon soi inconnu. La liberté n'apporte rien à l'âme ; la servitude déprave l'esprit.

Pour couper court à toute velléité d'héroïsme, dis-toi, qu'une histoire humaine sans un seul personnage est aussi réalisable qu'une algèbre sans un seul chiffre. *Notre vie est un récit sans trame ni héros, faite de la vacuité, du chaud balbutiement des digressions* – O.Mandelstam - *Наша жизнь - это повесть без фабулы и героя, сделанная из пустоты, из горячего лепета отступлений*. Mais si l'héroïsme dans la vie est chimérique, l'héroïsme de la raison, toujours plate, est envisageable : plonger dans la profondeur de l'esprit, devenir seul comme Jacob, ou s'élever à la hauteur de l'âme, devenir Ange, - et vivre de cette lutte.

En remontant aux causes premières, à partir même du plus profond de nos embrasements, nous tombons, immanquablement, tôt ou tard, sur un leurre, ce *punctum pruriens* (Schopenhauer) de toute pensée : *Dès qu'on insiste un peu, c'est le vide* – F.Céline. Ne pas insister n'est pas glorieux : *Ce n'est qu'un esprit peu exigeant qui se contente de peu. Un sot serait-il un sage ?* - Valéry - puisque, d'après Horace, ne pas le savoir, c'est vivre en esclave.

Associer à la hauteur la lumière - l'erreur, partagée même par Nietzsche (qui, en plus, associe les ténèbres - à la profondeur, qui est lumière même ! Pline l'Ancien commet la même erreur : *La profondeur des ténèbres, où tu puisses descendre vivant, donne la mesure de la hauteur, que tu puisses espérer d'atteindre*.). La vocation de l'illuminé, de l'intérieur, par la hauteur, est d'émettre des ombres, faire de l'obombation de l'esprit au-dessus d'une vie consentante. *Le front chargé des ombres que tu formes, dans l'espoir d'un éclair* – Valéry.

Je n'arrive pas à imaginer une sagesse, narrée paisiblement, dans nos vallées des larmes ; je la pressens chuchotée, chantée ou hurlée, dans des lieux inhabitables : *Le cri de la sagesse habite dans la hauteur* - Nicolas de Cuse - *Clamor sapientiae habitat in altissimis*.

L'une des plus belles sensations de hauteur naît de la conscience, qu'un mouvement ascendant de l'âme prend appui sur un mouvement descendant de l'esprit.

Si je baisse mon esprit, je deviens bossu, se disent les orgueilleux, et ils redressent la tête, sans s'apercevoir, qu'une bosse défigure leur âme.

Peu m'importe, quelles négations ou proclamations je lis sur ton bouclier ; je ne peux deviner ton véritable défi que par ta manière de te désarmer et de te taire, devant la vie et devant l'esprit. Que tes ailes te servent de panache et te portent loin des lieux, marqués par les armes, à l'opposé d'Achille : *Achille, divin preux, sent que ses armes le portent : il croit avoir des ailes* - Homère.

Réussir son rêve ou réussir sa vie, il faut choisir, et il y va du choix de la bonne dimension. L'esprit est plus souvent du côté de la vie vaste et plate, et l'âme voue le rêve - à la hauteur. Et toute tentative de leur trouver un refuge commun dans une profondeur se termine par un lent affleurement à la surface, à la platitude. La chute du haut, au moins, tue et non pas banalise le rêve.

Les penseurs ([Wittgenstein II](#), [Heidegger II](#)) nous enquiquinent avec des revirements radicaux et profonds de leurs dernières pensées ; les rêveurs ([Nietzsche](#), [Cioran](#)) nous enthousiasment avec leur haute fidélité aux premiers émois. Algorithmes des ruptures, rythmes des signatures.

Notre liberté apparaît, lorsque la réflexion pèse plus que le réflexe ; mais,

en somme, la réflexion n'est que le réflexe mis à l'examen par le vrai, par le bon et par le beau ; seul l'homme, conscient des parts du réflexe et de la réflexion en lui, peut être libre.

La sagesse pratique, la sagesse de la vie ou la *Lebensweisheit*, que cherchèrent à édifier tant de raseurs, n'a jamais existé ; elle ne peut aboutir qu'aux casernes, étables ou Facultés ; il ne peut exister qu'une sagesse du rêve : pour peupler mes châteaux - de soupirs, mes ruines - de souvenirs, mes souterrains - de martyrs.

Aussi abstraite que soit n'importe laquelle de mes remarques, je ne parviens jamais à la détacher de mon corps, c'est à dire d'une caresse ou d'une douleur, vrillées au corps de mon discours. Valéry parle d'un *corps de l'esprit* comme d'une inconnue sur l'arbre intellectuel. L'inhumaine pseudo-ascèse platonicienne - *mourir au corps, pour libérer l'essence et renaître à l'être* - explique l'obsession des Anciens par la minable tranquillité de l'âme, prépare le chemin à l'idée saugrenue de la résurrection, et, surtout, justifie la robotisation actuelle des esprits (*esprit de corps*).

Pour ne pas s'écrouler dans la platitude, la passion doit se faire accompagner de l'esprit, qui l'approfondit, et de la noblesse, qui la rehausse. Sans passion, la noblesse ne peut être qu'héraldique, et l'esprit - mécanique. *La raison sans passion n'est qu'un roi sans sujets* - D.Diderot.

Est esclave celui qui ne voit pas ce que la liberté, même seulement extérieure, apporte à son âme. *On est esclave à cause de son âme d'esclave, inaccessible aux émois de la liberté. L'aristocrate est un homme aspirant à la beauté et à la liberté intérieure de son esprit* - A.Lossev - *Раб, потому что у него рабская душа, и недоступны ему переживания свободы. Аристократ есть внутренне духовно-свободный и прекрасный*

ЧЕЛОВЕК. Aujourd'hui, c'est par des qualités de son âme qu'on devient aristocrate, et combien d'esclaves s'enorgueillissent d'un puissant esprit ! L'aristocrate est celui dont l'esprit, en se recueillant, devient âme, et dont l'âme maîtrisée devient esprit. L'âme n'a qu'une seule facette - l'humaine (l'âme intellectuelle d'[Aristote](#)) ; l'âme végétale ou animale (nutritive ou sensitive) est une aberration d'un esprit robotisé.

L'émotion et l'intelligence sont d'immenses problèmes, que nous dicte le mystère de l'âme et de l'esprit, ces derniers n'étant, peut-être, que deux émanations ou deux langages de ce qu'ils appellent *être* ; l'être ne serait envisageable qu'à travers l'âme ou l'esprit, qui en seraient des trous ([Hegel](#) et [Sartre](#)) ou des plis ([Spinoza](#) et [Heidegger](#)), et que j'appellerais, dans la même veine érotique, - des excitants ou des excités.

L'esprit fait des progrès dans son domaine exclusif, la profondeur ; le cœur, de même, gagne en lucidité dans l'ampleur des horizons mouvants ; ce n'est que l'âme, dans sa hauteur atopique, qui ne peut compter que sur l'intensité constante, comme facteur de puissance et porteur de l'éternel retour. Il faut donc vivre en esprit, avancer par le cœur et s'élever par l'âme ; l'action et l'écriture devraient les rendre solidaires.

La hauteur n'est pas un stade ultime d'un passage réitéré de moins à plus haut, mais un état d'âme intemporel, qui est essence même d'un esprit noble.

Pour me trouver en tête-à-tête avec mon soi inconnu, il faut me vider, me débarrasser du ballast des choses terrestres et aspirer à une hauteur céleste. Pour découvrir, peut-être, dans ce vide béni - l'origine d'une pure plénitude : *Se servir du vide pour penser le plein* – [H.Bergson](#).

Si le changement de choses vues n'induit aucun changement de regard, ce n'est pas la peine de s'attarder la-dessus. *Ce sont les plus faibles des*

esprits et les plus durs des cœurs, qui aspirent le plus au changement – J.Ruskin - *They are the weakest-minded and the hardest-hearted men that most love change*. Ne m'intéresser qu'aux choses, qui rehaussent mon regard : *Aspirer aux choses hautes est privilège des hauts esprits* - Cervantès - *De altos espíritus es aspirar a las cosas altas*.

Le corps et le cœur s'engagent, mais *l'âme, c'est la force de dégagement* (Platon). Cette âme céleste, descendue sur la terre, découvre la pesanteur, se sent obligée de *s'engager* et s'appellera – *esprit*. Depuis qu'Empédocle ajouta aux trois éléments célestes le quatrième, la terre, l'homme se cherche une nouvelle patrie - la terrestre, où, au lieu de brûler, de planer ou de chanter, il calcule.

Toutes les lumières nous sont communes et elles se mesurent en profondeurs ; je ne peux me distinguer que par la qualité de mes ombres. *La hauteur de ton esprit se lit dans l'ombre qu'il projette* - R.Browning - *Measure your mind's height by the shade it casts*. Comme la profondeur de ma lumière se lit dans le ciel, sur lequel est capable de se projeter l'ombre de mon rêve. Toute lumière, comme toute profondeur, sont vouées à la platitude finale, seul le jeu des ombres fait oublier le temps écrasant.

La conscience morale est l'art de garder l'équilibre entre l'esprit et l'âme, sans exiger que l'un s'aligne sur les valeurs de l'autre. *L'esprit se soumettant au jugement du cœur, voici la meilleure et la plus délicate voix de la conscience morale* – V.Batiouchkov - *Отчёт ума сердцу есть лучший и нежнейший цвет совести* - c'est aussi déraisonnable que le cœur sollicitant l'élan de l'esprit ; le cœur sans raisons et l'esprit avec du sentiment sont peut-être une seule et même chose, qu'on appelle âme.

Ne sont sacrés ni les objets (chers au cœur) ni les idées (chères à l'esprit), mais l'aura autour d'eux, l'aura que produit le souffle de l'âme.

Le silence de l'âme favorise la production de robots ; le sommeil de l'esprit accélère la prolifération de moutons. L'âme et l'esprit se fusionnent dans le rêve, mais *le rêve de la seule raison ne produit que des monstres* – F.Goya - *El sueño de la razón produce monstruos* - comme le calcul du cœur est accessible même aux anges, mais ne produit que des contribuables. Ce beau mot peut se traduire, platement, par : *le SOMMEIL de LA raison est à l'origine de toute monstruosité*, bien que F.Goya ajoute : *mais l'imagination, ajoutée à la raison, est mère des arts et source de ses désirs* - *unida a ella, es la madre del arte et fuente de sus deseos* !

Des vases communicants : *L'imagination gagne autant de vigueur qu'en cède la ratiocination* - G.B.Vico - *La fantasia è tanto più robusta quanto più debole è il raziocinio*. Et Rousseau résume parfaitement l'équilibre recherché : *Les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison*. Le rêve garde curieusement une certaine auréole, mais là où l'homme moderne prétend rêver, il ne fait la plupart du temps que calculer. Calcul = rêve de raison !

La vie a ses raisons et ses pulsions , il faut savoir maîtriser les premières et succomber aux secondes. *Pour vivre, perdre la raison de vivre* - Juvénal - *Et propter vitam, vivendi perdere causam*. Sans cette raison, il est plus facile de se résigner à réduire la vie à un livre, pour rester maître de ses raisons : *Il est possible, que le livre soit le dernier refuge de l'homme libre* - A.Suarès - mais l'homme libre finit par ne plus vivre que des autres et par n'écrire de livres que sur des livres des autres, et non plus sur sa propre vie invisible. Aimer à perdre la raison (L.Aragon) paraît être une bonne introduction à la sagesse, puisque celui qui n'en perd jamais, n'en a pas beaucoup.

L'esprit et l'âme, ce sont deux fonctions, opposées et souvent

complémentaires, du même organe : *L'âme est gardienne des idées et l'esprit - pilote des sentiments. La pensée, cet oiseau éhonté, au vol rapide* - Nil de Sora - *Сердце, иже помыслам хранитель, и ум, чувствам кормчий, и мысль, скоролетящая птица, и бесстыдная*. Dès que la honte se présente, surgit l'âme ; dès qu'elle s'estompe, lève la tête l'esprit. *La pensée est une insolence éduquée* - Aristote. L'âme passe experte en serrures, l'esprit enferme le sentiment au fond des cales. La pensée porte les nouvelles des derniers déluges.

L'esprit parle, le cœur rit, gémit ou hurle, l'âme chante, et mon soi inconnu compose une musique, à laquelle ils devront s'adapter et s'y inscrire.

Menant une vie matérielle des smicards, je peux, impunément, porter aux nues l'âme aristocratique ; si j'avais eu accès aux aises des titulaires de chaires, de filiales commerciales ou industrielles, j'aurais été peut-être attiré par la jérémiade en faveur de l'esprit des *lumpen*.

Les yeux ouverts pour mieux maîtriser les choses, ou les yeux fermés pour mieux s'abandonner au rêve. Le regard *sur* ou le regard *de* ; le premier consolide l'esprit, le second illumine le visage ; la racine ou la cime de ma personnalité, de mon arbre. *La majesté du visage sans regard* - R.Enthoven - sans le premier, oui, mais avec le second ! *Arbre - la verticale la plus insolente, majesté de verticale* - E.Levinas.

L'âme, ambitionnant la profondeur, serait prise pour esprit ; elle risquerait de faire preuve d'une grande naïveté. L'esprit, ne quittant pas la hauteur, ferait soupçonner des envolées de l'âme ; il risquerait de témoigner de l'absence des ailes. D'où l'intérêt de la même contrainte : éviter tout contact avec la platitude ; ainsi l'âme resterait dans son milieu naturel, la hauteur, et l'esprit - dans le sien, la profondeur.

Le sang ou la sueur, versés sur des champs de bataille ou sur les chaînes de production, n'inspirent plus la même compassion ou admiration. *Il n'y a que deux noblesses, celle de l'épée et celle du travail ; l'intellectuel est condamné à la platitude de pensée et de cœur* – J.Proudhon. Aujourd'hui, tout guerrier, comme tout travailleur, n'est que robot, vauté dans une platitude, où toute pensée est pré-programmée et tout cœur - éteint. Mais tu devinas bien la trajectoire de l'intellectuel : il guette le fait divers et le taux d'imposition, avec autant de ferveur que le journaliste et le comptable, chacun a son affaire de Calas, son *J'accuse* ou son Billancourt désespéré.

Être et avoir : je suis passions et faiblesses, contraintes et commencements, talent et noblesse, vouloir et valoir ; j'ai la raison et la force, les buts et les moyens, le savoir et le pouvoir. On ne peut vivre, c'est à dire agir, de mon avoir, mais mon être doit se dédier au rêve, c'est à dire au créer.

L'esprit, se découvrant les ailes, peut devenir âme ; l'âme, touchant le fond, se mue en esprit. Le pire des cas : sans rester au fond, être *l'âme qui a perdu ses ailes* - Plotin.

Les yeux, et donc la profondeur, relèvent de l'esprit, et le regard, et donc la hauteur, – de l'âme. Le profond, cherchant à s'élever mais manquant d'âme, ne débouchera qu'à la platitude.

La nostalgie ne s'adresse ni à un lieu, ni à un fait, ni à une époque ; elle est un salut fraternel ou angélique à un état d'âme extraordinaire, débarrassé de la pesanteur du réel et tourné vers la grâce de l'irréel. Nos états d'âme ordinaires sont trop imbus des impacts visibles de la mémoire et de l'amour-propre ; la nostalgie est la pureté d'une image dématérialisée, libre, autonome, gardant ce qui est ineffaçable, donc idéal, dans le passé.

Les yeux s'entendent mieux avec l'esprit, et le regard – avec l'âme : les yeux sont faits pour voir et pleurer, et le regard – pour admirer et se consoler.

La sainte trinité de ma conscience : découvrant la Loi, elle s'appellera Esprit ; bouleversée par le Mystère, elle se muera en Âme ; frappée par l'Amour, elle se concentrera dans le Cœur. Le beau monothéisme : croire que ces trois hypostases ne se séparent jamais.

Valider les rythmes de mon âme par les algorithmes de mon esprit, c'est comme consulter un cardiologue avant de tomber amoureux. Tant que le voir n'empêche pas le croire, on est jeune, c'est à dire poète ou révolutionnaire.

Le langage des profondeurs spirituelles est largement universel ; mais la hauteur musicale de chaque homme a son propre langage. En compagnie de [Valéry](#), je vis une fraternité admiratrice ; en celle de [Nietzsche](#), je frôle le fratricide de complices.

Si l'âme de mon commencement esquissé et l'esprit de la fin extrapolée sont ressentis comme les *mêmes* organes ou interprètes, j'ai réussi ma conception : la graine conduit à l'arbre, la hauteur dévoile la profondeur, l'amour explique la vie.

Mon soi connu me classe au milieu de mes contemporains, mon soi inconnu ne communique qu'avec les sources de l'homme éternel. L'esprit ou l'âme, le comparatif ou le superlatif ; le bon Narcisse n'admire que le second.

L'esprit s'entiche d'idéaux collectifs, l'âme forge son idéal individuel. Les premiers sont en ruines : l'idéal esthétique antique, l'idéal mystique

chrétien, l'idéal éthique communiste ; les âmes dépassionnées devinrent stériles et n'enfantent d'aucun idéal ; l'homme moderne hurle au vide, au déclin, à la barbarie, tandis qu'il aurait dû se repentir de l'extinction volontaire de sa propre âme ; mais sa robotisation semble irréversible.

Il est clair, que l'âme est une chimère, pour désigner l'état d'un esprit, ému face à une beauté et tendant vers l'infini. Elle n'est donc pas un organe, mais un état irrationnel, sentimental : dans son état normal l'esprit formule le sens ou les raisons, devenu âme, il forme des sentiments ou des rêves. Aujourd'hui, il est voué exclusivement à la raison : *Le rêve sur l'infini de l'âme perd sa magie* – M.Kundera.

L'homme doit s'immortaliser et vivre selon la voix la plus noble qui est en lui – Aristote. Vivre serait donc entendre et poursuivre l'éphémère, éternellement inexistant et attirant, la mort du corps guidant et justifiant la noblesse de l'esprit.

Toutes les passions de l'esprit sont déplorables, mais certaines ont du panache, de la hauteur, de l'exaltation – Plutarque. Ses inerties peuvent me mener même jusque dans la profondeur, où l'exaltation manquera de panache et je finirai par implorer la hauteur.

L'âme rationnelle s'appelle esprit, comme l'esprit sensuel s'appelle âme ; et la hauteur promise s'appellera mon soi inconnu, le vrai, l'irréel. *Élève-toi au-dessus de ton soi, et ton âme rationnelle s'élèvera aussi* - St Augustin - *Transcende te ipsum, ratiocinantem animam te transcendere*. Me méfier de l'élévation comparative, la réelle, où vit mon esprit et agit mon soi connu ; me vouer à l'élévation superlative, l'imaginaire, où s'exile mon âme et rêve mon soi inconnu.

Les plus belles âmes sont celles qui ont plus de variété et de souplesse – Montaigne. Aujourd'hui, ces attributs sont propres des amuseurs publics.

Le bel esprit est l'homme d'une seule idée ; la belle âme est l'homme d'un seul sentiment. La noblesse est cette idée et ce sentiment.

L'orgueil et l'humilité extrêmes sont signes de la méconnaissance extrême de soi-même - Spinoza - Maxima superbia vel abiectio est maxima sui ignorantia. Tandis que ceux qui se connaissent ont la sensibilité des circuits intégrés, qu'ils finiront un jour par devenir, jusqu'à l'advenue du premier robot humble et orgueilleux, du premier génie mécanique dans le domaine de l'esprit. La passion et l'orgueil, c'est tout connaître, sauf soi-même.

Le sentir et le penser peuvent être soit un rêve des ombres, soit une veille de la lumière, et l'harmonie est dans leur juste altération. *Le penser est seulement un rêve du sentir exsangue - Novalis - Das Denken ist nur ein Traum des erstorbenen Fühlens.* Le triste cas, qui menace notre temps, c'est un sentir qui se réduit à la veille du penser.

Nulle chose ne mérite ton élan ni de tes soupirs n'est digne la terre - G.Leopardi - Non val cosa nessuna i moti tuoi, nè di sospiri è degna la terra. Et tu confies tes soupirs à l'immobile hauteur, hauteur qui est ce séjour, d'où rien ne tombe à terre – on y reconnaît le plus germanique des poètes italiens. Une fois constatée l'indignité terrestre, les refuges possibles sont : la vie (le corps), l'art (l'âme), la beauté (l'esprit). Les Italiens et les Russes en appellent à la vie (les premiers acceptant tout, du vulgaire au sublime, et les seconds refusant tout, sauf de vagues projections dans l'avenir), les Allemands veulent ne respirer que la pureté des hauteurs poétiques, et les Français emménagent dans des châteaux raffinés ou dans d'élégants salons littéraires. Seuls les Français appliquèrent l'équation *nietzschéenne* : la vie et l'art, c'est la même chose !

Un ami est un homme, devant lequel on peut penser à haute voix -

R.W.Emerson - *A friend is a man before whom you can think loudly*. La voix baissée fut toujours signe de pensée. *Tes amis sont là où tu peux être faible* – Th.Adorno - *Deine Freunde sind dort wo du schwach sein kannst*. C'est pourquoi on pense le mieux devant soi-même, et Flaubert, dans son gueuloir, s'égosillait à tort.

L'accouchement sans douleur devint à portée de tout écorché vif ; de plus en plus de chrétiens préfèrent les maternités, où la quiétude étouffe tout hurlement. *Là où doit naître un chrétien, il doit y avoir de l'inquiétude* - Kierkegaard. Même l'Éros énergumène (Valéry) oublia le pathos de la peine. Ceux qui sont sans âme n'ont plus d'états d'âme. Les pauvres d'esprits ne sont plus pauvres.

La hauteur oriente l'esprit et donne le vertige à l'âme. Une fois en altitude, il faut du plomb à l'âme et des ailes à l'esprit. *L'essentiel ce n'est pas l'esprit, mais ce qui l'oriente - la nature, le cœur, la noblesse d'âme* - Dostoïevsky - *Не ум главное, а то, что направляет его, - натура, сердце, благородные свойства*. À l'altitude, aujourd'hui, on préfère la platitude, vers laquelle sont orientés tous les esprits. Les rares âmes se réfugient dans les étoiles.

Le moi le plus vrai n'est pas le plus important – Valéry. Le plus important est le moi inconnu, l'invisible. *Il y a beaucoup d'hommes en un homme, et le plus visible est le moins vrai* - R.Debray. Le moi réel est l'action, le moi imaginaire - l'œuvre, le moi complexe - l'esprit créateur. Une hiérarchie des poupées gigognes. Dans les cendres de mon soi connu éteint, naîtra la flamme de mon soi inconnu.

Avoir la paix, le grand mot de toutes les lâchetés intellectuelles – Ch.Péguy. Car il se traduit en préparation de guerres mesquines. Le trouble s'empare de l'intellectuel courageux, sans que celui-ci le cherche ni veuille - *vis bellum para pacem*.

L'acceptation de tout principe d'inégalité matérielle mène à une forme de goujaterie et d'une façon plus sûre que l'acceptation de tout principe d'égalité spirituelle. *Qui s'agrippe à ses privilèges aristocratiques est le moins aristocrate par son esprit mental* - N.Berdiaev - *Кто дорожит аристократическими привилегиями, менее всего бывает аристократичен по душевному типу духа.*

Il y a un chemin qui mène des yeux à l'âme, sans passer par l'intellect - G.K.Chesterton - *A road from the eye to the heart does not go through the intellect.* Oui, et l'on en connaît la destination - la bénie impasse de l'émotion. Mais les hommes ne croient plus qu'à la libre circulation des idées et des marchandises, où l'intellect joue le rôle de compteur ou de gendarme. Les yeux évitant l'esprit deviennent regard.

La devise pour définir ma forme d'esprit, c'est celle de créateur d'indifférences - F.Pessõa. C'est aussi peu prometteur que la seule création de différences. C'est de la jonction de l'ironie et de la passion que naît la meilleure forme d'esprit.

L'aristocratie : le corps devenu âme ; l'héroïsme : l'âme devenue corps - M.Tsvétaeva - *Аристократизм : тело, ставшее душой ; героизм : душа, ставшая телом.* L'esprit, outil de ces métamorphoses, plaçant le regard avant les yeux, devient créateur, fusion de l'outil et de la fonction, le logos cédant au pathos.

Il faut beaucoup d'esprit, pour comprendre, que, à l'instar de l'âme, l'esprit, pour être fécond, la nuit de son illumination, a besoin de caresses aux endroits secrets. *Pour un homme d'esprit, l'âme, c'est presque du corps* - M. Tsvétaeva - *Душа, для человека духа, - почти плоть.*

Le droit de ne pas choisir est un privilège - M.Blanchot. Cette aristocratie,

auto-proclamée et discrète, est experte elle-même en *menus* à choix multiples et élégants, qu'on ne fait que désélectionner furtivement, sans déclencher le moindre événement, sans souffler sur la chaude aboulie. Même si nous sommes *embarqués*, nous pouvons, plutôt que marquer sur l'axe de notre parcours un point privilégié, par pari, par tri ou par parti pris, donc par **Pascal**, **Descartes** ou Leibniz, et aussi extrême que soit cette valeur élue, nous pouvons - notre talent peut ! - créer par-dessus tout cet axe une égale intensité, une polarité assumée, sacralisant l'axe tout entier. Et c'est **Nietzsche**, le premier, qui le comprit.

Le plus grandiose, dans le dessein divin, est que les miracles de la matière, de l'esprit et de l'âme sont du même degré ; on hésiterait d'en dresser la préséance (ce que tenta, sans conviction, **Kant** : *Le monde est un animal, mais son âme n'en est pas Dieu - Die Welt ist ein Tier : aber die Seele desselben ist nicht Gott*).

Il y a, effectivement, trois personnes, trois hypostases chrétiennes, dans chacun de nous : homme d'action (provenant du Père), homme de rêve (apparenté à l'Esprit Saint), homme du verbe (mêlé au sang du Fils). Celui qui a trouvé la Terre, Celui qui trouve dans les étoiles, Celui qui cherche les meilleures orbites. Et il semblerait que le Prophète, lui aussi, dans ces exercices, intégrât trois substances : il serait un ange, un miroir de son âme et un roi. L'objet de nos recherches, serait-ce le Graal, c'est à dire le Sang Royal ?

Je commence par chanter la force, le bien, la beauté ; porté par ma plume et ma noblesse, je touche aux autres cordes, plus étonnantes et délicates – la faiblesse, le mal, l'horreur – et je comprends, que mon chant est plus important que la chose chantée, que l'élargissement de gammes est plus porteur que l'approfondissement de thèmes, que la hauteur de ma voix assure la même intensité de mes fibres au-dessus de tout axe de valeurs. Au pays de mes pensées païennes, je dois être missionnaire, pour les

convertir en une foi des rêves ; c'est le retour à la pureté initiale (le *retour nietzschéen*, *die Wieder-Kehre*, est une tentative de conversion !).

Pour que j'aie envie de lire un livre, il suffit que j'y trouve de la noblesse du qui ou de la hauteur du pourquoi ou de l'élégance du comment ou de l'exigence du quoi. La solitude embellit toutes ces facettes ; mais le mouton ou le robot, ces races dominantes, les abaissent.

Quel est le point commun entre ces deux branches philosophiques – la recherche de consolations et la recherche autour du langage ? Peut-être la reconnaissance de la divinité de ces deux tâches – ennoblir la souffrance humaine et bâtir une maison langagière pour notre esprit et notre âme. Ce foyer philosophique commun s'appellerait sentiment religieux (*religiös zentriert* – E.Husserl).

Je suis un Janus, avec une face côté âme et l'autre côté esprit ; et la mélancolie naît du contraste entre elles. L'âme vit dans une musique, où l'harmonie du bien enveloppe la mélodie du beau et l'intensité du noble ; l'esprit, lui, développe du bruit autour des mots, des images, des idées, qui terminent leur parcours dans la platitude des actes, à l'opposé de la hauteur, dans laquelle trouvent refuge les rêves de l'âme.

Les plus piètres des penseurs croient, que l'opposition fondamentale se joue entre la vérité et l'erreur. Les meilleurs la placent entre l'intensité et la pâleur, entre le chant et le récit, entre la noblesse et le conformisme, entre l'âme et la machine. Le problème de vérité ou d'erreur se réduit, le plus souvent, au langage, la partie la moins délicate d'un discours intellectuel.

Les difficultés de logique se surmontent même par des ignares de logique ; le milieu naturel de la vraie pensée, ce n'est ni la rigueur ni la connaissance, ce sont nos ténèbres : ce n'est pas une clarté qu'elle

apporte – elle rend superflue toute lumière. Une pensée altière laisse la logique à ses laquais-calculateurs, elle garde son altitude. La logique ignore l'altimètre et n'offre que des garde-fous, pour que je ne dégringole pas dans la vallée des platitudes. Ailleurs, elle cache le ciel, pour qu'on ne se découvre pas des ailes.

Kant prend les trois facettes de notre activité spirituelle - abstraire, vivre, juger – et les associe, respectivement, avec le vrai, le bon, le beau. Il serait plus noble de juger le vrai (pour lui trouver sa demeure – le langage), d'abstraire le bon (puisque intraduisible en actes) et de vivre le beau (car la plus noble vie, c'est l'art).

La paix d'âme ou le repos d'esprit sont deux calamités, que favorisent les vérités fixes : *Nous aimons tellement le repos d'esprit, que nous nous arrêtons à tout ce qui a quelque apparence de vérité* - J.Joubert. Vu sous cet angle, le contraire de la vérité serait la beauté ou la noblesse, qui nous promettent des extases, des fidélités ou des sacrifices, éprouvés hors toute raison prouvée. La beauté se montre et ne se démontre pas. La vérité assure les cadences, et la beauté – la musique.

La puissance nous interpelle et nous attire. Au début, on s'éprend de la puissance de la lumière, mais l'on finit par comprendre, que la découverte ou la création de toute lumière sont à la portée d'une machine bien programmée. Et, si, en plus de l'intelligence, on a le talent, l'on se met au service de la puissance des ombres.

Une idée, c'est l'évocation des choses par leurs images. Mais pour Platon, elle n'est qu'image ; pour Aristote, elle n'est que chose ; et pour Descartes, elle est image de la chose (*les images des choses sont les seules à qui convient le nom d'idée - rerum imagines, quibus solis conventi ideae nomen*) - les ondes, les capteurs, les empreintes. Je réserverais ce nom aux cas, où les choses sont profondes et les images –

hautes, ce qui munirait ces images des choses – de la noblesse ou de la musique.

La raison est équitablement répartie entre nous ; c'est la qualité de nos rêves qui nous distingue ; donc, pour commencer, il faut savoir trouver un bon moment, fermer les yeux, allumer le feu et la lumière de l'âme, projeter ses ombres sur un ciel d'azur. C'est ainsi que commence une philosophie de la vraie vie, celle de nos rêves. Les journaliers de la raison, éclopés de l'âme, proclament, doctes : *C'est avoir les yeux fermés que de vivre sans philosopher* - Descartes – une claire et distincte bêtise.

Être homme d'une seule idée est toujours un signe d'originalité ; mais être homme d'une seule méta-contrainte est encore plus prometteur - un signe de noblesse. *Il faut former en soi une question, antérieure à toutes les autres, et qui leur demande, à chacune, ce qu'elle vaut* – Valéry.

Le motif de mon action peut être pragmatique, éthique ou mystique, pour tester ma compétence, ma probité ou ma noblesse – ma science, ma conscience ou ma liberté.

Les écolâtres appellent la propagation de leurs logorrhées – amplification, ce qui me fait pencher du côté des réductions drastiques, auxquelles conduisent les nobles contraintes.

Ceux qui vivent dans une servitude volontaire ne savent pas ce qu'est la liberté ; donc le thème central en politique ne doit pas être l'opposition liberté-servilité, mais projet noble – projet bas, et puisque toutes les tentatives d'introduire le projet noble aboutirent aux horreurs, il faut préconiser la domination de la bassesse dans les affaires collectives.

Mettre la fidélité d'esthète au-dessus du sacrifice d'ascète – la volonté de puissance de l'artiste.

Quand on voit où nous conduit l'intelligence mécanique, on est tenté de succomber à la bêtise organique, mais ce geste exige beaucoup de talent : *On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes* - Voltaire (de Rousseau).

L'esprit n'évolue que dans l'horizontalité de la raison et de l'action ; dès qu'il la quitte, pour se vouer à la verticalité, il devient âme, par une rupture et non pas par une marche. On ne va pas vers la hauteur on ne peut qu'y être ; c'est la différence entre le prix et la valeur : *Le prix de l'âme ne consiste pas à aller haut, mais ordonnément* – Montaigne.

Il faudrait imaginer comme un Français, s'élancer comme un Allemand, désirer comme un Russe : *C'est en Russie que la puissance du désir est la plus énigmatique, au-dessus de tous les autres* - Nietzsche - *Die Kraft zu wollen ist am allerstärksten und erstaunlichsten in Russland.*

L'angoisse existentielle et la passion existentielle sont parmi les plus nobles signes de notre humanité – une raison de plus de mépriser le scepticisme : *Le scepticisme guérit de deux calamités qui affligeaient l'humanité – l'inquiétude et le dogmatisme* - Sextus Empiricus.

Aucune imitation humaine de l'œuvre de Dieu n'est possible, puisque celle-ci ne concevait que des miracles et des mystères, tandis que toute œuvre humaine, même mystique, ne produit que des problèmes et des solutions. Mais il y a un parallèle incompréhensible entre l'extase (prévue par Dieu) devant la beauté érotique du corps et l'extase (réservée aux esprits nobles) devant la beauté romantique de l'âme. Seul un rêveur peut s'inspirer des merveilles de la c(C)réation.

La tour d'ivoire, où l'aristocrate se sent surhomme, dès l'origine, n'était que ruine, où le visitent la mouise ou la honte du sous-homme.

L'aristocrate est celui qui est capable de mettre le surhomme et l'homme du sous-sol - sur un même axe, intense sur toute son étendue, ou plutôt sur toute sa hauteur.

Les ronchons de métier, nostalgiques de la plume et hostiles au clavier d'ordinateur, oublient, que la facture, le fait divers ou le compte-rendu noircissaient plus de manuscrits que les lettres d'amour. Les mêmes ahuris glapissent sur la liberté qui recule, tandis que ce qu'il y a à déplorer, aujourd'hui, c'est bien la disparition des nobles servitudes d'âme ou de cœur. Peu importent les outils, le triomphe des sensations grégaires est dû au dépérissement de l'organe, de celui qui nous enivrait, en justifiant et en ennoblissant notre solitude.

Peut-être c'est à l'échelle du plaisir qu'il faut mesurer l'élévation de la pensée : de la satisfaction dans la profondeur, vers le bonheur de l'ampleur, à l'extase en hauteur.

La connaissance approfondit les choses, sans les élever ; mais l'attachement aux choses nous abaisse ; et puisque la hauteur est notre première patrie, la présence pesante des choses nous entraîne vers la platitude.

Le poète se penche sur l'intelligible, pour en *créer* du sensible ; le philosophe aurait dû s'occuper du sensible, pour *produire* de l'intelligible. Mais le philosophe académique se complaît dans l'insensible, pour en *fabriquer* de l'illisible.

L'intelligence, ou la raison, - dans les affrontements entre l'esprit et l'âme - peut servir d'arbitre pour tout thème sauf le Bien ou l'espérance, ces états d'âme injustifiables. Toute *docta spes* est impensable.

Si les raisons d'un engouement sont claires, celui-ci ne mérite pas le nom

de *passion*. Le vague en soi ne suffit pas non plus pour le rendre noble. Il doit être d'origine divine, pour donner raison à D.Hume : *La raison est et ne doit qu'être l'esclave des passions* - *Reason is, and ought only to be, the slave of the passions*. Toutefois, *res cogitans*, qui ne serait pas *res amans*, ne serait que *res extensa*.

N'importe quel âne (et même celui de Buridan), comme n'importe quel autre animal, peut exercer la liberté du *choix*, la liberté moutonnaire. La seule liberté noble est la liberté du *sacrifice*, et qui ne peut provenir que de l'âme. La liberté est l'âme. Ceux qui préparent la mutation humaine en robots diront : *L'esprit se réduit à la liberté* - Hegel - *Das Wesen des Geistes ist die Freiheit* - l'esprit est la servitude !

La liberté des Anciens fut plus noble que celle des Modernes, puisque celle-là était sacrificielle et laconique et celle-ci – artificielle et bavarde.

Toutes les activités (intellectuelles, pragmatiques ou sentimentales) se réduisent soit à la représentation soit à l'interprétation. La volonté les accompagne, toutes les deux, dictée, respectivement, par la connaissance, l'intelligence, la curiosité ou par l'intérêt, le goût, le style. Nietzsche appelle cette volonté (de puissance) – réinterprétation (ou retour éternel). Il veut donner à ce devenir (propre de l'interprétation) l'intensité de l'être (propre de la représentation). Plus économe en concepts, Nietzsche est plus complet en éléments dynamiques et créateurs que Schopenhauer.

Dès que les philosophes se mêlent de la vérité, de la liberté ou de l'être, ils sont bêtes, raseurs ou bavards, puisque pour parler de vérité il faut comprendre la place du langage, pour juger la liberté il faut la lier à la noblesse, pour voir l'intérêt de l'être il faut de l'intelligence représentative et interprétative. Mais ces trois conditions leur sont inaccessibles.

L'homme civilisé tient solennellement à la différence entre le turbot et le hareng, le fauteuil Louis XIII et la chaise Ikea, le jardin à la française ou à l'anglaise. L'homme cultivé, souvent affamé, souvent couché, souvent tenant à un seul arbre, - les égalise ironiquement.

Mon existence a deux composants : vivre dans le réel et rêver dans l'imaginaire, la démocratie des déceptions et l'aristocratie des enthousiasmes, le désespoir irréfutable et l'espérance fantomatique, les horizons trop bas pour l'âme et les firmaments trop hauts pour l'esprit. Tenir au vide de leur intersection ; toute conjonction de leurs pensées ou de leurs désirs menant au désastre de la ruine du sensé ou de la profanation du sacré.

L'esprit sobre ne peut être que négateur. Pour dire *oui* au monde, on a besoin d'ivresse ou de folie ; l'âme et le cœur en sont porteurs permanents, tandis que l'esprit doit en être contaminé ; ce retournement de la volonté et de la représentation portera le nom de noblesse, complétant ainsi la dyade [schopenhauerienne](#).

L'arbre généalogique de l'aristocrate pousse non pas dans le temps commun, mais dans l'espace, qu'il ne partage avec personne, et dans son arbre, toute racine, tout nœud, toute fleur et toute cime ne sont que commencements individuels. *L'aristocratie ne peut surgir que des commencements* – N.Berdiaev - *Аристократизм может быть лишь изначальным.*

M'abaisser ou me hisser, la descente ou l'ascension, - la noblesse peut accompagner ces deux mouvements complémentaires – vers l'humilité ou vers la fierté.

Le terme de *devoir* est trop galvaudé, pour s'appliquer en tout au Bien ; pourtant il serait le seul à s'opposer assez nettement à la *poursuite de ses*

intérêts calculables. C'est ce que fait Kant : *Devoir ! Ô toi, nom grand et sublime ! Pas de place, en toi, à l'arbitraire flatteur ! Où gît ta pure source ? Où trouver les racines de ta noble ascendance ? - Pflicht ! du erhabener großer Name, der du nichts Beliebigen, was Einschmeichlung bei sich führt, in dir fassst, welcher ist dein würdiger Ursprung ? Wo findet man die Wurzeln deiner edlen Abkunft ?*, sans oser employer le mot Paternel de Bien.

Dans toutes les profondeurs, sans parler de platitudes, le sage croise nécessairement des sots ; leur écoute profane les discours du sage. La hauteur est son seul refuge solitaire et le seul lieu où s'aventure l'oreille divine.

Oublier la Noblesse

Celui qui croit ce qu'il dit et qui fait ce qu'il croit n'est le plus souvent qu'un sot. Croire, c'est bannir le hasard, mais le mot n'est fait que du hasard. On ne fait que ce qu'on maîtrise, et l'on ne maîtrise jamais ce qu'on croit. Le sot croit qu'il sait, le sage sait qu'il croit. *Il n'y a de mythe pur que le savoir pur de tout mythe* - M.Serres.

Pascal, Nietzsche et Valéry sont d'accord, pour ne pas glorifier le soi connu, c'est à dire nos productions ; mais là où Pascal le proclame *haïssable*, et Nietzsche lui voue une *haine* farouche, Valéry, le plus intelligent des trois, se contente de le trouver insignifiant.

Depuis Pindare ou St Thomas, on sait, qu'il faut tenir pour intelligent celui qui ne vise que des fins accessibles. Mais je crois, que c'est surtout celui qui sache choisir le meilleur organe d'accès : l'esprit, la main ou le regard. L'arc précis, la flèche décochée ou la corde tendue.

Tant de balivernes autour du rôle *constructif* et bénéfique du doute, nous libérant de la tricherie de nos sens (les exemples misérables du bâton brisé par une surface liquide ou du diamètre apparent du Soleil servant d'uniques illustrations) ; les sens ne nous trompent jamais, puisque chacun est impensable sans la raison, qui transforme, amplifie ou filtre leurs signaux, plus qu'elle ne les corrige. Il n'y a que trois choses, qui comptent dans la qualité du résultat, de notre vision du monde : les connaissances, l'intelligence et le talent - représentation, interprétation, expression.

Plus un benêt doute, plus il tombe sur des idées reçues. Le sage prend une

idée reçue et construit autour d'elle un délicieux doute. Le sage est, avant tout, un polyglotte : il est crédule ou tatillon en fonction du langage, que choisit, capricieuse, son intelligence polymathe. L'opportunité du doute est question de saison langagière ; il y en a qui préfèrent l'automne caduc au printemps éternel.

À [Heidegger](#), pour savoir ce qu'est l'être, il faut savoir ce que le soi inconnu est (*nur wenn ich weiß, wer ich bin, kann ich wissen, was sein heißt*) ; la résignation à l'ignorance de soi sacralise nos désirs, la seconde ignorance sacralise doublement notre intelligence.

Tout homme créatif est amené à exécuter la tâche de représentation, mais l'approche peut être de trois sortes : pragmatique - fournir des moyens, stratégique - déblayer le chemin vers un but, spirituelle - constituer un réseau de contraintes, deviner dans le sensible le langage de l'intelligible, voir l'étant à travers l'être : *Cette re-présentation de l'étant en vue de son être s'appelle penser* - [Heidegger](#) - *Dieses Vor-Stellen des Seiendes hinsichtlich seines Seins ist Denken*. L'être se réduisant à la volonté (F.Schelling), le monde [schopenhauerien](#) n'est qu'un interminable penser, ce qui n'est pas glorieux.

L'intellectuel est celui qui met le *pourquoi* avant le *comment* ; l'artiste fait l'inverse. Mais si, dans mon écrit, le *qui* se met devant tout *quoi*, je m'aperçois vite, que tout *pourquoi* est de trop, et je deviens, ou voudrais devenir, artiste. Le souci du *pourquoi* prendra forme de contraintes implicites ; le talent du *comment* constituera la tâche explicite des commencements.

Oui, le commencement est tout ; mais les uns, les laborieux, le placent aux fondements noirs, et les autres, les glorieux, aux sommets scintillants. Et l'on devient une lumière affairée ou une ombre intense. En tout cas, au-dessus de la grisaille du milieu : trouver le commencement

est chose aisée, commencer par le commencement exige beaucoup de liberté d'esprit, de talent et d'intelligence.

C'est l'anonymat de mes clartés ou obscurités qui les rend dignes de mes recherches. Les noms définitifs ne fixent souvent que des clartés pétrifiées ou des obscurités sans essor. On reconnaît une intelligence par sa faculté de manipuler de l'innommé, se décomposant d'après le caprice des concepts et des contraintes. Sortir une chose de l'ordinaire est plus difficile que de la tirer de l'inconnu.

L'imbécile voit Achille dépasser la tortue et se met à se moquer de Zénon. Le sage revit la perplexité de Zénon.

À l'époque de Chateaubriand, les niaiseries des houellebecq seraient passées inaperçues ; aujourd'hui, un nouveau Chateaubriand serait passé inaperçu.

La science ne nous apprend rien sur l'homme spirituel ; l'art ne nous apprend rien sur le monde matériel. Heureusement, il existe la philosophie, pour trouver dans le monde – de la spiritualité, et dans l'homme – de la fragilité.

On est d'autant plus intelligent, qu'on sait moins ce qu'on veut et qu'on sait plus ce qu'on peut. Pour faire ce qu'on peut, il faut du génie ; pour faire ce qu'on veut, le talent suffit. Pourtant, le talent, c'est le pouvoir ; le génie - le vouloir : *Le talent sans génie est peu de chose. Le génie sans talent n'est rien* - Valéry. La volonté et la maîtrise devraient nous pousser vers ce que nous ne pouvons pas savoir.

Toute théorie s'articule dans un *langage* conceptuel de *représentation*, et elle est sondée par un *langage* naturel de *communication*. Le premier n'a presque rien de langagier, le second n'a presque rien de représentatif, et

c'est l'imbroglia entre les deux qui est entretenue par les philosophes, attribuant au second des propriétés du premier.

L'homme se mesure à la réalité par deux moyens : en monologue-représentation (objets, relations, qualificatifs) ou en dialogue-interprétation (langage, images, allégories). D'où deux types d'intelligence : analytique et synthétique, la réflexion tâtonnante et le réflexe câblé, chacun avec une part préalable d'intuition et d'imagination, qui sont de l'intelligence mystérieuse, opposée à l'algorithmique.

L'intelligent relativise l'absolu ; le sot absolutise le relatif. Le sage produit du relatif en ne s'inspirant que de l'absolu.

Quatre facultés forment l'intelligence complète : faculté de bâtir des modèles de l'univers, faculté d'élaborer un langage des questions (sur ces modèles), faculté de répondre à celles-ci, faculté d'interprétation des réponses en vue de déboucher sur un comportement sensé.

L'intelligence divine se manifeste dans l'existence de *valeurs par défaut*. L'intelligence humaine - dans la capacité de rester cohérent avec celles-ci.

La pensée : un fait de langage émettant des hypothèses sur des liens entre objets. Par un jeu de substitutions, on peut arriver à une adhésion ou à une preuve. Quand le démonstrateur suffisant est le goût, on est dans l'art ; quand l'adhésion logique est exigée, on tend vers la science.

L'esprit philosophique est celui qui se forme, à partir de rien, à chaque contact avec l'illisible. Cela produit de la niaiserie ou de l'élégance, de la peinture ou de la poésie, menant vers plus d'étonnement et de grandeur. Tout ce qui est déjà formé relève du lisible et vaut autant qu'un récit de voyage, tandis que la philosophie, c'est le voyage lui-même.

La quête du réel élabore le modèle ; la quête du concept aboutit à la référence ; la quête du vrai bâtit l'énoncé. Ne pas se tromper de type de quête ni de genre de son produit. Savoir intervertir leur chronologie ; cacher la main et son pinceau, le pied et sa danse, mais pas le visage.

Deux cas qui m'intriguent : Wittgenstein et Valéry. Tous les deux ne connaissent rien ni en linguistique ni en mathématique ; mais dans leurs avis respectifs la-dessus, le premier est complètement niais et le second – exceptionnellement brillant. Le premier est homme subtil et penseur nul ; le second est penseur subtil et homme nul.

La représentation poïétique ou l'interprétation hylique, deux activités gouvernées par l'intelligence. Représenter, c'est modeler un squelette, le munir de chair et lui apprendre à agir. Interpréter, c'est l'art de mener un dialogue : reconnaître le type d'interpellation, y déceler des connotations des objets ou des rapports, accéder aux connaissances pertinentes, recevoir des substitutions des inconnues et savoir s'arrêter pour tendre de nouveau l'oreille. Le seul domaine, où l'homme ne sera jamais dépassé par la machine, est le poids qu'on accorde aux inconnues choisies.

On a beau compiler toutes les leçons du devoir être (la morale), du vouloir être (le désir), du pouvoir être (la volonté), on arrive inéluctablement à la conclusion, qu'on continue à ne même pas effleurer l'être. La seule orbite *onto-distante* autour de celui-ci paraît être empruntée par la poésie. Les autres sont trop elliptiques, pour qu'on puisse pressentir le bon foyer.

L'idée est un arbre. Je m'occupe de ses racines en la plongeant dans le sol des concepts. J'en éprouve les cimes en modulant mes intentions. J'en consolide le tronc par la sève du style. J'en condense les ramages par des pousses de la négation. J'en démultiplie les feuilles par de vastes tropes. J'en pressens des fruits dans des substitutions successives. J'en altère la saison par une métamorphose du langage. Et moi, j'en suis le climat.

Dans ses pérégrinations l'esprit suit la lumière (le nombre, le concept, l'idée) ou la force (le mot, l'image, la passion). L'intelligence consiste à contenir la force en se servant de la lumière.

Le connaissable est dans les questions et les modèles, non dans la réalité modélisée. L'harmonie saisissante avec ce que confirment les yeux et oreilles ne devrait pas nous empêcher de déclencher périodiquement notre zoom mental, pour constater que l'inconnaissable n'en devint que plus vaste.

L'esprit, évidemment, voit plus que les yeux et entend mieux que l'oreille. L'âme, elle aussi, est reliée aux yeux et oreilles, mais par des filtres grinçants et impitoyables, non par des conducteurs ondoyants. Les yeux fermés, mieux que l'esprit ouvert, font, que des choses continuent à mériter d'être contemplées. Je t'entendrai, si tu réussis à peindre ton regard. *Parle, pour que je te voie* - [Socrate](#) - est plus douteux.

La bonne vacuité : la netteté du moule et le désintérêt pour la matière. La mauvaise : les fuites de la matière à travers un moule déficient. Sois forme, ne sois pas Protée, doublement profanateur, - difforme dans l'espace et conforme au temps.

Quand on n'arrive pas à embrasser quelque chose, le plus souvent ce n'est pas à cause d'un je ne sais quel *infini* ou d'une complexité excessive quelconque, mais à cause du flou fuyant des frontières. Favoriser le déplacement de bornes, songer aux empires, être ennemi du statu quo, conquérant ou capitulard (sachant que c'est dans les fuites qu'on fait les meilleures conquêtes, et même de la mêlée des pensées on sort mieux par la fuite que par la suite).

[Kant](#) a raison de composer ses *Critiques*, en suivant ses trois

transcendants – le vrai, le beau et le bien, dont s'occupent l'esprit, l'âme et le cœur. Mais si l'exercice de leurs fonctions est semblable pour l'esprit et l'âme, le cœur ne peut que vénérer le bien, sans pouvoir l'associer aux actes. Donc, si à la transcendance profonde on préfère l'ascendance haute, on s'occupera des organes responsables : l'esprit veillant sur le pouvoir et le devoir, l'âme palpitant dans le vouloir et le valoir. Le cœur y est un grand muet analphabète.

La misère de la dialectique **hégélienne** : il ne s'agit pas, le plus souvent, d'opposer une thèse à une antithèse, mais d'opposer deux (ou plus) thèses, difficilement compatibles ; et ce n'est pas une piètre et mécanique synthèse, qui doit couronner cet exercice bien plat, mais la recherche de langages, qui valideraient ou invalideraient les thèses de départ respectives, ou, mieux, les unifierait dans un arbre, touchant à la profondeur et élané vers la hauteur.

Le cerveau de l'homme, ce sont trois machines : la conceptuelle, la linguistique et la logique. Le plus curieux, c'est que chacune d'elles, apparemment, contienne les deux autres ! La mécanique terrienne s'insurge, la mécanique sublunaire triomphe !

Je *veux* - une flèche, je *pense* - un réseau, je *rêve* - un regard. Mais ce regard a besoin de flèches, qui ne volent pas, au-dessus d'un beau réseau. Donc, l'*existence* à la **Valéry** est plus convaincante que celle de **Nietzsche** ou de **Descartes**.

Philosophe - l'homme, qui a les *moyens* de croire ce qu'il *veut*. Les autres - ceux qui vivent de la poursuite de ce qu'ils *peuvent*, en suivant le conseil ironique de Léonard : *Que celui qui ne peut ce qu'il veut, veuille ce qu'il peut - Chi non può quel che vuol, quel che può voglia.*

Qu'est-ce que *penser* ? - *savoir* ce que l'on *doit* (**Kant**), *veut*

(Schopenhauer), peut (Valéry). Et sans le savoir - pas de valoir (Nietzsche) ; donc, au moins dans l'immédiateté, Descartes est plus près du moi que les autres.

Connaît-on un seul penseur, que la logique aristotélicienne, la méthode cartésienne ou la dialectique hégélienne aurait aidé à bâtir son propre édifice (différent de casernes) ? Ce n'est ni le cheminement, ni l'accès aux chemins, ni le choix de bifurcations qui détermine nos exploits, mais le don pour la danse, faisant mépriser la marche, la hauteur d'âme surclassant la profondeur d'esprit.

Tout événement a trois valeurs : la symbolique (nos langages), la scientifique (nos représentations), la mystique (nos intelligences et sensibilités). Chacune des trois peut ignorer les deux autres ; seule la philosophie en tente l'équilibre.

Toute œuvre philosophique consiste à formuler un problème insoluble, lui trouver un sol de concepts fécond et faire pousser là-dessus un arbre alimenté de la sève des métaphores. Mais le non-philosophe y voit un édifice, bâti sur un socle des solutions et approchant du ciel des mystères.

Pourquoi le savoir fait de nous des Faust blasés ? Parce que la joie est dans le jaillissement du plaisir, et lorsque celui-ci se met à découler, on cherchera en vain d'en boucher la source. L'amateur de belles houles du regard se noie dans les mares de l'écho. *C'est quand il n'est pas possible de savoir ce qu'il faut faire qu'une décision est possible* – J.Derrida - la décision-rythme s'opposant à la décision-algorithme.

L'essence a trois interprétations différentes : dans la réalité - matière ou vie ; dans le modèle - points d'attache et connaissances utilisables ; dans le discours - accès aux connaissances et aux objets (*Bemächtigung der Dinge* - Nietzsche). Mais entre ces trois sujets en nous - le physique, le

mathématique et le *poétique* - il y a un mystérieux accord. La mécanique quantique et la théorie des nombres exhibent une troublante ressemblance de leurs modèles, nés des soucis totalement disjoints.

Nous avons trois interprètes : le langagier, le conceptuel, l'applicatif. Qui génèrent l'expression, le contenu, le sens. Et ces trois ne coïncident jamais.

Valéry se moque de la non-définition des abstractions initiales chez les philosophes, qui pratiquent *l'art d'arranger les mots indéfinissables en combinaisons agréables*. Pourtant, la philosophie est de la poésie, où une grande part du charme réside justement dans le vague des premiers et derniers pas. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les «définitions» des plus acharnés adeptes de la rigueur - Spinoza, Hegel, Wittgenstein - pour s'assurer, qu'ils ne quittent jamais la région réservée aux élucubrations poétiques (rien d'étonnant qu'ils s'interrogent en professeurs marmoréens et répondent en poètes balbutiants). Pour discourir en paix, ils ne s'aventurent guère avec les définitions. La philosophie de la rigueur existe bien, mais elle fut exhaustivement épuisée par Aristote et Kant.

Dans la vie de l'esprit comme en arithmétique : le *rationnel* a beau être *partout dense* dans le *réel*, l'*irrationnel* est présent, *discrètement*, sur tout intervalle de la réalité, contrairement au *naturel*. Le *réel*, serait-il une mauvaise projection du *complexe* renonçant à l'*imaginaire* ?

L'esprit reflète fidèlement tous les bruits du monde, mais lorsque le talent ou la sensibilité l'animent, il se transforme en âme, qui n'est que musique. V.Jankelevitch confond ces deux hypostases de notre soi : *Dans notre âme résonnent tous les bruits de l'univers. À la philosophie de les convertir en musique.*

La philosophie - rencontre entre une forme poétique et un fond logique.

D'un côté - une imagination intuitive, une adhésion par séduction, tout étant sujet de controverses ; de l'autre - une intuition imaginative, une preuve par raison, tout échappant au doute.

Au-delà d'un certain niveau de compréhension des œuvres des hommes - qu'ils soient philosophes ou poètes - surgit l'irrésistible et irrespirable ennui. Le bon goût consiste à s'arrêter aux formes métaphoriques et s'interdire l'avance vers un fond casuistique.

Les sens apportent à l'esprit des signaux émanant de la surface des choses ; l'esprit y introduit une épaisseur de concepts. Originellement, la langue vise les choses, mais sa richesse intrinsèque la réoriente vers l'univers des concepts ; on préfère l'interlocuteur qui cherche à l'observateur qui trouve. Et l'on finit, dans le plus pur des discours, par ne plus interpellier que les concepts. Les sens de l'homme, l'essence des concepts, les sens des idées - tel est le dénominateur phonétique commun de la triade : sensibilité, créativité, intelligence.

En philosophie, toute idée a deux facettes : métaphore et requête. La deuxième sert à soutenir des thèses ; la première - à soutenir nos enthousiasmes. La première aide à créer un confort de nos ruines, la seconde - à meubler les raouts sybarites. La Caverne ou le Banquet, l'Arbre ou la Cène.

Le sensible : ce que je vois, entends, sens, goûte, touche ; l'intelligible : le regard, la mélodie, l'arôme, le goût, la forme. L'homme des sens, le trivial, est dans le premier ; l'homme de l'essence, l'intellectuel, - dans le second ; celui qui les relie, l'homme du sens, est le métaphysicien ou le poète.

Le défaut d'*ampleur* du don littéraire se trahit dans de fades énumérations en séries ou *versions* ; le manque de *profondeur* se reconnaît dans le

maniement hésitant de négations et *réversions* ; mais le vraiment irrécupérable se manifeste dans l'incapacité de *hauteur* en identités et *conversions*.

La création et la sagesse, ce sont deux sommets des deux univers, dans lesquels évoluent notre esprit et notre âme : le langagier et l'indicible, le haut devenir et l'être profond, l'art et la science, le beau et le vrai, d'un côté, la philosophie, le bien, - de l'autre, ce qui s'incruste dans le temps et ce qui explore l'intemporel. La rencontre des deux s'appelle génie.

La poésie - présenter et infra-interpréter ; la philosophie - représenter et ultra-interpréter. La poésie est un retour discret, inventé, par bonds, pour que le temps vibre (pour que *l'esprit retourne sur ses circuits* - l'Ecclésiaste) ; la philosophie - un retour cyclique en continu, l'Éternel Retour, pour que le temps s'arrête ou se métamorphose en l'être.

On prouve son intelligence, quand on apprend à naviguer entre le langage, la théorie (modèle) et la réalité. Mais on n'atteint la sagesse que quand on se contente d'admirer des figures du langage au-dessus des modèles formels, se désintéresse du savoir (contenu du modèle *instancié*) et se détourne de la réalité (qui, de toute façon, ne fait que confirmer ce que souffle le modèle).

Dans la réalité il n'y a que nature, aucune trace de structures ; celles-ci n'ont de sens que dans un modèle. Les structuralistes ont aussi peu de chances d'évincer la nature du paysage du monde que les psychanalystes - la tendresse du climat de l'homme. *L'esprit est la nature invisible, la nature est l'esprit visible* - F.Schelling - *Geist ist unsichtbare Natur, die Natur ist sichtbarer Geist* - d'où l'admiration qu'on porte à un esprit vraiment naturel et la vénération qu'on voue à la nature témoignant d'harmonie et de beauté proprement divines. Qu'est-ce que l'esprit ? - une belle intelligence, telle la matière immuable défiant le hasard.

L'imagination n'est qu'une intellection vibrante. Manier les états mentaux (Valéry) ou manier les états d'âme (moi !) relève des mêmes cordes. L'Ange pur, astreint par la pudeur du sentiment ; l'ange impur, contraint par la honte du penser calculateur.

On commence par associer l'intelligence au cheminement, ensuite on l'attache plutôt aux buts, et l'on finit par la voir dans la faculté de substituer à tout chemin - un regard et à tout but - de bonnes contraintes. *Avec tous les chemins sous les yeux, c'est sans chemin que mon regard poursuit le rien* - Sophocle.

L'esprit vivifie la forme et stérilise le fond. Il est ce qui les rend provisoirement solidaires, l'intemporel et le corporel. Le temps use la forme, par ces fêlures l'esprit fuit ; la forme figée ou hermétique laisse au fond - une lie d'esprit, le regard. *Le regard est la lie de l'homme* - W.Benjamin - *Der Blick ist die Neige des Menschen*.

Regard - les variables d'observateur dominant les constantes des choses.

Le nihilisme n'est la négation ni de points d'attache (ontologie) ni de valeurs (axiologie), mais la liberté et le talent de leur (ré)invention.

Les bons philosophes aiguisent nos goûts et nos dégoûts. Les mauvais montrent comment eux-mêmes mâchent, avalent et digèrent.

Il ne faut pas être philosophe pour continuer à questionner jusqu'à l'infini (G.Deleuze), n'importe quel sot en est aussi capable ; mais le philosophe, contrairement aux autres, va vers des questions de plus en plus simples, pour arriver au point zéro des quêtes, où naissent, simultanément, le mot, le concept et la réponse.

La vie de l'homme est la triade : le monde, la représentation et la volonté ; et Schopenhauer se trompe en mettant *EST* à la place de *ET*. Vu à travers le langage, où se croisent ces trois branches, et en privilégiant la fonction enveloppante, face à la développante, on aboutit à la belle triade kantienne : *la volonté, le libre arbitre, la maxime - Wille, Willkür, Maxim.*

Je ne vois que trois choses ne dépassant pas le stade de l'intuition exclusivement intellectuelle : Dieu, l'esprit et le Moi. D'où mon scepticisme face à la religion, au savoir et à l'authenticité.

La philosophie est la promptitude et la maîtrise pour sauver le plus défaillant des trois protagonistes : l'intelligence, le langage, la sensibilité. Ce qui est infiniment plus élastique que la vue bien bornée et partielle de Wittgenstein : *La philosophie est une lutte contre la manière, dont le langage ensorcelle l'intelligence - Die Philosophie ist ein Kampf gegen die Verhexung unseres Verstandes durch die Mittel unserer Sprache* - la philosophie, au contraire, est la fusion avec le langage, la confiance faite au langage, au détriment de la réalité et de la représentation.

Philosopher, c'est créer des liens entre représenter, questionner et interpréter, avec les trois exagérations possibles : poétique, analytique, logique, dont seule la première est temporelle et personnelle. Ce qui est intemporel et abstrait est prédestiné à la machine.

Toute belle pensée se reconnaît par l'équivalence de son fond et de son élan, le premier - dans l'ordre des représentations, le second - dans le désordre des interprétations.

L'étant représente et le fond et la forme : le fond est l'étant, qui rend l'essence des choses, *la forme est l'étant, qui donne l'être aux choses* - R.Lulle (Heidegger, à tort, attribue cette prérogative de la forme - au langage ; son être est le fond et son étant - le fondé).

Une représentation s'accrédite d'après le sens, qu'on dégage des résultats de ses requêtes. Ce sens est dicté soit par la transcendance, ce qui va au-delà de toute représentation, soit par l'immanence, ce qui précède toute représentation.

Les hiérarchies intellectuelles en fonction des priorités dans la création - représentation, interprétation, langage - et dans sa grammaire - syntaxe, sémantique, pragmatique. Le génie d'[Aristote](#), avec le primat du couple représentation-syntaxe, la médiocrité des stoïciens avec interprétation-sémantique, la chute finale de nos analytiques avec langage-pragmatique.

Les Grecs sont visuels ; le regard est une faculté aussi intellectuelle que visuelle ; [Platon](#) voit les Idées ; leur *existence* s'établit au-delà des yeux.

La notion de *néant* n'a d'intérêt que lorsqu'une requête infructueuse d'existence peut, sous d'autres conditions, aboutir à l'existence d'objets. Et ces nouvelles conditions de néantisation peuvent être dues à : un autre instant dans le temps, une adaptation du modèle (face à la réalité), une modification du langage (face au modèle). Le Néant général, qui ne serait pas lié à une requête donnée, est un concept creux et vide - l'idée même de néant est un néant d'idées.

L'attouchement (l'excitation de nos sens par l'appel des choses) et l'élan (le désir de l'âme visant les objets) précèdent la pensée (au sens moderne et non [cartésien](#) du mot - l'orientation de l'esprit) et se présentent mieux en tant que certitudes premières.

La pensée est concevable sans langage des mots (parmi *concevoir, affirmer, vouloir, imaginer, sentir*, ces types de pensée [cartésiens](#), seul *affirmer* réclamerait, éventuellement, le mot), mais elle ne peut pas se passer d'images ; et ceux qui définissent l'être comme ce qui se pense

sans images ne savent pas ce qu'ils disent. Même le douteux *synonyme* pseudo-mathématique de l'être, l'ensemble vide, se présente à notre imagination comme équivalent d'un élément neutre pour l'opération d'union des ensembles (comme le zéro arithmétique), et la neutralité est une image parfaitement rationnelle.

La bonne philosophie s'attaque aux mystères pour les traduire en problèmes ; la science produit des solutions aux problèmes ; le poète, dans des solutions, découvre un nouveau mystère. C'est ainsi que le poète est le point zéro du bon philosophe. *Plonger au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau* – Ch.Baudelaire. Les autres se contentent de l'ancien, dans la platitude du connu.

L'idée, l'image, la représentation ; dans leurs acceptions les plus raisonnables, l'idée est une requête (hypothèse, question, ordre), dans le contexte d'une représentation fixe ; l'image est un moyen d'accès indirect (au-delà des étiquettes) aux choses ; la représentation est le fond préétabli et exploré par des idées formelles. Les entités de la représentation, ce ne sont ni idées ni images, mais concepts.

Comment appelle-t-on un discours sans définitions clairement perçues ? - bavardage, lorsqu'il s'agit de manier les choses ; philosophie, lorsqu'il est question des idées. Pourtant, de tous les temps, l'incapacité de formuler de bonnes définitions fut vue comme signe d'indigence mentale ; les définitions, paraît-il, tuent le telos/entéléchie/but de la philosophie (ces gardiens de logorrhées, élèves de E.Husserl, devraient s'appeler *phil-a-télistes* - ceux qui sont sans le lointain) ; les bonnes définitions sont, en effet, de puissantes contraintes rendant les buts presque triviaux et sans intérêt propre.

Le progrès des représentations : soit on les approfondit (la métaphysique, la quête de l'être de l'étant), soit on les rehausse (le nihilisme, la quête de

soi, l'art). Les buts et les contraintes s'y invertissent si facilement ; les métaphores et les concepts s'y muent, mine de rien, les uns dans les autres. D'ailleurs, la plupart des concepts ne sont que des métaphores syntaxiques. *Une excitation nerveuse transposée en une image ! La première métaphore - Nietzsche - Ein Nervenreiz, übertragen in ein Bild ! Erste Metapher.*

Le soi absolu (Kant, J.G.Fichte, Hegel) serait une pure liberté, source d'une vaste et profonde philosophie transcendante ; mon soi inconnu est, avant tout, source de contraintes, pour que mon esprit parte de mon âme, dans un courant poétique, dont le premier souci est de garder la hauteur de source. La rigueur des valeurs face à la vigueur des vecteurs.

Penser la pensée, telle est la démarche commune de deux belles têtes, Valéry et Heidegger ; le premier voit la valeur de la pensée dans son *venir-au-monde* soudain et fatal et, ingrat, se détourne d'elle, une fois qu'elle est fixe ; le second voit dans la pensée (*Denken*) une gratitude (*Danken*), qu'il doit à l'*être-dans-le-monde*. Pour enchaîner, phonétiquement, je dirais, que la pensée ne doit pas panser les plaies, où bat le pouls de la vie.

Câblage de connaissances, par notre machine interprétative, est une notion ignorée des philosophes et bien connue des informaticiens. Ce que ceux-là appellent connaissance intuitive est, le plus souvent, une connaissance câblée si profondément, en *langage-machine*, que son accès se ressent comme immédiat et même a priori. Et la dichotomie kantienne : *toutes nos représentations sont soit intuitions, soit concepts - alle unsere Vorstellung ist entweder Anschauung oder Begriff* - y est sans fondement.

La représentation et l'interprétation sont, potentiellement, deux moyens pour exercer une volonté de puissance ; la représentation ne peut gagner

qu'en profondeur, tandis que l'interprétation a une issue vers la hauteur, l'intensité métaphorique. Le progrès linéaire, face à l'éternel retour ; celui-ci s'avère supérieur au sens, cet autre fruit de l'interprétation. L'éternel retour est la réfutation de l'authenticité de l'être et l'affirmation d'un devenir inventé.

La représentation est l'une des frontières de la volonté, comme l'être surgissant en toute section du devenir. La représentation est une traduction du monde, en deux modes possibles - reproduction ou création ; et c'est le soi, et non pas le monde, qui se réduit à la volonté et à la représentation, c'est à dire au travail du libre arbitre, la liberté étant réservée à notre âme, animée par le frisson intraduisible.

Chez tout homme, la raison s'exerce sur trois facettes : la scientifique, l'artistique, la philosophique. Le libre arbitre de la tâche représentative pré-langagière, la liberté dans la verbalisation d'arbres, les contraintes spéculatives d'unification d'arbres conceptuels. Les **kantiens** n'attribuent à la raison que la troisième tâche : la faculté unificatrice de l'entendement. *Comprendre, c'est, avant tout, unifier* – A.Camus.

La conscience mentale se compose d'images de la réalité (le sens), de la représentation (l'intelligence) et du langage (l'expressivité), ce qui fait de nous des hommes pratiques, philosophes ou artistes. Une curiosité du français : la conscience morale, débarrassée d'adjectifs, redevient conscience tout court.

Dans une vraie philosophie, c'est à dire salutaire ou spirituelle, le savoir ne joue qu'un rôle purement décoratif, le maintien d'illusions, qui consolent ou séduisent, étant la fonction principale du philosophe. **Aristote**, qui traite la sophistique de *sapience illusoire*, ne se doutait pas, à quel point l'ironie renverse son docte jugement.

Pour être inépuisables, les meilleurs cerveaux sont toujours initiaux : dans l'amplitude de la langue - [Heidegger](#), dans la hauteur du ton - [Nietzsche](#), dans la profondeur du regard - [Valéry](#). Les médiocres sont toujours dans le développement, remplissage ou collage.

Le comprendre sans le juger aboutit à l'expertise, au consensus et à la statistique ; le juger sans le comprendre - à la bêtise, au lapsus ou à la mystique ; le sot ayant la prétention de pratiquer, simultanément, les deux, le sage dévalue les deux, en mettant en avant - le créer ; créer une représentation, un langage, une interprétation, où règne la liberté et non pas la copie ou l'empreinte.

Il y a trois types de connaissance : l'intuition intellectuelle (avant le modèle), la conceptualisation de métaphores (création du modèle), le sens des réponses aux requêtes (interrogation du modèle). La première est rencontre entre le sensible, le langagier et l'utilitaire, la deuxième est traduction dans l'intelligible, la troisième est épreuve de notre personnalité, de son intelligence et de son imagination. Trois efforts de nature totalement différente.

La structure des faits, qui constituent la base de toute représentation, porte déjà des traces de notre pré-interprétation du monde (ce qui faisait que [Nietzsche](#) niait aux faits toute existence pour l'attribuer à la seule interprétation), mais la vraie interprétation intervient dans le contexte d'un modèle figé. Ne pas confondre le libre arbitre de la représentation dynamique d'avec la liberté de l'interprétation statique (comme le fait [H.Bergson](#) : *Notre représentation des choses naîtrait de ce qu'elles viennent se réfléchir contre notre liberté*).

L'intelligence s'affirme dans la vision des modèles, la sagesse - dans la vision du réel.

Pour un objet, l'essence est sa définition, et l'existence - sa manifestation ; par bêtise ou paresse, on peut ne pas disposer de définitions et voir en manifestations la seule source de nos conceptions ; mais, avec la sagesse, on commence à mépriser l'existence-effet et à se consacrer à l'essence-cause des choses, qui n'existent pas.

La rétine est là, avant que la première lumière ne pénètre notre œil ; le goût est là, avant que la première friandise n'effleure notre palais ; de même, la relation avec l'Autre est là, avant que la première fraternité ou la première animosité ne naisse ; l'intentionnalité est une fumisterie ; avant tout jugement, le juge est déjà en nous ; l'étant hérite tout de l'être, sauf les accidents. *Le visage a un sens, non pas par ses relations, mais à partir de lui-même* – E.Levinas.

Les derniers secrets de la matière sont ... spirituels ; les clameurs, senteurs, couleurs, saveurs se livrent aux nombres et aux déductions ; l'onde cohabite avec l'atome ; l'espace devient encore plus mystérieux que le temps. Aujourd'hui l'esprit puise l'essentiel de ses connaissances non plus dans l'expérience, mais dans le raisonnement.

Trois stades de notre compréhension du réel, le sensible, le mental, le conceptuel, avec une stupéfiante harmonie des passages de l'un à l'autre, de traces à images et concepts : pureté des empreintes, pureté interprétative, pureté représentative ; entre eux, circule le sens ou l'être, tout justifiant, tout guidant, tout mystifiant.

Dans toutes nos représentations abstraites, même dans les plus immatérielles, comme les objets mathématiques, les expériences de nos sens sont omniprésentes. Donc, leur fichue *réduction phénoménologique* et l'existence d'un *moi transcendantal* sont des fumisteries gratuites, nées dans les cerveaux des bavards, enivrés de verbiages.

Pour peindre, j'ai besoin d'une toile et d'un chevalet ; donc pour juger de mon don pictural, il suffit d'étudier mon intentionnalité, face aux industries du textile et du meuble - c'est ainsi que raisonnent les phénoménologues. *La canaille philosophique : dire que le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre* – J.Lacan, tandis qu'il traduit le soi, que dis-je, qu'il le crée, fécondé par l'Être. L'homme peut porter l'amour, au fond de soi-même, sans avoir jamais rencontré d'êtres aimables ; l'homme est ouvert à l'émotion esthétique ou éthique, dans un milieu, où n'affleuraient jamais que la laideur et le mal. La Rochefoucauld fut mauvais métaphysicien : *II y a des gens, qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour.*

L'œil nous présente un espace à deux dimensions ; l'espace réel en a trois ; l'esprit peut concevoir aisément un espace à quatre ou même à un nombre infini de dimensions, dont le bon Dieu espiègle voulut peut-être nous priver. Mais comment réduire ou généraliser l'axe temporel ? L'énigme du temps, pour l'esprit, est aussi insoluble que l'énigme du bien pour l'âme : un grand idéal n'éclairant rien de réel. Ce qui est le plus fascinant, ce n'est pas le changement, le devenir, de la matière, mais la place, l'être, de l'instant écoulé. Le feu du temps, tout dévorant, tout engloutissant, faisant de toute matière un éternel recommencement, tout régénérant ; Phénix, complice de Chronos, en serait-il la seule image parlante ? Tout instant du passé est même moins que cendre.

Le thème de *retour* est joué par Nietzsche et par Heidegger : le premier veut échapper à l'espace dans l'égalité intensive du *devenir* vital, le second veut échapper au temps dans le déplacement du regard, de l'étant intelligible vers l'être suprasensible. La hauteur de regard semble être leur dénominateur commun ; en privilégiant la hauteur, on prône la musique, et en se concentrant sur le regard, on se condamne à la profondeur. L'être, par rapport au devenir, est ce que le moi inconnu est au moi connu, le regard - à la pensée.

Penser, pour [Descartes](#), est ce que *nous apercevons immédiatement*, mais *je pense* veut dire : mon *état mental* (jeu réciproque des représentations et interprétations) *change*, il y a donc mouvement et temps, ce qui exclut l'immédiateté ; depuis Zénon nous savons, que le mouvement pensé et le mouvement réel ne s'entendent pas très bien, et puisqu'on doit donner la préférence à la réalité, *je bouge* réel est plus probant que *je pense* idéal, comme première certitude. La conscience n'est qu'une surface des mouvements humains, leur profondeur et leur source principales se trouvent dans les pulsions.

L'idée a priori aboutit à la représentation, l'idée a posteriori résume le sens ; l'idée tout court est un arbre requêteur, devant la réalité ou devant la représentation : le libre arbitre, la liberté, le langage.

Pour décrire le monde, on doit partir du réel, mais pour le comprendre, il faut faire le tour du possible, qui devrait, naïvement, être plus riche. Le possible, comme le réel, n'est intelligible qu'à partir d'un modèle. Mais le possible n'en est qu'une des projections, tandis que le réel en est la clôture. Tout modèle est plus pauvre que le réel, mais il est le seul outil de compréhension. Le réel est grandiose, car il est habité ou hanté par tant de choses impossibles et inexistantes, et que refuse, rationnellement et bêtement, le possible !

Le sujet, c'est l'union de trois créateurs : de représentations ([Descartes](#)), de requêtes ([Valéry](#)), d'interprétations ([Nietzsche](#)). Il doit donc offrir trois facettes : la scientifique, la philosophique, la poétique. L'esprit scientifique bâtit des modèles du monde, l'esprit philosophique les interroge, l'esprit poétique réinterprète le monde. Chacun des trois manque souvent de dons dans les deux autres sphères et croit pouvoir s'en passer, pour se dévouer exclusivement à la représentation, au questionnement sans fin, à la perpétuelle interprétation. C'est le poète qui en sort le moins ridicule. On

finira par confier la science à la machine, ce qui enterrera définitivement le *cogito* (se réduisant à la représentation), pour ne laisser que l'homme de la nature, celui qui ne fait que réinterpréter.

Descartes, Spinoza, Hegel, E.Husserl : tout est réduit aux langages des problèmes et aux métaphores de leurs solutions. Le langage y est misérable, et les métaphores y sont inexpressives. Une tentative d'un cogito supérieur : il y a deux mystères indubitables – le moi (un corps et un esprit) et le monde (des corps et des esprits), et il y a un troisième – ma faculté de représenter et d'interpréter les deux premiers. La résignation de ne pas s'abaisser au niveau des problèmes distingue un philosophe. C'est pourquoi le cogito phénoménologique (pré-conceptuel, pré-logique, pré-langagier, visant l'accès aux objets et donc – relationnel et pas seulement subjectif) est tout de même supérieur au cogito cartésien.

Les philosophes visitent l'édifice de la science en touristes ahuris et pensent en retirer de savantes synthèses, sous forme de graffiti, qu'ils laissent sur les murs, graffiti affublés de titre de pensées. *Des sciences à la pensée, il n'y a pas de pont, mais seulement le saut* - Heidegger - *Es gibt von den Wissenschaften her zum Denken keine Brücke, sondern nur den Sprung* - il n'y a pas plus de pensées en philosophie qu'en jardinerie, mais le souci du saut est, en effet, un souci philosophique - le saut entre le désarroi de l'esprit et la joie de l'âme.

Il y a trois sortes de pensée humaine, résultant des dialogues de la raison avec ses interlocuteurs : la raison face à la logique, la raison face aux sens, la raison face aux valeurs métaphysiques. La pensée mathématique, la plus primitive, sera parfaitement modélisée par l'ordinateur ; de bonnes représentations, appuyées par de bons interprètes, y suffiront. Je ne vois pas comment pourrait être imitée par la machine la pensée sensorielle, où l'interprétation foudroyante devance toute représentation (les

phénoménologiques appellent cette réinterprétation magique – intuition originaire - *Urintuition*). Mais la pensée métaphysique, aux sources et ressorts du beau et du bon insondables, restera peut-être le dernier bastion de l'homme, face à la déferlante robotique dans les cerveaux humains.

Le talent, mieux que les autres, touche les cibles, visibles de tous ; le génie vise ce que ne voient pas les autres et le touche, de sa flèche ou de son regard (lorsqu'il économise ses flèches, préférant bander son arc et se moquer de cibles, même invisibles). Le génie chante l'archer : *Je chante l'arme et son homme* - Virgile - *Arma virumque cano* et non pas *les combats et les héros*.

Le regard n'aurait pas de sens sans les choses vues - telle est l'aberration inaugurale de la phénoménologie. La plus haute essence humaine se manifeste en ce qui n'existe même pas : l'ascète aime son Dieu ou son idéal bien désincarnés, l'esthète palpite à l'évocation de ses fantômes de beauté, le nihiliste se passionne pour les idées ou sentiments, qui, pourtant, se réduisent au néant. Même en Intelligence Artificielle, l'essence idéaliste précède l'existence matérialiste.

La merveille de l'intellect : il connaît absolument, c'est à dire sans aucun recours visible à une représentation. Et l'on ne sait pas si les connaissances câblées ou aprioriques font partie du savoir absolu. Aucune justification, et en particulier aucune démonstration, n'étant possibles sans une représentation, le savoir absolu reste opaque, inarticulable, mystérieux.

L'image du monde se forme en nous à travers les mailles de l'esprit et les cordes de l'âme, ce qui donne à cette image la profondeur conceptuelle et/ou la hauteur musicale. Le regard et la tonalité (le *in-der-Welt-sein* et la *Stimmung* de Heidegger). Le bruit du monde se transformant en symboles

ou en musique. La philosophie pure et la pure musique sont deux cas extrêmes, avec l'extinction de l'une de ces sources.

Ni l'ampleur ni le *self-control* ne prouvent la grandeur d'un cerveau. S'étendre en profondeur, c'est à dire développer, est propre à tout esprit, comme il est propre à toute âme d'envelopper, c'est à dire de caresser en surface, tout en gardant une hauteur, de rêve ou de langage. Mais, pour mieux garder le cap haut, un gouvernail vaut mieux que les ailes, la maîtrise vaut mieux que les horizons.

Le talent n'a pas besoin d'idées ; son outil, c'est le mot expressif, duquel, presque automatiquement, surgira l'impression d'idées ; il ne cherchera donc jamais à exprimer ses idées (lesquelles sont, chez lui, toujours a posteriori ; les idées a priori sont l'apanage des sots : *Les talents nés trouvent d'instinct le moyen d'arriver à exprimer leurs idées* – E.Delacroix). L'instinct ne les aide que pour peindre : on imprime, en impliquant ses contraintes ; on n'exprime pas, en expliquant ses fins. Le talent se reconnaît, lorsqu'en *ex-primant*, d'instinct, son vide, il *im-prime*, presque malgré lui, des idées inattendues. *L'art vise à imprimer en nous des sentiments plutôt qu'à les exprimer* – H.Bergson.

Le véritable fond de la création n'est ni mon ambition, ni mon savoir, ni même mon talent, mais mon soi inconnu, cette passerelle invisible, qui lie mon esprit à l'âme du monde, âme que d'autres appellent *être* - ce qui exige création et audace - et si cet appel devient inaudible, c'est que je devins un misérable *étant*, connaissant l'inertie et ignorant la création.

L'esprit, pour concevoir, n'a besoin ni de lumière des idées ni d'ombres des sentiments ; on conçoit d'habitude dans le noir du désir ; c'est à tâtons, en avançant les sens ou les sons des mots, que le talent découvre les plus charmants objets de volupté et de pensée.

L'intelligence analytique est dans le flair des variables, qu'elle introduit dans tout arbre interrogatif. Là où un naïf ne lit que des constantes ou un superficiel ne décèle que des variables explicites, l'intelligent devine des variables muettes et, par un jeu de réécriture, crée de nouveaux langages de requêtes. *Sans esprit on ne voit que des bribes, avec un peu d'esprit - la règle, avec beaucoup d'esprit - l'exception* - F.Grillparzer - *Der Ungebildete sieht überall nur ein einzelnes, der Halbgebildete die Regel, der Gebildete die Ausnahme.*

Ce n'est pas le nombre d'espèces ou de genres, qu'un homme distingue, qui en fait un génie, mais la qualité des relations métaphoriques qu'il est capable d'y introduire. L'arithmétique des yeux ou l'algèbre du regard.

Nous avons deux esprits : l'esprit câblé, en contact avec les perceptions du corps et exécutant instantanément des pré-traitements des données sensorielles, sans atteindre la surface de notre conscience, et l'esprit-interprète, en contact avec la conscience et s'appuyant sur la logique. Ce dernier ignore tout des perceptions ; face au monde, il n'est ni fenêtre ni miroir, mais constructeur ou architecte. La divinité du matériel et du spirituel, dans ces deux machines humaines, est du même ordre.

L'esprit et l'âme avancent en parallèle : devant l'embryon devenant homme et devant la fleur devenant fruit, l'esprit saisit le *comment* du devenir et l'âme - le *pourquoi* de l'être. Le bras armé de l'âme est la création ; le bras armé de l'esprit est l'intelligence.

Dans le modèle - donc, dans le savoir - tout n'est que relation ; dans la réalité - donc, dans l'être - se trouve ce qui dicte le choix de types et de valeurs des relations. Perception, intellection, conception - le cheminement vers la relation, l'inverse de celui du sens.

Ils pensent ([Descartes](#)), que vivre sans philosophie, c'est avoir les yeux

fermés. Ils oublient, que les yeux fermés, c'est aussi une condition, pour produire de la *bonne* philosophie, celle qui a besoin de rêves plus que de syllogismes. Les yeux ouverts, tous se valent, tous deviennent calculateurs interchangeables ; on ne devient danseur unique que les yeux fermés, pour recevoir l'élan. Et la philosophie, ce n'est pas ton insertion dans une forêt, c'est l'apparition ou la création de ton arbre.

Deux étapes d'une méta-intelligence : reconnaître, que ce qui est grand se compose de ce qui est compris, est à comprendre, est incompris, est incompréhensible, pour, enfin, décider, laquelle de ces quatre faces est la plus représentative.

Les philosophes, dans le cycle – observation (réalité), expression (langage), signification (réalité) –, veulent partir de la réalité et la rejoindre, mais finissent, le plus souvent, par négliger le chaînon central, le poétique, tandis que c'est le contraire qu'il faudrait faire. La gratuité et l'absurdité guettent, avec la même probabilité, le contemplateur et le rêveur. Dans la naissance de questions profondes ou de réponses hautes, l'observation décrite et la signification imaginée jouent un rôle mineur et même sont des tâches superflues, puisque notre cerveau possède une merveilleuse capacité de congruence avec la réalité, nous évitant tout délire incompatible avec le monde observable et sensé.

L'intellect (la raison outillée pour des finalités) pénètre trois couches : les sentiments, les concepts, les mots, où l'outil sollicite, respectivement, l'âme, l'esprit ou la métaphore. Si la science fait tout aboutir aux concepts, la philosophie (ou ses vassaux - la littérature ou la religion) trace deux parcours opposés : des mots aux sentiments – pour consoler, ou des sentiments aux mots – pour affirmer son intelligence, son goût ou son talent.

Tout discours est un arbre avec deux ramifications principales :

l'intelligence et le lyrisme, le savoir et le valoir. On l'évalue par unification avec un autre arbre – de l'interlocuteur, du lecteur, de l'observateur. Plus de branches nouvelles présente l'arbre unifié, plus intéressante est la rencontre. Entre Européens, on gagne surtout en richesse dans le second ramage. Mais, en revanche, celui-ci reste stérile dans le croisement avec le Chinois, son lyrisme nous étant inaccessible, uninifiable. Il reste, dans ce cas, de pénibles reconstructions des feuilles pragmatiques. La fraternité ne peut germer que dans l'irrationnel.

Quel piètre cogniticien s'avère être [Wittgenstein](#), en s'imaginant, que le travail de l'intellect se réduise à la description de modèles et de faits (*Sachverhalte*). Tandis que les idées, comparées aux faits, sont d'autant plus nombreuses, que le vrai par rapport au démontrable. Et prendre les idées pour faits, c'est du [platonisme](#) naïf.

Gradations de l'intelligence : voir le vrai dans une chose visible, dans un mot lisible, dans un mouvement (désir) risible. Chaque fois, on gagne, respectivement, en profondeur, en hauteur, en ironie. Tout cheminement inverse, le plus répandu aujourd'hui, est le glissement vers la bêtise, c'est-à-dire vers l'intelligence des robots.

Le philosophe est non pas l'homme, qui médite plus, mais qui s'isole mieux. D'autres servent de caisses de résonances du brouhaha ambiant ; le philosophe découvre le silence, qui précède chacun de ses mots. Non pas tant distinguer le vrai du faux, mais ce qui chante en moi - de ce que me souffle l'époque récitante.

Il n'y a pas de contradiction entre ceux qui disent qu'on crée, formule, découvre ou ancre la vérité. On la crée en modifiant le modèle (le libre arbitre conceptuel), on la formule dans un langage bâti au-dessus du modèle (l'attachement langagier), on la découvre par un interprète du langage dans le contexte du modèle (la logique de l'unification d'arbres),

on l'ancre à la réalité en la confrontant avec le monde modélisé (l'intelligence du sens). Le concept, la métaphore et le sens sont illogiques.

N'être sûr de rien, pour un sot, signifie incapacité de prouver ; pour un homme d'esprit - capacité de *falsifier* une vérité prouvée, de créer un nouveau langage, dans lequel ce qui fut vrai ne le serait plus.

Quand on n'a que les yeux pour voir, on n'exhibe que les choses vues, alourdies de leurs pesantes vérités. Les vérités aériennes entourent le rêve, porté par le regard. *Dans tout bon discours, le premier mouvement doit être dans le regard et non dans la démonstration* - Épicure. L'élan du premier pas, au point zéro de l'intelligence et du goût, est donné par l'intuition de l'âme. C'est l'un de ces miracles, qui s'attardent au-dessus des berceaux plus souvent qu'au-dessus des tombes.

L'évidence faiblit, si on la prouve - Cicéron - *Perspicuitas argumentatione elevatur*. Elle devient vérité, entité passagère dans le temps, immobile en espace. L'intelligence, c'est la flèche qui vole dans le temps et reste immobile dans l'espace. La bêtise, c'est l'inverse. Toute vérité fixe est de l'ordre des bêtises.

La vérité, hélas, n'est presque jamais spirituelle - Dostoïevsky - *К сожалению, правда почти всегда бывает не остроумна*. Ce qui explique pourquoi, parmi ceux qui y accourent, pour la chercher ou la sonder, domine l'imbécile.

La vérité n'est accessible qu'aux sots - A.Blok - *Правда доступна только для дураков*. Car l'intelligence, c'est la faculté d'introduire une nouvelle distance entre toute vérité trouvée et sa première falsification langagière. Le sage sait, que la vérité n'est qu'au bout de sa langue versatile, le sot la voit sous ses pieds bien plantés.

La connaissance et l'action avancent désormais, main dans la main. Le particulier prend appui, de plus en plus, sur l'universel. Le casse-tête de l'intellectuel : trouver une vue d'esprit que n'enregistrerait pas d'emblée le service de brevets industriels.

Vivre, d'un côté, penser ou faire - de l'autre : vivre comme on pense, c'est se rapprocher du robot ; identifier la vie à l'action, c'est se mettre dans la peau du mouton. On devrait vivre du cœur et laisser l'esprit et la volonté se fusionner dans l'âme, dans ce créer, qui est union du penser et du faire, une vie inventée, naissant au milieu du beau et du bon et se solidarissant de la vie la vraie.

Le sage n'apprend pas grand-chose dans ses propres erreurs (qui peuvent être pleines de saveurs), mais celles des autres lui sont souvent utiles (pour éviter des indigestions). *Les sages évitent les erreurs des niais, mais les niais n'imitent pas les réussites des sages* - Caton. C'est pourquoi les niais sont plus heureux, dans leur paisible platitude, puisque les réussites des sages, ce ne sont que des consolations des chutes ou des bénédictions des envolées.

Qu'est-ce qui s'oppose au monde [schopenhauerien](#) ? Quelque chose d'immonde, de ce qui subordonne, à l'inverse d'Arthur, la volonté à l'intelligence et la *représentation* - à l'interprétation. La vie et l'art - à l'action.

Les bonnes contraintes nous retiennent de tant de mauvaises actions et évitent tant de mauvaises routes. *Pour l'intelligence, ce qui suspendait l'action devient action, et route ce qui barrait la route* - Marc-Aurèle.

Ce qui est facile se doit entreprendre, comme si c'était difficile, et ce qui est difficile, comme si c'était facile - B.Gracián - *Lo fácil ha de*

emprenderse como dificultoso y lo dificultoso como fácil. Le sot, ne cherchant qu'à transformer le difficile en facile, aurait donc de plus en plus de difficultés. Et l'homme sensé, en fin de compte, celui qui s'enorgueillit de savoir traduire le facile en difficile, - est un diabolique calculateur !

L'amour est le seul outil de justice intellectuelle : *Le juste amour fera, par souci de partage, éclairer le niais et aveugler le sage* - J.Dryden - *Love works a different way in different minds, the fool it enlightens and the wise it blinds.* Il s'y agit vraiment de la raison la plus triviale, et non pas d'une sagesse quelconque : *L'amour est une sagesse du sot et une folie du sage* - S.Johnson - *Love is the wisdom of the fool and the folly of the wise.*

L'amour ôte l'esprit à ceux qui en ont en en donnant à ceux qui n'en ont pas - D.Diderot. C'est pour cela qu'il est prêché chez les simples d'esprit et dédaignés chez les orgueilleux sans cœur.

Définir fait partie d'*écrire* ; plus grande est sa part, plus intelligente, en général, est la plume. Une raison de plus de soupçonner la France d'être la patrie de l'esprit ; dans quel autre pays, pour savoir ce qu'est *voir, entendre, sentir*, consulterait-on un dictionnaire ?

Pour l'écriture, la maîtrise des dictionnaires est une facette de second ordre. Le savoir n'est qu'un dictionnaire de plus, au même titre que l'Histoire ou la mythologie. L'intelligence peut les transformer en thésaurus, mais seul le bon goût les remet à leur place, où ils deviennent des arbres translucides pour la vision de forêts.

L'intelligence, dans l'écriture, est plutôt une chauve-souris qu'une chouette ; elle permet d'éviter les objets trop tangibles dans la nuit de ce siècle et de s'attacher, tête en bas, aux refuges cavernaux. Le savoir, dont se targuent les chouettes, ne sert qu'à terroriser des rongeurs de jour.

L'intelligence, c'est surtout savoir écouter les autres ; seul un génie peut t'en dispenser, pour que la qualité de ta propre création n'en pâtisse.

La vertu, aujourd'hui, est si bien calculée, si sage et presque intelligente, que, sur ce fond, le vice apparaît comme plutôt sympathique et naturel. On n'est plus au bon vieux temps, où n'importe quel Pécuchet, ayant effleuré quelques almanachs, pouvait clamer que la vertu *est belle, car le vice est bien bête* - Flaubert.

Être bon n'est souvent qu'une évidente bêtise des hommes d'esprit, tandis qu'être méchant témoigne parfois de leur esprit ; l'ironie est leur esprit, comme le sérieux est la bêtise des écervelés.

Dans l'Histoire il n'y a ni périodes critiques ni périodes organiques. C'est l'œil de l'homme qui impose des brisures et des continuités et fait reconnaître un faux vainqueur ou un vrai vaincu : *La tradition des opprimés est un espoir de briser la continuité de l'histoire ; la continuité est celle des oppresseurs* – W.Benjamin - *Die Tradition der Unterdrückten ist eine Hoffnung, das Kontinuum der Geschichte aufzusprengen ; die herrschenden Kräfte stellen sich in der Kontinuität dar*. Tourné vers le futur, c'est du pressentiment bête, vers le présent - du ressentiment instructif, vers le passé - du sentiment intelligent.

Que je feigne tout ignorer de l'être de la chose (*époque*) ou bien que je m'arroe le droit de la connaître au fond, ma description de cette chose est question de mon intelligence et de mon talent et non pas de mon attitude phénoménologique ou dogmatique. La méthode philosophique n'existe pas, elle ne peut être que scientifique, et une philosophie scientifique est une invention des nigauds.

Avec des requêtes, on est en proie au problème ; on ne peut y être

qu'intelligent. Avec la réponse, on se détend dans la solution ; on peut y être heureux. Mais avec une requête totale, où aucun mot ni image ne sont encore nés, on ne peut être qu'un sage malheureux ou un sot angoissé, c'est à dire - être passionné, être dans le mystère.

M'être familiarisé avec toutes les meilleures plumes du monde tua en moi le lecteur ; aucune chance que je tombe encore sur un auteur à la hauteur de Nietzsche, à l'intelligence de Valéry, à l'ironie de Cioran. La source livresque s'est définitivement tarie. De bonnes soifs ne peuvent dorénavant jaillir que de moi-même.

Les certitudes appartiennent aux modèles interrogeables ; elles ne qualifient une intelligence ou un savoir qu'au second degré. On ne peut parler d'illusions humaines de la liberté ou de la vérité, que si l'on ne dispose pas de bons modèles ou ne les maîtrise pas. La certitude en absence de bons modèles est soit une plate bêtise soit une profonde intuition soit un haut rêve.

Le serpent, et même peut-être la taupe et le chien, surclassent l'aigle en qualité de leur regard. *Si tu prêtes foi aux yeux plus qu'à l'esprit, en sagesse tu serais inférieur à l'aigle* - Apulée - *Si magis pollerent oculorum quam animi iudicia, profecto de sapientia foret aquilae concedendum* - heureusement, les yeux fermés et le regard transforment ton esprit en âme, qui est porteuse de la véritable sagesse.

Le discours de tout homme, sain d'esprit, a le même taux de concepts et de désirs. La différence ne peut être que qualitative, en fonction du talent et de l'intelligence, et non pas du parti pris conceptualiste ou vitaliste.

La bonne foi, sensée symboliser la clarté du philosophe, n'a de sens que pour celui qui a un passé à défendre. *Le temps rend clair ce qui fut flou ; il rend flou ce qui fut clair* - Sophocle. Le philosophe est dans l'ouverture

vers un présent incertain. Qu'il lui soit donc permis de se servir du flou, pour attirer vers une lumière future possible. Dans la faculté de représenter, rendre possible est plus intelligent que rendre clair (Kant).

Aucun philosophe ne s'éleva jamais au-dessus de l'intuition discursive. La rigueur, c'est l'art de spécifier des objets, de créer des axiomes non-contradictaires sur les relations entre les objets, de maîtriser les rapports entre le langage et la logique formelle, de formuler des requêtes ou des hypothèses, d'enchaîner des déductions. Cet art resta inaccessible à tous les philosophes, qui ne sont, par définition, que des sophistes. Leur seule issue honorable aurait dû être l'alliance avec la poésie, mais pour cette reconversion l'intelligence ne suffit pas, il faut du talent.

Pour le sot, les apparences sont l'essence, d'après laquelle il juge. Pour le sage, l'essence est dans l'apparence. Le premier croit en perfection de la chose, le second bénit l'imperfection de son image. *Il n'y a que l'homme sans profondeur qui ne juge pas d'après les apparences* - O.Wilde - *It is only shallow people who do not judge by appearances.*

L'une des rares choses, qui m'empêchent de dire, que l'homme a déjà donné le meilleur de lui-même, est l'absence d'un Valéry de l'ironie, de l'invective et du mépris. Toute intelligence est aujourd'hui au service du sérieux.

Si je veux connaître le genre humain, la compagnie des sots me sera plus profitable, puisque les hommes d'esprit, dans une intelligence ombrageuse et consensuelle, finissent par se ressembler, tandis que les sots exhibent tant de versions d'une bêtise étonnante et éclairante.

Votre culture ignore la vraie souffrance. Elle ignore les rencontres entre l'esprit et la béatitude. Les malheurs de la trésorerie et la niaiserie des inspecteurs fiscaux servent déjà de vivier mécanique à une culture en

panne de soubresauts et d'angoisses. Combien de pannes sèches s'y déguisent en traversées du désert ! *Une expression de la physionomie heureuse et intelligente est la fin de la culture* - R.W.Emerson - *An expression of the happy and clever face is the end of the culture.*

Le sage comprend, qu'opposer l'action à la parole n'a pas plus de sens que de reprocher au bois de chauffage de ne pas avoir tous les attributs de l'arbre. La dimension économique de l'action réduit la facette éthique à un point presque imperceptible. L'intelligence de l'action est dans la traduction du politique dans le mécanique.

On ne peut juger de l'intelligence des hommes que d'après leur manière d'énoncer des banalités. Dans des constructions savantes, le sot est indiscernable du génie.

Le comportement des atomes est plus près de la réalité que celui de nos fabrications, matérielles ou intellectuelles ; cependant, les lois des particules élémentaires ne ressemblent en rien à ce que nos sens nous communiquent ; que savons-nous, au juste, de la réalité ?

Trois sortes d'intelligence : représentative (conceptuelle), constructive (technique), interprétative (stratégique). Elles se doublent d'une épreuve langagière : le méta-langage des concepts, l'accès et la maîtrise de bons outils, la faculté de changer de langage. Ce sont des épistémologues, des experts et des décideurs.

Ce que j'appelle monde conceptuel est un *vécu*, ordinairement chaotique, qu'une sollicitation langagière anime, organise, focalise pour résoudre le problème, que dégage du discours notre machine logique. Toute théorie et tout modèle logent dans ce monde bercé par le désordre. Le langage, lui, ne contient ni théories ni esprit.

Pour les tâches de représentation on devrait exclure le terme de *langage* et parler d'*outillage conceptuel*. Le langage n'intervient que dans des règles et dans des requêtes du modèle conçu.

Est plus intelligent celui qui, dans deux objets, voit plus de dissemblances et plus de ressemblances. L'ironie égalise, la curiosité multiplie. L'intelligence est une curiosité ironique. *Le sens unifie partout, les sens dissocient partout* – F.Schiller - *Der Sinn vereinigt überall, der Verstand scheidet überall*.

La philosophie française s'inspire des oppositions inintéressantes, p.ex. : *ordre - désordre* (Descartes), *le tout fait - le se faisant* (H.Bergson), *l'être - le néant* (Sartre, ou *l'avoir* de G.Marcel). Le contraire intéressant d'*ordre* est *gratuité*, celui de *tout fait* - provisoirement *dit*, celui d'*être* - la *personne*.

Il ne faut pas être excessivement perspicace pour voir, que le mythe (discours sans références) rencontre, au sommet, le logos (discours référencé). La réaction intelligente eût été de se rire du logos et de s'adonner au mythe. Mais c'est la réaction bête qui l'emporte : surcharger le logos et laisser s'échapper le mythe. L'inexistentialisme ailé céda à l'existentialisme zélé.

Tous ces penseurs, qui *réhabilitent* le temps (durée) ou l'espace (profondeur, étendue, largeur), dans la réflexion métaphysique - tandis que la seule *dimension spatio-temporelle* qui est *condamnée* unanimement, par le goujat et par le sage, semble être la hauteur.

On peut définir une chose par sa forme, par son lieu ou par un chemin qui y mène - ce qui en fixe le volume ou le prix. Ou bien on la définit par allusion à sa source ce qui en donne la hauteur.

Le **cartésien** nage et avance dans les concepts, sans toucher leur fond, qui s'appelle l'être. Le nouveau Moyen Âge nous attache à l'être sans promesse ferme de nous apprendre à nager. Le manque de faire-savoir ou de savoir-faire.

Penser, c'est cultiver l'arbre. Écrire ou rêver, c'est ne s'occuper que de ramages ou de fleurs. Laisser des branches ouvertes vers un azur unificateur.

Aller au fond des choses n'est pas une inanité comme on peut le penser de prime abord. Ce fond est la vacuité et cette découverte nous gratifie d'un surcroît de liberté. Comme la répugnance de voir les choses en face aide à les prendre de haut. Aller au fond est toujours plus prometteur de hauteur que de penser d'en revenir.

Deux vices des temps modernes : entourer les concepts prosaïques par de prétentieux mythes et fabriquer, à partir d'authentiques mythes, de piètres concepts.

Tout ce qui ne se convertit pas en formules est nul. La poésie est une formule. Toute passion est germe d'une formule. Le reste n'est que fatras et prétention des borborygmes. *Moi, pressé de trouver la formule* – A.Rimbaud.

La négation des idées, de cette partie infinitésimale d'un écrit profond, profond par des ombres atteintes, est du chipotage mesquin : on n'y abat que des formules d'un langage, qui n'est pas le tien ; mais la négation des concepts initiaux, formant des sources d'une lumière philosophique projetée sur la poésie des ombres, est féconde - voyez ce virtuose de **Heidegger**, qui manipule ces quatre axes : *être/devenir, être/apparence, être/penser, être/être possible* pleins de promesses !

Aller au fond des choses, ce n'est ni intelligent et rare. L'intelligence, c'est l'art de se servir de formes pour reconstruire un fond plausible, de manier des idées et états et non des choses. Toujours est-il, que la majorité n'atteint pas le fond, trouvant assez de pitance à mi-parcours.

Deux discours nihilistes, bravoure des vaincus et absurdité des abstentionnistes, proviennent de la problématique de l'existence, puisque ne pas exister peut avoir deux origines : avoir échoué à s'attacher à un modèle et ne pas l'avoir tenté. *Dire l'individu, c'est utiliser le quantificateur existentiel* - M.Serres - comme pour dire le modèle, on passe par le quantificateur universel, accompagné de spécifications de l'essence. Et que faire de l'existence métaphysique ? - comment vient à l'existence le beau ? Pourquoi le bon existe-t-il avant l'acte, et jamais - après ? Où et quand l'expression est autant persuasive que les choses ? - La meilleure imagination ne cherche même pas les choses : partir d'une sensation, la condenser en une image, l'envelopper de mots, redécouvrir la chose.

L'homme est intelligent, quand il comprend, qu'il ne communique jamais avec le réel (mais avec ses modèles, d'où l'irrecevabilité de l'*idée platonicienne*, qui serait à la fois le réel et le modèle). Il y a de l'esprit religieux, chez lui, quand, en plus, il admire le réel.

Étant donnée une *pensée*, plus facilement on passe d'une traduction à une autre, plus forte est l'impression, que la construction, c'est-à-dire le mot, est la seule réalité digne d'être préservée et que les pensées n'existent pas.

La compréhension est, pour l'esprit, ce que l'accommodation est pour les yeux ; elles procèdent par élimination de l'inactuel, par tamisation du bruit débouchant sur le son. Les ressources de la poésie se trouvent essentiellement dans l'inactuel, dans l'inutile, qui échappent aux mailles de

la compréhension.

La fin de l'intellectuel a les mêmes causes que celles du guérisseur ou du devin : l'expert s'intéressant à l'être, au savoir, au langage, à la liberté et arrivant aux conclusions plus pertinentes que l'intuition décousue du commentateur oisif et charlatan.

Le sot exhibe ses bêtises quotidiennes, le médiocre les camoufle, le subtil les traduit en sagesse purement langagière. La sagesse n'est pas dans le rejet des idées stupides, mais dans l'art de leur relecture intelligente, c'est-à-dire ironique. L'immaturité ou la pâleur des images retiennent le sage d'ouvrir la bouche. La vraie sagesse est dans le ton et le regard et non pas dans le choix des choses à dire. La bêtise comme l'intelligence se montrent par leur dit ; c'est le non-dit qui leur laisse l'avantage d'un doute.

De plus en plus je crois, que l'abus *ontologique* du verbe ou du nom d'être (avec leurs translations hypothétiques : *vouloir, devoir, pouvoir*) est dû au peu de talent dans la projection de verbes plus riches sur des noms manquant de dimensions et démunis de liens.

La logique, ce modèle-noyau intemporel, donnant lieu à trois super-structures *spatiales* : la profondeur scientifique, la hauteur philosophique, l'étendue langagière.

Tout ce qui doit être compris, peut être méprisé - vouloir une source intarissable de l'incompréhensible, c'est tenir à garder la capacité de vénérer. *Tout comprendre, c'est tout pardonner* - A.Tchékhov - c'est tout mépriser ! Mais *celui qui comprend et pardonne - où donc trouvera-t-il un mobile d'action ?* - A.Koestler - *he who understands and forgives - where would he find a motive to act ?*

Les merveilles de ce monde devraient exaucer complètement notre curiosité et notre imagination ; notre souci du possible ne doit pas aller jusqu'à chercher d'autres mondes, mais se limiter aux regards nouveaux sur le mystère absolu et unique, s'offrant à nos yeux et esprits.

Le vrai sujet, intellectuel et spirituel, ce n'est pas le sens, mais la possibilité du sens (*meaning vs meaningfulness* de G.Steiner), la merveilleuse concordance : raison – choses.

L'intelligence de Valéry : s'intéresser aux conditions de la pensée, se désintéresser de ses conclusions. Puisqu'un bon esprit saura reconstituer le déclenchement des conséquences d'une règle bien conçue.

Par complémentarité, on voit dans l'esprit l'opposé de la réalité, dans la liberté - celui de l'algorithme, dans l'être - celui du devenir. Mais ce n'est qu'une astuce verbale, conceptuelle ou réelle, qui détermine ta façon d'être borné.

Plus on est ignare, plus nombreuses sont des questions, autour desquelles, soi-disant, il y aurait silence des Anciens ou des Modernes. D'où le tapage innovant des souteneurs, - de pensées volages ou de thèses sages. Le savoir remplit de bruit toutes les cellules, mais apprend à s'évader vers le silence de soi.

Le génie est une exception, qui confirme cette règle, bien décourageante pour les ignares visant la génialité : plus d'information mène à plus de savoir, plus de savoir - à plus de sagesse.

L'enfance, c'est la création de l'arbre primordial du savoir et de la sensation ; la maturité, c'est l'unification du flux vicissitudinal avec mon arbre existant et résumant mon passé ; d'où l'image et le prestige singuliers qu'a l'enfance. D'où l'importance de ma faculté de revenir au

point zéro du regard, ou, au moins, des yeux.

Toute véritable sagesse concerne nos rapports avec des fantômes, mais pour la faire partager, il faut l'amener aux choses palpables. C'est pourquoi *la sagesse, qu'un sage chercherait à communiquer, sonne toujours comme une sottise* - H.Hesse - *Weisheit, welche ein Weiser mitzuteilen versucht, klingt immer wie Narrheit*. La sagesse ne se communique que par hantise.

Pierre de touche d'une pensée : l'égale résistance, face à la nature et à la raison. *La nature confond les pyrrhoniens, la raison confond les dogmatiques* - Pascal.

L'objectivité, si elle existe, se manifesterait dans nos représentations (la topique) ou dans nos interprétations (la critique), mais nullement dans nos requêtes (la poétique). Et puisque l'homme est requête, appel ou prière, sa pensée et son sentiment doivent être subjectifs.

En philosophie, il n'existe pas de sentier battu : la philosophie est un cheminement en terrain inconnu, une quête de serpent ; l'intelligence - la queue de renard, qui efface les traces striées. Pas de sillons à usage multiple ; tout retour y est donc primordial, vierge, éternel.

La science commence et finit dans la réalité, matérielle ou humaine. Au milieu - la mécanique universelle. La philosophie commence et finit dans la poésie. Au milieu - l'homme existentiel. *La poésie est le début et la fin de la philosophie* - Hölderlin - *Die Dichtung ist der Anfang und das Ende der Philosophie*. Mais la philosophie des débuts et des fins est plus réelle que la réalité.

L'idéalisme statique, servile et mythique : chaque objet sensible a un correspondant intelligible ; l'idéalisme dynamique, libre et créatif : on ne connaît l'objet sensible que par son modèle intelligible, que chacun bâtit

en fonction de son expérience, de son intelligence, de ses goûts.

Ce livre est fait d'abord de définitions ; deux choses sont attendues de celui qui voudra en goûter : placer ces définitions au milieu des autres faits et faire jouer son interprète, c'est à dire, essentiellement, son goût, pour aboutir à un arbre unifié, plus riche et verdoyant de variables que son arbre initial des requêtes.

La raison se décompose en trois axes : créateur, artistique, instrumental - la rupture, l'inspiration, l'algorithme. On enlève l'art - on reste dans la platitude ; on manque de créativité - on se retrouve dans la linéarité des robots, dans l'âge de la raison instrumentale.

Pour juger de l'intérêt d'un discours abstrait, il existent deux tests infaillibles, l'un logique et l'autre conceptuel : l'épreuve par la négation et l'épreuve par le concret. Si la négation produit un message également défendable, c'est que l'affirmation était sans intérêt. La substitution des concepts par des instances peut : ne rien apporter (le meilleur des cas), confirmer, réfuter, abaisser (le pire, c'est le cas de la majorité des discours philosophiques académiques).

La raison, qu'elle soit *pure, pratique, dialectique, symbolique, instrumentale, politique* ou *cynique*, reste une raison, qui se réduit aux *critiques* ; il faut réserver les topiques aux œuvres originales, dans lesquelles le rôle de la raison est des plus insignifiants.

En philosophie, l'esprit, qu'il soit systémique ou aphoristique, cherche à se débarrasser du hasard : le premier, pour chasser le hasard de l'arbre, et le second - celui de la forêt ; le premier s'occupe de continuités, le second - de ruptures ; le premier donne une idée du prix sonnante des surfaces et volumes, le second - une image de la valeur musicale des profondeurs et hauteurs.

L'esprit est un arbre vivant aux feuilles toujours recommencées, riches en inconnues, qui n'appellent qu'à s'unifier avec l'univers en quête. *Vous devez respecter la sagesse et non pas un objet tel qu'un arbre* - Bouddha - mais la sagesse dépourvue de variables devient chose, tandis que le propre de l'arbre est de s'offrir à l'unification avec ses frères pour devenir vie.

Sur la voie de la pensée, le premier jalon est presque toujours un intérêt soit pour un objet soit pour une relation (et des associations d'images ne viennent qu'après la fixation de l'intensité du désir). Plus on est intelligent, plus souvent la relation se présente avant l'objet, l'opérateur avant l'opérande.

Si l'esprit n'intervenait pas dans le travail de l'œil, celui-ci n'exhiberait que des points sans poids ni relief. La vraie vue est une violence faite à l'espace. De même, la culture est une violence faite au temps. L'harmonie cotonneuse avec son temps s'appelle troupeau, quand ce n'est machine.

Dans la réalité il y a une lumière (l'esprit) et des objets (la matière) ; la représentation crée des ombres des objets ; les requêtes du réel se tournent requêtes de la représentation, et leur interprétation produit de la lumière, interne au modèle ; le croisement de la lumière du réel et de la lumière interprétée génère le sens.

Les idées en tant que fond sont sans vie ; elles ne s'inscrivent dans la vie que par leur forme. Pour être profondes, il leur faut bien un fond, mais leur profondeur ne fascine qu'accompagnée de la hauteur de leur forme. Il n'y a que très peu d'idées (par exemple, physiques ou organiques), que l'esprit voit ([Platon](#)) ; les profondes, on les forge.

Il n'existe pas de sages attitudes ; la sagesse, c'est une justification,

intelligente, requinquante et subtile, justification d'une quelconque attitude ; qu'on soit rebelle ou capitulard, lumineux ou ombrageux, optimiste ou pessimiste, raisonnable ou fou - la sagesse consiste à connaître ou à inventer les *pourquoi* et les *comment* d'une attitude, auxquels on adhère.

Tout le bavardage sur la préséance de l'existence ou de l'essence se clarifie complètement, si l'on est capable de distinguer ces trois questions : *X existe-t-il ? Est-ce que X est Y ? Qu'est-ce que X ?* - dont les réponses affirmatives constateront : une existence hors toute essence, une existence découlant de l'essence, une essence impliquant l'existence.

Le sophiste, doté d'un talent poétique, a de bonnes chances de devenir philosophe ; sans ce talent, tout raisonneur dégringole dans le sophisme. [Heidegger](#) ou [Sartre](#).

La sagesse, c'est le talent de munir tout avis, tout point sur un axe donné, - d'intensité égale ; ton propre avis en ressortira d'autant plus en relief. *Savoir adopter l'angle de vue de l'avis contraire - telle est la vraie sagesse* - D.Mendeleïev - *Перенестись на точку зрения противоположного мнения - это и есть истинная мудрость.*

Ce qu'[Aristote](#) dit de la représentation (les substances) et [Platon](#) - de l'interprétation (les idées) ne porte que sur les étants, dont l'être ([Heidegger](#)) servira à valider la représentation et à orienter l'interprétation.

Sur dix catégories [aristotéliennes](#) - *substance, quantité, qualité, relation, lieu, temps, position, possession, action, passion* - on devrait ne garder que trois : *substance, relation, action*, les autres ne le méritent pas. On devrait y ajouter, en revanche, - *règle, événement, fait, attribut (symptôme ou accident), contrainte* (support de *modalité*, pré-règle).

Quantité et *qualité* relèvent des insignifiantes nuances des propriétés d'*attribut*. *Lieu, temps, position* sont des *attributs* particuliers. *Possession* est une *relation* particulière, et *passion* - une *substance* ou *action* particulière.

Kant traite les catégories aristotéliennes de rhapsodies et propose sa propre Table, où apparaissent, en plus, *modalité, négation, causalité*, mais qui se réduisent, pourtant, aux *règles* et *relations*. Tous les deux pensent qu'ils creusent l'être, tandis qu'ils ne font qu'effleurer le travail préliminaire de toute représentation. À ce stade, l'intelligence consiste à se débarrasser des traces de la langue ; celle-ci ne doit apparaître que par-dessus une représentation achevée.

La différence entre le savoir et l'intelligence : le premier permet de représenter la pensée sous la forme d'un arbre foisonnant, bien ancré et ramifié, en accord avec sa forêt ; la seconde se manifeste surtout par des valeurs inconnues, placées dans l'arbre solitaire, pour en appeler à l'unification avec le monde : *Le Principe distribue la vie dans l'arbre tout entier sans s'y répandre* - Plotin.

Une hiérarchie de valeurs externes s'établit en fonction de la hiérarchie de mes juges internes : à ma raison, à mon esprit, à mon âme, en tant que juges, correspondent le savoir, l'intelligence, le talent des autres. Et c'est ainsi qu'au-dessus du beau savoir de G.Steiner je placerai l'intelligence de Valéry, et le beau talent de Nietzsche - au-dessus de l'intelligence de Valéry.

Le beau, le goûteux, le caressant n'existent pas sur la rétine, la langue ou la peau ; derrière l'empreinte, le cerveau reconstitue non seulement l'objet stimulant, mais la nature même de l'empreinte et perçoit l'état du stimulé, et l'esprit en résume le sens et en propage des conséquences : *la sensation comme état de conscience et comme conscience d'un état* -

M. Merleau-Ponty.

Face aux regards incompatibles sur le monde, il y a trois attitudes possibles : chercher des finalités communes (l'universalité kantienne), imaginer un processus de conciliation (le compromis hégélien), clamer de nobles contraintes, dès le départ (le goût nietzschéen).

On révoqua les messagers (les *Messagers des étoiles* – *siderei Nuncii* - les Anges), banalisa les messages (les Bonnes Nouvelles) ; on se dévoue aux messageries (les communions de robots). *Où est la sagesse perdue dans le savoir ? Où est le savoir perdu dans les constats ?* - T.S.Eliot - *Where is the wisdom we have lost in knowledge ? Where is the knowledge we have lost in information ?* - le où est bien connu, c'est le *qui*, le *comment* et le *pourquoi* qui sont perdus définitivement.

Élaborer ses propres formes et vivre de et en elles - telle est la fonction de mes représentations. Et il paraît, que *la seule chose, qui m'appartient en propre, est l'usage des représentations* - Épictète - tandis que même bien des sages prétendent détenir en propre l'interprétation, qui n'appartient qu'à l'espèce. N'est à moi que ce qui échappe au temps ; le contraire de Sénèque : *Seul le temps est à nous* - *Tantum tempus est nostrum*.

Le regard est un don de l'esprit : vivre non pas des choses vues par les yeux, mais de la perception ou de la création de la musique par ton âme, qui est le siège du goût et du style. Avoir son propre regard te prédestine au grand bonheur ou au grand malheur. *Le bonheur est dans le comment et non pas dans le quoi ; il est un talent, et non pas une chose* - H.Hesse - *Das Glück ist ein Wie, kein Was ; ein Talent, kein Objekt* - le malheur, c'est la faiblesse du comment et l'invasion par le quoi.

Je ne connais pas de pensée, dont le seul mérite serait son développement. Que de naïves illusions nourrit celui, pour qui *la pensée*

écloso et développée fait de nous, les intellectuels, d'éternels et misérables exilés sur cette terre – G.Maupassant. Cette éternité ne dura pas un siècle. Votre retour est triomphant, et c'est au tour du sentiment de prendre l'amère route de l'exil, pendant que vous vous mettiez aux affaires.

Le monde n'est qu'esprits et atomes, et non pas volonté et représentation ; c'est la philosophie qui est soit cantate de la volonté (et donc nous dégageant, comme une religion, des griffes de la mort), soit symphonie, langagière ou matérielle, artistique ou scientifique, autour de la représentation (nous élevant au-dessus de tout bruit partiel de la vie).

Les axes, qui polluent la scène philosophique, et sur lesquels dominant la grisaille et la stérilité : essence - existence, vérité - apparence, objectif - subjectif, vital - conceptuel. Les deux seuls axes, dont aurait dû s'occuper la philosophie : caresses verbales et musicales, apportant de la consolation à l'homme angoissé, et des réflexions sur le rôle du langage, pour traduire nos frissons ou nos intuitions.

L'Intelligence Artificielle est à l'intelligence tout court ce que le roman est à la vie : une reconnaissance profonde d'une haute et merveilleuse nature et une audacieuse tentative de la recréer, avec des moyens d'un cerveau admiratif ou d'un goût sélectif.

Le matérialisme et l'idéalisme, pour nos yeux, sont comme l'esprit et l'âme - pour notre regard : là où l'objet n'est que trop visible, le matérialisme et l'esprit suffisent ; pour l'invisible nous réservons le meilleur de nous.

L'étonnement et la beauté sont également répartis entre les choses vues, les causes lues et les poses voulues, entre l'œil, le regard et le talent.

En mémoire et en puissance interprétative, l'homme sera dépassé

facilement par la machine. En matière intellectuelle, l'esprit humain devrait se consacrer surtout à la qualité de ses représentations. On n'est plus à une époque, où, naïvement, on pouvait dire que *l'esprit, c'est la mémoire elle-même* - St Augustin - *animus sit etiam ipsa memoria*. Pour Descartes, la mémoire est répartie entre l'esprit et le corps, l'esprit ayant la priorité. Mais le corps, apparemment, n'a pas de mémoire de masse ; et la seule mémoire sensible, la mémoire centrale, relèverait entièrement de l'esprit. Chez l'homme, tout n'est qu'une réinterprétation, et elle est si bien câblée, qu'on ne voit presque pas la mémoire. *Il n'y a pas de données, mais seulement des conduites* - Sartre.

Trois sortes d'intelligence : l'analytique, s'encanailler dans des *pourquoi* ; la synthétique, s'enfatuer avec des *comment* ; la thétique ou la romantique, jongler avec des *où* et *quand* (*hic et nunc*).

Nos barbus antiques s'imaginaient, que la connaissance de la *raison* des choses pût leur procurer une vie heureuse (Virgile). Tandis que beaucoup plus heureux est l'homme qui en devine l'*âme*, que semblent posséder même les objets inanimés, puisque cet homme ira ensuite jusqu'à connaître la raison de l'esprit.

Au commencement, il faut tout oublier ; mais l'esprit n'en est pas capable ; l'esprit, s'attaquant aux commencements s'appelle âme : *Dans le commencement, l'esprit n'est pas chez lui ; il aime des colonies* - Hölderlin - *Zu Haus ist der Geist nicht im Anfang : Kolonie liebt der Geist* - l'esprit vit de conquêtes, en pays étranger ; l'âme, c'est notre patrie.

Nos actes mentaux portent les marques du temps, du hasard, de la pluralité ; nous sommes tentés d'y voir de l'ascension ou de la force ; mais toutes ces valeurs s'estompent, dominées par des métaphores intemporelles, constituant la seule musique et la seule unité du monde et nous révélant l'éternel retour de l'Un, du Même. L'art de l'unité - la faculté

du Même.

Comment voient-ils leur intellectualisme ? - l'observation et l'expérience, dégagant, patiemment et sans parti pris, des concepts et des lois. Quel caporal, voleur à la tire ou sous-préfet ne souscrirait à cette proclamation de foi intellectuelle ? Qu'ai-je à y faire, avec mon impatience, mon aversion pour les méthodes et les normes, mes partis pris viscéraux ! Je ne repousse pas mes conclusions, je les laisse au lecteur, dans la peau duquel je sais me mettre.

Le cœur est dogmatique (et c'est lui qui inspire le premier pas), l'esprit est sophistique (le pas second vient de lui), l'âme est dialectique et créatrice (elle entoure les pas – de frontières et donne à ces pas – des chemins et des limites). La crise moderne vient de l'hibernation des cœurs et de l'extinction des âmes, ce qui fait de nous des robots, ne vivant de l'enchaînement des pas mécaniques.

Ayant compris le particulier, l'esprit y lit un fond universel ; l'âme, ayant admiré l'universel, en crée une forme particulière.

Le senti se rapporte à la réalité, mais le dit s'interprète exclusivement dans une représentation ; on ne peut strictement rien *dire* sur la réalité, ni sur les agglomérats d'atomes (minéraux, végétaux, animaux) ni sur les propriétés d'esprit (beauté, douleur, sens). Ce sont des choses en soi : *La chose en soi n'a que l'être* - Valéry.

L'un des symboles les plus éloquentes de la robotisation des esprits modernes est la fichue *méthode* phénoménologique ; prenez ses termes-clés : *contemplation, réduction, description* – quand on est dépourvu de regard, on écarquille ses yeux, on contemple ; quand on n'a aucune passion inconditionnelle, on suspend sa jugeote ; quand on n'a pas de cordes musicales, on narre, on décrit. D'ailleurs, un robot réel suivrait

exactement la même démarche.

Il n'y a aucune différence notable entre les démarches subjective ou objective ; on déploie le même savoir et la même personnalité, en exhibant les états de son âme qu'en pérorant sur l'esprit absolu. La véritable différence oppose ceux qui suivent l'inertie du troupeau à ceux qui partent de leurs propres commencements de solitaires ; le talent peut sauver les premiers, les seconds comptent sur leur génie (au sens humble, comme le génie pontifical ou informatique). Tout ce que l'esprit universel peut concevoir est déjà préconçu dans l'âme individuelle.

L'intellect forme des objets de deux sortes : définitions et énonciations - Thomas d'Aquin - *Intellectus cognoscit quod quid est non solum definitiones, sed etiam enuntiabilia*. Des idoles magiques et des formules logiques, un monde arbitraire et ses implacables requêtes hors toute langue. L'indépendance mutuelle rend souverains et le géniteur d'un nom enraciné et le locuteur d'un verbe désincarné. Et tout le reste est littérature, appel au mot.

Il en est de l'esprit comme de la musique ; plus on l'écoute, plus on exige de subtiles nuances - G.Lichtenberg - *Es ist mit dem Witz wie mit der Musik, je mehr man hört, desto feinere Verhältnisse verlangt man*. Le bel esprit est un contrapuntiste multipliant des accords paradoxaux de sentiments et de pensées. *La musique est un intermédiaire entre la vie de l'intelligence et celle du sentiment* - L.Beethoven - *Musik ist Vermittlung geistigen Lebens zum sinnlichen* - tout en restant au diapason de la profondeur insondable de la première et de la hauteur inaccessible du second. La musique nous apprend, qu'on peut penser sans mots et sentir sans caresse.

L'ordinateur sait de mieux en mieux ses *pourquoi*, c'est le *qui* du génie qui devint introuvable. *Je vois le génie comme un ordinateur : il tourne et sort*

le bon résultat, sans savoir pourquoi - Goethe - *Das Genie kommt mir vor wie eine Rechenmaschine : die wird gedreht, und das Resultat ist richtig ; sie weiß nicht warum*. Les *quoi* encombrant les bras et les cerveaux ; les raisonnements et sentiments binaires rendent superflues toute métaphore ou toute analogie non plates.

Tant qu'on a la force de se plaindre de la faiblesse de son esprit, l'esprit a de la force - J.Joubert. Regretter la force exclusive de son esprit est encore plus prometteur - on peut découvrir, en passant, l'existence de son âme, à la faiblesse vivifiante. *L'amour, c'est pouvoir être faibles ensemble* - Valéry. Comme l'intelligence ou la sagesse, ayant atteint de lumineuses profondeurs, s'élançant, au moment bien choisi, vers des hauteurs sombres, bêtes ou folles.

La profondeur de l'esprit vaut par son audace de s'étaler et de se perdre - Hegel - *Die Tiefe des Geistes ist nur so tief, als er auszubreiten und sich zu verlieren getraut*. Quand je vois le résultat de cette déperdition et de cet étalage - l'immense platitude -, je comprends l'avantage de la hauteur d'âme, qui a l'audace de se moquer de la profondeur, si facilement aplatissable. La hauteur de l'esprit vaut par l'élégance de se métamorphoser en âme.

La philosophie est un art dans ses fins et sa production. Mais le moyen, la représentation en concepts, elle l'a en commun avec la science - Nietzsche - *Die Philosophie ist eine Kunst in ihren Zwecken und in ihrer Produktion. Aber das Mittel, die Darstellung in Begriffen, hat sie mit der Wissenschaft gemein*. Les concepts irriguent, avec la même densité, les balivernes et les sagesse ; la science n'a aucun rapport avec la philosophie, qui a pour vocation de munir de musique et nos angoisses et nos savoirs.

L'intelligence, c'est l'art de créer des objets artificiels, surtout des outils pour fabriquer des outils - H.Bergson. C'est encore un moyen rêvé de

rester dans l'inutile fécond. *L'intellect saisit facilement les méthodes et outils, mais il est aveugle, face aux buts et valeurs* – A.Einstein - *Der Intellekt hat ein scharfes Auge für Methoden und Werkzeuge, aber er ist blind gegen Ziele und Werte.*

L'intelligence reste le noyau lumineux, autour duquel l'instinct, même élargi et épuré en intuition, ne forme qu'une nébulosité vague – H.Bergson. Ce qui craint la forme fixe (la liberté, le génie) s'abaisse volontiers, jusqu'à un seul point, point zéro de la création, pour laisser s'exercer une lumineuse dictature, dont on n'est qu'instrument ravi, producteur d'ombres. Un bon instinct est une étincelle de l'intelligence câblée.

Les médiocres portent, dans leur misérable raison, une vague projection du monde d'aujourd'hui ; l'homme de génie préserve dans son âme l'état du monde au moment de sa création. *Un talent inné, c'est un modèle de l'enfance de l'univers* - B.Pasternak - *Прирождённый талант есть детская модель вселенной.*

Le talent d'un artiste : voir comme les autres pensent et penser comme les autres voient - B.Pasternak - *Художественное дарование : видеть так, как все прочие думают, и думать так, как все прочие видят.* Ses pensées doivent être malléables, mais ses vues - avoir la substance irréductible des syllogismes en bronze. Formuler des pensées, éprouver des sentiments, c'est banal ; il faut mettre en forme musicale ses sentiments et éprouver, par des contraintes de plus en plus exigeantes, - le fond de ses pensées.

L'éternel retour égalise les parcours, mais pour être une source, il faut être porteur d'une intensité unificatrice. *Ce qui est premier n'est pas le commencement, mais le recommencement, et l'être, c'est précisément l'impossibilité d'être une première fois* - M.Blanchot. Pas de première fois,

dans un devenir partout intense. Le recommencement - un nouveau point zéro de la création. La source du premier pas se cache et se fait vénérer.

L'intelligence est, avant tout, un verre qui grossit (G.Lichtenberg), l'ironie - un verre qui rapetisse. Mais, une fois les yeux clos, le résultat, pour l'âme, s'inverse.

L'intelligence nous invite à coller le nez contre les choses, la nature - de reculer devant elles. Seule l'ironie permet de s'en approcher ou de s'en éloigner, sans broncher.

L'originalité ne sert à rien dans les affaires courantes, elle est capitale dans la création d'*entreprises*. Ce qui détruit le plus sûrement notre originalité, et notre créativité, c'est le commerce avec les intelligents. L'écrivain doit fuir les capitales, pour ne pas gâter ce qui nourrit l'originalité, - ses propres matières premières. Cioran n'aurait jamais dû vivre à Paris, au milieu de ses collègues, où son talent fut gâché par la place, qu'il accorde aux calomnies, humiliations, recensions. Je connus deux plus passionnantes capitales mondiales : il fallut bien y affermir mon souffle, pour respirer – ailleurs.

Parmi les valeurs assurant un succès littéraire, l'intelligence semble être le pivot central, inamovible ; jadis, la réussite, à 90%, était due au talent, à 9% - à l'intelligence, à 1% - au savoir ; aujourd'hui, cette proportion se renversa, mais l'apport de l'intelligence reste le même.

Le philosophe s'intéresse aux *textes* et non pas à la littérature ; il s'ennuie à mort avec le profond et avec l'intelligent ; pour tester sa faculté de débrouillage savant et tropique, il lui faut de l'aléatoire, du décousu, de l'insensé ; c'est ce qui explique la volupté des charognards professoraux à autopsier et à glorifier des déments et des faibles d'esprit, tels que S.Mallarmé, G.Trakl, V.Khlebnikov, J.Joyce.

Pour faire parler l'être, suffit l'intelligence ; pour faire chanter le devenir, il faut du talent.

Depuis que les sages nous font peur avec leurs vérités mortelles, dont personne n'est jamais mort, mais dont la grimace continue à faire jaser, *les femmes fuient les sages comme des animaux venimeux* - Érasme - *puellae sapientem haud secus ac scorpium horrent fugiunt*. Quand la femme s'en laisse contaminer, elle acquiert la capacité de poser tant de problèmes, tout en perdant celle d'exposer des mystères : *La femme n'est intelligente qu'au détriment de son mystère* - P.Claudel.

L'immobilité, c'est la hauteur même, échappant à la gravitation terrienne. *Il n'y a que deux choses immuables : la hauteur de la sagesse et la profondeur de la bêtise* - Confucius. Mais la sagesse se démène dans la profondeur, et, à long terme, finit en compagnie de la bêtise, en affleurant dans une vaste et accueillante platitude.

L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut, que qui veut faire l'ange fait la bête - Pascal. Ce qui le rend humain. L'ange sait, qu'il y a, chez lui, de la bête (les ailes cachent la bosse !). Le propre de la bête est de ne pas soupçonner l'existence des anges. L'une des plus grandes fonctions de l'intellect est de faire vivre les joies communes de la bête, en nous, comme des joies inimitables de l'ange. Mais pourquoi ceux qui veulent se couvrir des ailes de l'ange sont-ils, si souvent, obligés de tirer le diable par la queue ?

Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise - Ch.Montesquieu. Et on attrape, par inadvertance, de l'esprit, quand on s'immobilise, pétrifié, devant de majestueux monuments de la sottise - arracher un balbutiement humain à la récitation robotique, c'est un progrès.

Dans la hiérarchie des mots, domine le mot poétique. Le mot intelligent lui envie l'obscur éclat des sources et le mot ironique - la fascination du dernier pas non fait. Le mot savant sert d'interprète, pour communiquer avec la plèbe des idées. La bêtise aide à savourer les triomphes. Sans l'intelligence, jamais le mot n'aurait atteint de telles profondeurs de la résignation.

Sans intelligence ni poésie, tout dithyrambe au langage sonne faux et creux. Il n'est juste, à double titre, que chez [Goethe](#) et [Valéry](#).

Le langage, en mode routinier, n'est qu'un code d'accès, et très rarement, en mode-rupture, - une courroie de création. L'esprit possède et les langages et les modèles, et le premier critère de sa qualité est le contenu de ses modèles, auxquels renvoie un langage. C'est une question de goût et d'intelligence - avec quoi peupler ses modèles dynamiques : avec des fantômes ou avec des bases de connaissances, avec des déductions ou avec des faits. Le sot croit *créer en nommant* (M.Proust), l'artiste nomme en créant.

La première fonction du langage est la requête du modèle, non de la réalité. Plus on est intelligent, plus près du moi, et plus détaché de la réalité, est le modèle. Et je finis par remonter du mot vers sa source intérieure en moi au lieu d'en chercher une projection extérieure.

Trois types assez nets de philosophie : autour des substantifs, adjectifs ou verbes. Comparez ce qu'on bâtit autour de *intensité, intensif, intensifier* : l'ennui ravi, l'ennui rivé, l'ennui crevé ([Wittgenstein](#) l'a très bien vu : *Il serait intelligent de diviser un livre traitant de philosophie par parties de discours - Es wäre vernünftig, ein Buch über Philosophie nach Arten von Wörtern aufzugliedern*). Le malheur du verbe est sa fâcheuse tendance de s'incarner, de se substantiver et de promettre des transfigurations, voire des résurrections, au milieu des pronoms désarticulés et crédules.

En déconstruisant, ils enlèvent le mortier et les charpentes, pour ne laisser que les briques des mots nus, à partir desquels ils espèrent pouvoir bâtir un édifice pur. Tandis que toute la pureté et toute l'architecture résident dans le ciment de l'intelligence et dans l'ossature du style. Mais cette démarche se justifie en recherche de fondations, de commencements, pour nous débarrasser des épaules de géants, sur lesquelles reposaient peut-être nos positions ou nos constructions. En acceptant, éventuellement, de se retrouver dans des ruines, ce niveau zéro de la création.

Face à un modèle du monde, la fonction première de la langue, comme d'une interface graphique en informatique, est la fonction instrumentale ; mais la langue, comme le graphisme, dispose de ses propres ressources d'expressivité, et quand elle y place son message principal, elle devient art et rend secondaires et le savoir et l'intelligence ; l'essentiel n'y sera plus l'accès aux objets, mais l'harmonie du parcours.

Trois moyens, pour pouvoir parler d'une chose en étendue, en profondeur, en hauteur : en donner une définition, l'évoquer par une métaphore, la circonscrire par des antonymes ; et l'on aura pour interlocuteur respectif un homme intelligent, un philosophe, un rêveur.

Le mot, au sens métaphorique et instrumental, ne peut être jugé que par opposition ou contraste avec les idées, les choses ou l'intelligence ; deux conclusions divergentes s'en dégagent, en fonction du choix du lieu de confrontation - commencements ou fins. Dans le premier cas, la pré-existence ou l'importance des idées ou le poids des choses, le mot sort vainqueur, gagnant surtout en hauteur de ses images et de sa musique. Dans le second, face à l'entendement des choses et à la maîtrise des concepts, il perd, par manque de profondeur.

Un immense tempérament et une immense intelligence, Nietzsche et Valéry, abordèrent toutes les questions de la philosophie académique, en les débarrassant de tout verbalisme, argumentatif ou narratif, dans lequel nagent les philosophes logorrhéiques, et en n'exhibant que des métaphores. Tout contenu se réduisant aux mots, s'opposant aux tropes ou concepts, est bête. Et il n'existe pas de concepts philosophiques, il n'y en a que de vagues notions.

Le mot *conscience* - une étrange cohabitation, en français, du sens psychique ou intellectuel (*être conscient de, l'idée de l'idée*) et du sens moral (*avoir la conscience trouble, la honte de l'acte*), le premier gardant des liens avec le *savoir*, le second en étant à l'opposé. L'allemand et le russe les séparent nettement : *Bewußtsein* - *Gewissen*, *сознание* - *совесть*. V.Jankelevitch juge même nécessaire une vaste étude, pour prouver, que ce mot a deux sens disjoints. D'autre part, on est d'autant plus intelligent qu'on trouve des points de rencontre des choses d'autant plus éloignés : *J'ai conscience de ma propre ignorance, c'est le point, où la honte se confond avec la clairvoyance* - Socrate.

Dans le langage, il n'y a ni idées ni images, il n'y a que des mots ; il faut aller au-delà des mots, pour trouver de bons ancrages ; et dans cette région se trouvent l'âme et l'esprit ; seul le talent est capable de construire les ponts au-dessus de ce gouffre. Quand l'esprit seul agit, je suis dans la science ; quand l'âme seule m'exprime, je suis dans l'art ; la cohabitation heureuse de l'âme et de l'esprit engendre les plus beaux genres - la poésie et la philosophie.

Le rôle principal du langage est la formulation d'arbres requêteurs, à partir desquelles un interprète logique dégage leur vérité et un interprète pragmatique résume leur sens dans la réalité. Les Professeurs acculent le langage aux positions intenable : ou bien ils en font un demiurge (qui représente le monde), ou bien un figurant, qui enregistre des vérités

(résidant dans le *réel*). La vérité n'est associée qu'au discours, et le sens est formé de désirs soit de formuler des requêtes soit d'en interpréter les réponses. L'intelligence est l'art d'un discours minimal, pour dégager un sens maximal.

La syntaxe de la vie est bien inattaquable ; sa sémantique est soumise à notre intelligence ; sa pragmatique - à notre caprice. La bonne parole est au contact des trois. La parole, qui ne s'adresse qu'à une autre parole, est sans vie.

Entre l'intelligence qui se dénude et le mot qui se pare, mon excitation est plus vive avec le second. La première me laisse l'impression d'un épouvantail, dans un terrain vague, ou d'un squelette, dans un cimetière mécanique.

En français, une belle homogénéité des contenus de nos trois facultés, celles du corps, de l'âme et de l'intelligence : la *sensation*, le *sentiment*, l'*assentiment*.

C'est l'intuition qui amène des objets, c'est l'intelligence qui souffle des mots, mais c'est surtout de la hauteur qu'on aurait besoin, pour que les sons des mots traduisent bien l'âme. *Quand l'objet a rempli l'âme, les mots accourent tout seuls* - Sénèque - *Cum rem animus occupavit, verba ambiunt*. Pour pouvoir remplir l'âme, il faut que l'objet soit fait en matière crue. C'est ainsi, qu'il prendra sa forme. La résonance de l'âme comblée produit des mots. Le poète est l'égalité des dons de l'âme et du mot.

Trois s rendent heureux : saint, sain et sage - B.Gracián - *Tres eses hacen dichoso : santo, sano y sabio*. Dès qu'on leur ajoute un s final, ils deviennent aussi banals que pécheur, corrompu ou bête. Le nombre sauve de l'ombre. À comparer avec quatre s du parfait amour de Calderón : sage, seul, serviable et secret, où le duel sauve le pluriel. Trois s, tournés

vers l'âme, en appellent le salut : son, soin, souci - musique, pathologie, intelligence. Trois W de Nietzsche, mères de l'être : *Wahn, Wille, Wehe* - accès (crise), succès (volonté), excès (douleur).

Les pensées du sot préexistent toujours et s'annoncent avec des mots anonymes, sans éclat ni reflets. *Comment il se fait, que ce n'est qu'en cherchant les mots, qu'on trouve les pensées ?* - J.Joubert. Les pensées du sage sont des effets de bord, des reflets dans des miroirs des mots, dans lesquels se mire l'esprit et y trouve son compte. *Je ne conduis pas ma plume, c'est elle qui me conduit* - J.Sterne - *Ask my pen, - it governs me, - I govern not it*. L'écriture crée des ombres inventées, et ensuite, l'esprit leur découvre une source de lumière réelle. Celui qui part d'un éclairage accessible, au lieu de suivre son étoile inaccessible, ne pense pas, il copie ou imite. *On pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire* - L.Aragon.

Le langage articulé permet à l'homme de tout mettre en problème, car il lui suffisait de mettre le signe de question devant des noms d'objets ou de phénomènes- Valéry. Et l'intelligence consiste à substituer à ces belles inconnues des objets ou phénomènes, dont l'accès est délicatement suggéré par l'interrogation même. Ce n'est pas le nombre d'inconnues qui fait la richesse et la beauté de l'équation de la vie, de l'arbre, mais l'élégance de leur greffage.

Le langage est un intermédiaire sans valeur propre. La pensée, poursuivie jusqu'au plus près de l'âme, nous conduit sur les bords privés de mots - Valéry. Ceci est parfaitement juste, lorsqu'il s'agit de n'exhiber que l'intelligence (en s'appuyant sur le modèle, où le langage ne peut être que requête) ou de ne viser que des démonstrations (sans chiffres à l'appui, dans l'insupportable verbalisme des philosophes, où se noie la réalité ontologique) - une fois interprété, le Langage y doit disparaître, pour laisser la place aux substitutions du modèle ou au sens dans la réalité.

Néanmoins, la littérature ne commencerait-elle pas, lorsque le modèle et la réalité sous-jacents laissent le langage les recréer ? Le philosophe doit choisir entre poète et cogniticien, s'il ne veut pas être assimilé à l'idiot du village. La pensée, privée de mots, ne garderait que la pitié et la tendresse.

La raison, c'est l'évaluation dans l'existentiel ou dans l'universel ; la foi, c'est les valeurs dans l'absolu. Et l'intelligence, c'est la conscience que la foi lumineuse précède le premier pas de l'évaluation, et la foi ombrageuse en consacre le dernier.

Au commencement étaient la couleur et le son, mais c'est l'œil et l'oreille qui sont plus près du dessein divin ; de même, la primogéniture du verbe cède à l'intelligence l'héritage et la place auprès du Seigneur.

L'athée pieux s'appelle agnostique ; l'agnostique, qui ne fait que penser, devient athée ; l'agnostique intelligent et sensible devient nihiliste. Le nihiliste s'attache à ce qui n'existe pas - une attitude poétique ; l'athée nie ce qui n'existe pas, ce qui est bien plat.

Les formes personnelles du verbe *être* n'ont rien à voir avec l'infinitif, en exprimant, respectivement, le *cogito (je)*, la proximité (*tu*), le regard (*il*), la tribu (*nous*), l'autre (*vous*), l'intelligence (*ils*). Curieusement, en russe, c'est le seul verbe, où l'infinitif (*есть*) serve de forme personnelle pour toute personne !

L'intelligence, au sens antique du mot, pourrait servir à mieux comprendre ou à mieux sentir ; les Russes, avec l'*intelligentsia*, penchent pour la seconde extension, tandis que le mot anglais *intelligence* se dévia vers le renseignement, et le mot français - vers l'entente (intelligence avec l'ennemi) ou la compréhension (pour une meilleure intelligence).

C'est l'un des rôles de l'intelligence que de prouver, que la tête n'a rien d'irremplaçable et de continuer à entretenir un bon feu ailleurs. *L'intelligence fuit la Russie ; ce qui contribue à faire de sa patrie, abandonnée par l'esprit, un dragon avancé de l'Asie - Nietzsche - In Russland gibt es eine Auswanderung der Intelligenz : so wirkt man dahin, das vom Geiste verlassene Vaterland zum vorgestreckten Drachen Asiens zu machen.* Il est plus difficile d'avoir sa propre voix que sa propre cervelle. On prouve mieux son originalité par des caprices sentimentaux, que par des constructions mentales, où le robot moderne domine : *L'esprit russe brille le mieux dans des balivernes - V.Klioutchevsky - Русский ум ярче всего сказывается в глупостях.*

On affûte son intelligence dans le commerce des hommes ; ce n'est qu'en solitude qu'on comprend, que la naïveté peut être un bon bouclier. La multitude abrutit les sens, mais aiguise l'intelligence ; la solitude fait l'inverse. C'est seulement en multipliant mes interlocuteurs moqueurs au fond de moi-même, que je peux maintenir mon esprit en l'état de marche.

Pour les critiques, le style est ce que d'autres critiques avaient relevé chez un classique - une vision mécanique et naïve. *Un romantique, c'est la solitude, qu'elle soit rebelle ou résignée ; être romantique, c'est perdre le style - V.Weidlé - Романтик есть одиночество, все равно - бунтующее или примирённое ; романтизм есть утрата стиля.* Le style, c'est le regard, c'est à dire union d'une personnalité, d'une intelligence et d'une volonté, tout appuyé sur un talent.

Quoi qu'en dise le blasé, la solitude est toujours une absence. Comme la folie, dont je vois trois causes : l'absence d'atelier, l'absence d'outils, l'absence d'œuvre - langage, intelligence, création.

Je sais, que personne, même parmi les meilleurs et les plus exceptionnels, ne peut avoir raison contre tous. Pourtant, un doute me chiffonne :

personne ne remarque le livre qui, pour moi, est le plus beau et le plus intelligent du monde...

Plus profonde est notre quête de connaissance, de certitude, d'ordre du monde, plus haut nous apparaîtra son silence final. La meilleure intelligence ne mène qu'à un meilleur effroi.

La souffrance concrète et l'intelligence abstraite sont les seuls domaines, où la philosophie a un mot à dire, - la philosophie de la consolation et la philosophie du langage. En revanche, il faut enterrer et oublier les soi-disant philosophies de la nature, de l'expérience, de l'être, de l'esprit, de la connaissance, de la liberté, de la vérité.

Deux immenses sottises vont de pair : ne pas vénérer le souffle miraculeux de la vie qui m'habite et ne pas redouter l'instant, où ce miracle cessera dans mon corps inanimé. C'est pourquoi les épicuriens sont parmi les plus démunis et d'esprit et d'âme. *Sot est celui qui dit craindre la mort parce qu'il souffre de ce qu'elle doit arriver* - Épicure.

Le malheur a le mérite de réveiller nos talents qui, en circonstances heureuses, seraient restés endormis - Horace - *Ingenium res adversa nudare solent, celare secunda*. Ce sont, en général, de bien petits malheurs et de bien petits sommeils. Le vrai talent naît du rêve d'un bonheur en quête d'interprète. Et quand l'intelligence ajoute à ce rêve obscur une lumineuse certitude de la beauté du monde, on devient créateur.

Savoir falsifier toute vérité est signe d'intelligence. L'intelligence supérieure est de fabriquer un langage rendant cette falsification - automatique. Tout ce qui touche à la vérité peut être câblé dans le cerveau des hommes. La grande menace serait, que le beau se réduise, lui aussi, à quelques branchements de veines ou d'aortes.

Les transcendants : le Bien, le Beau et le Logique. Mais ni les bonnes actions, ni les beaux objets ni les vérités ne le sont pas. Le Vrai ne quitte presque pas le domaine langagier, effleure à peine le conceptuel et ignore le réel. Le Bon ne loge que dans l'âme, se tait ou se profane dans le réel et se chante ou se rehausse dans le langagier.

Le vrai est toujours logé dans un univers clos, et la création est modification de l'univers, donc – défi explicite au vrai ancien et naissance implicite du vrai nouveau. Le vrai, contrairement au beau, ne demande ni volonté ni intelligence internes ; il est produit collatéral et secondaire d'une volonté de la création externe. *Volonté du vrai - c'est l'impuissance dans la volonté de créer - Nietzsche - Wille zur Wahrheit - die Ohnmacht im Willen zur Schaffung*. Le créateur produit des images, qui forment un arbre requêteur, et que l'observateur unifie avec son propre monde, l'unification devenue possible grâce à l'adaptation au nouveau langage et à la vérité établie, fugitivement et mécaniquement, de la proposition.

Dans l'intelligible, ce qui nous est commun, donc ce qui n'est qu'une intersection, est nécessairement plus pauvre, que ce qui nous est imparti en propre. Et la vérité n'est qu'un attribut de l'intelligible. *St Augustin* ne veut pas le voir : *Quand nous voyons, l'un et l'autre, le vrai, où le voyons-nous ? - dans l'immuable Vérité, au-dessus de nos intelligences - Si ambo videmus verum, id videmus ? - ambo in ipsa quae supra mentes nostras est incommutabili veritate*.

Les médiocres sont fiers de pouvoir garder à l'esprit deux idées contraires, sans perdre la face. Puisque ces vérités sont formulées, chez eux, dans un seul et même langage, cette cohabitation paisible dévoile un sot. Le sage, comme Dieu, a plusieurs demeures, c'est à dire plusieurs langages, et il a des moyens d'entretenir des contradictions comme on entretient des maîtresses, qui s'ignorent.

Le savant, qui parvient à une vérité, prouve la force et l'intelligence de ses yeux ; le poète, qui s'en écarte, montre le goût et la créativité de son regard ; ni l'un ni l'autre ne se contentent d'y séjourner. Tous les deux sont créateurs de langages : de représentation et d'interprétation. Les chemins, qui conduisent à la vérité ou en partent, ce sont des langages, universels, pour le savant, individuels - pour le poète.

Au sage, l'impossibilité du dernier mot inspire la vénération de l'indicible vérité de Dieu. Au sot - l'indifférence cynique devant toute vérité.

La vérité passe dans l'ordre de la bêtise, quand de l'imprévu de sa naissance elle fait une destinée ou une immortalité. La bêtise, contrairement à la bonne vérité, n'étonne pas, parce qu'elle est éternelle. Mais le meilleur étonnement, celui de l'amoureux, par exemple, est hors intelligence : *La bêtise, c'est d'être surpris* – R.Barthes - vous comprenez maintenant pourquoi le sage court d'après la bêtise et l'amoureux, ravi, l'attrape.

Toutes les médiocrités pensent, que toute chose vraie est nécessairement bonne. Un déluge de vérités insipides, incolores se déverse dans des livres, qu'aucun bon goût ne visita jamais. Ils sont peu, ceux qui comprennent, que quand une chose est bonne (par le style, l'intelligence et l'originalité), elle est vraie (pour celui qui maîtrise le langage sous-jacent).

Jadis, l'ignorance protégeait contre l'inquiétude, et de doux mensonges berçaient notre félicité. De nos jours, les consciences tranquilles sont préservées mieux grâce au savoir, et la félicité béate - grâce à la vérité arrogante, plutôt qu'au timide mensonge. L'ignorance est incapacité de nouvelles unifications bouleversantes, incapacité due à la perception du connu comme d'une constante, l'intelligence consistant à savoir toujours y

déceler quelques troublantes variables. Plus de constantes, plus d'ennui et de tranquillité.

Ceux qui disent la vérité, disent les ombres - P.Celan - *Wer Wahrheit sagt, sagt die Schatten*. La vérité est bien dans la lumière parfaite (*La vérité est le soleil des intelligences* – L.Vauvenargues), mais pour la dire, dans notre caverne, l'ombre est sa seule ressource lisible, sa copie imparfaite, son modèle. Inaugurée par Platon, gagnant en intensité et en franchise, elle devint sous-sol de Dostoïevsky.

L'absence de but décrit aussi bien le mauvais que le bon nihilisme. Le premier, l'absurdiste, le constate et se met à se lamenter et à justifier son cynisme. Le second, le noble, le proclame par un acte de volonté, car l'essentiel de nos élans et de nos visages s'associe à la hauteur de nos commencements et à la noblesse de nos contraintes.

Deux instruments, pour façonner la liberté de l'homme – l'intelligence et la volonté. La volonté cherche des ressources profondes de la force brute ; l'intelligence trouve les hautes sources de nos belles faiblesses. *Il y a plus de noblesse dans l'intelligence que dans la volonté* - St Thomas - *Intellectus nobilius voluntate*. La volonté *doit* déboucher sur l'action ; l'intelligence *peut* conduire au rêve. C'est pourquoi à la volonté de puissance il faut préférer l'intelligence de la faiblesse.

Dans la métaphore se rencontrent la pensée et la musique, la pesanteur et la grâce. Ne suivre que le premier versant condamne à la pesanteur finale, au *Schweregewicht* nietzschéen de la pensée des pensées. L'écriture devrait être musique de la musique.

Comment perçoit-on le sens d'un écrit d'art ? - le bête le trouve dans des solutions offertes, le médiocre le cherche dans des problèmes formulés, le sage l'invente dans des mystères initiatiques.

L'écrit bête évoque des questions à réponse unique ; l'écrit médiocre énumère des réponses plausibles aux questions communes ; le bel écrit se forme dans le style des questions paradoxales, auxquelles chaque lecteur apportera sa réponse enthousiaste ou se taira, indifférent.

Pour être maître du vrai, l'intelligence suffit ; mais il faut plus que de l'intelligence, pour faire cohabiter le bien et le beau, - il faut de l'esprit, presque inutile dans le vrai.

Le bon Dieu créa tant de facettes d'intelligence incompatibles, qu'on peut briller sur les unes et être niais sur les autres. Je l'écris, en pensant à ce bel homme que je croisai récemment sur la Grande Bleue, R. Enthoven, si éblouissant à l'oral et si plat à l'écrit, si émouvant à s'apitoyer sur [Pascal](#) et si pitoyable à faire d'un niais, S. Guitry, - un philosophe.

La syntaxe abductive se réduit au *Où* et au *Quand*, ces demeures de l'Être ; la sémantique abductive consiste en *Comment* et en *Pourquoi*, ces outils du Devenir. Le savoir et le style.

De l'objectivité de l'être et de l'action, surgit la subjectivité de l'essence et de l'existence, et c'est notre regard créateur qui, à partir de la première, génère des représentations, et, à partir de la seconde, forme des interprétations ; l'intelligence et la noblesse y sont des vecteurs, et le talent - le maître. Quatre étages de la création.

Et l'esprit et l'âme ont le même besoin d'imagination, fournissant, respectivement, des idées ou des mélodies, des concepts ou des spectres. L'âme imaginative, en compagnie des concepts, les travestira facilement en spectres ; en sens inverse, l'esprit imaginatif, ne se fera pas duper par les spectres, qu'il apprivoisera avec des concepts.

Pour peindre la vie, l'intelligence fournit le sens, le goût prépare des palettes de couleurs, et le talent en crée l'harmonie. Avec la même palette, on peut peindre et le chagrin et la joie. Sans intelligence ni goût, ces deux tableaux n'exhiberaient que la grisaille décousue ; sans intelligence seule, on est manichéen, on ne lirait dans la vie que, séparément, une comédie ou une tragédie.

La pensée ajoute de l'inconnu à une représentation ; la poésie découvre de l'inattendu à une interprétation. Et la philosophie, qui est leur fusion, devrait en faire un système, qu'un informaticien austère appellerait système de gestion de bases de connaissances ; la pensée y pencherait sur la consolation, et la poésie s'y affirmerait en tant que triomphe du langage libre.

Là où le changement d'expression change la pensée s'arrête la science et commence la poésie (et donc une bonne philosophie). Chercher, en philosophie, des invariants purement intelligibles, résistant au sensible, est une tâche impossible, que se donnaient des rats de bibliothèques et que voulait leur imposer le trop bon Valéry, exaspéré par le verbalisme philosophique.

Oublier l'Intelligence

Le talent et la noblesse sont des voix de l'éternité ; dès qu'elles réveillent l'esprit ou le devenir, ceux-ci se transforment en l'âme et en la création, et leur porteurs deviennent *hommes à l'âme éternelle et l'éternel devenir* - Nietzsche - *Menschen mit ewigen Seelen und ewigem Werden* - sans attouchement par l'éternité, tout est basement et médiocrement mécanique.

Être plus près du beau ne veut pas dire être plus noble. Et, à voir de plus près, l'esprit est peut-être plus aristocratique que l'âme. Sur une île déserte, le grand et le noble pourraient garder leur valeur pour l'esprit, tandis que le sacré se volatiliserait. *Qu'est-ce que le sacré ? C'est ce qui unit les âmes* - Goethe - *Was ist heilig ? Das ist's, was viele Seelen zusammenbindet.*

La profondeur et l'ampleur résument le talent, et la hauteur du regard – la noblesse. Le sérieux - aux sédentaires ; l'ironie, c'est le *ton de revenants*. *Deux qualités littéraires fondamentales : surnaturalisme (intensité, sonorité, vibrativité, profondeur) et ironie (dédoublement)* - Ch.Baudelaire. Le dédoublement est ton absence provisoire dans le réel, qui n'est jamais ironique. Le nomadisme des positions ; le culte de la pose.

Deux sortes de hauteur – due à la grâce (traduite en talent) ou acquise par la maîtrise de la gravitation (la volonté d'échapper aux attraits terrestres, pour se vouer à l'apesanteur céleste).

Les dons de l'esprit sont, évidemment, plus consistants et profonds que les dons de l'âme, dans leur hauteur éphémère. Mais les premiers sont

essentiellement communs, les seconds étant le seul moyen de faire entendre ma propre voix. Le désintéret pour la musique explique l'extinction des âmes et la monotonie des voix.

On vaut par la noblesse et par le génie ; et la modalité du valoir, justement, est celle qui convient le mieux à la hauteur ; le vouloir et le pouvoir ne constituent qu'une épaisseur déterminée et finie ; la hauteur est dans l'inabouti réel et dans l'infini virtuel. *Être dans la hauteur, le pouvoir et le devoir, c'est être transcendantal ; vouloir la hauteur, sans le pouvoir ni devoir, c'est être transcendant* - F.Schlegel - *Transzendental ist, was in der Höhe ist, sein soll und kann ; transzendent ist, was in die Höhe will, und nicht kann oder nicht soll.*

La hauteur est oubli des équivalences, refus des symétries, césure des transitivités, absence d'ordre, projection sur la réflexivité. Création de mesures de l'incommensurable. Désintéret pour le comparatif orgueilleux, refuge dans l'humble superlatif. En hauteur, il n'y a pas d'égalité de constantes, mais des unifications d'arbres. *La hauteur, en tant qu'égalité, n'existe pas. Elle n'est que primauté* - M.Tsvétaeva - *Высоты, как равенства, нет. Только как главенство.*

Le but de l'homme – l'état de grâce ; le moyen – le talent ; la contrainte – l'évitement de la pesanteur. *Délivrer l'homme de son tyran, la pesanteur* - Hugo. La grâce – l'illusion irrésistible d'une hauteur. La bouteille de détresse, au fond de la mer, mon tombeau, contenant mon chant au ciel, mon berceau.

La noblesse est une dérivée du bon (le cœur) et du beau (l'âme), dans la sphère de l'esprit, où elle devient aussi primordiale que ces valeurs métaphysiques elles-mêmes. *Le talent nous fait découvrir l'immense merveille, qu'introduit la noblesse dans le dessein tragique de l'existence* – B.Pasternak - *Дарование открывает, как сказочно много вносит честь в*

общедраматический замысел существования.

Le vrai fond de l'homme, c'est bien la musique, dont la qualité dépend de cette concordance triadique : le cœur dicte son rythme, l'esprit conçoit son harmonie, l'âme émet sa mélodie. Seul le talent devrait se charger de la partie instrumentale.

La merveille de l'homme est d'être muni exactement de ce qui permet de vivre le monde comme une pure musique : un instrument (le talent), un interprète (l'esprit), un auditeur (le cœur), un compositeur (l'âme). Paradoxalement, les yeux y sont absents, pourtant c'est bien le regard qui permet de voir cette merveille. C'est le regard et la mémoire qui rendent l'homme - mortel. *L'homme est un Dieu mortel* - le Trismégiste.

Le talent arrange la rencontre de la solitude et de la noblesse, qui sont à l'origine et de la musique et de la poésie. La solitude en exclut l'hypostase collective, et la noblesse – l'hypostase communicative ; il n'y reste que la face de Dieu, devant laquelle aurait créé le poète-musicien.

Pour me proclamer libre, il ne suffit pas que la voix de mon âme s'élève au-dessus de la loi de mon esprit. Il faut, en plus, que cette voix soit de la musique divine et que cette loi ne soit pas lue au ciel. Toute noble liberté est triomphe de l'harmonie interne sur le calcul externe. Un simple interprète, non-compositeur, peut-il être libre ?

L'âme est musicale, et le souci d'acoustique la rend alliée de certains vides ; l'esprit ne tolère pas le vide ; si je ne le remplis pas d'une culture, c'est à dire d'un souci d'excellence, il sera envahi par le fait divers, ennemi du souci de l'être, de cette *cura esse*, qu'on retrouve dans *pro-cureur* et *curé*, se souciant de nos esprits ou de nos âmes et nous procurant des bancs des accusés ou des confessionnaux.

Les plus utiles des contraintes sont les contraintes acoustiques ; ce n'est pas tant par la transformation du bruit du monde que j'en extrais la musique, mais par un filtrage impitoyable ; le reflet fidèle du vrai monde est bien musical, mais ce n'est pas dans un miroir de mon esprit profond, que je le verrais, - je l'entendrais sur les cordes de mon âme hautaine ; dès que je n'écoute le monde qu'à travers l'âme, tout devient musique ; le créateur est celui qui oublie le bruit du monde et porte l'écho de sa musique.

L'intensité vitale est cette bonne tension des cordes, grâce à laquelle je devrais produire ma musique ; mais dans la qualité de la musique, l'intensité elle-même ne joue qu'un rôle secondaire ; c'est le talent et la noblesse, c'est à dire la hauteur, qui en détermineront la profondeur et la portée. *Ce qui portait l'homme en hauteur, c'était la musique, cette révélation irrésistible et désarmée* – В. Pasternak - *Человека уносила ввысь музыка : неотразимость безоружной истины.*

Qu'est-ce que l'intensité ? - serait-ce l'aboutissement d'une flamme, transmise à la musique pour finir imprimée dans l'âme, sans traces d'objets, d'instruments et de finales ? L'énigme de l'esprit, qui se charge de cette trajectoire, - l'impulsion toujours tragique du commencement : *Le tragique commence avec la ruine de l'imitable* – Ph. Lacoue-Labarthe. Le commencement est découverte de tours d'ivoire ; à la fin, une démolition est inévitable ; deux issues possibles : servir de matériaux de construction ou devenir une ruine intouchable, un rêve naissant : *Si tu détruis, que ce soit avec des outils nuptiaux* - R. Char.

L'essence du monde se réduit au fond mathématique et à la forme musicale ; et, respectivement, il n'y a que ces deux seules sortes de génie humain, maîtrisant la mystique soit du nombre soit de la mélodie, de l'être ou du devenir ; dans d'autres domaines, il ne peut y avoir que des talents.

C'est la part du rêve ou du talent qui traduit, respectivement, mon vouloir ou mon pouvoir – en valoir. Je suis ce que je veux en rêve, je deviens ce que je peux avec mon talent. Je vaudrais par l'harmonie entre mon être et mon devenir.

Si Dieu te fit cadeau d'un talent, la seule exigence extra-littéraire indispensable, pour en être digne, est la noblesse ; dans la littérature *la noblesse doit être ta première contrainte* – F.Iskander - *благородство должно быть в самом замысле.*

Le sage séchera les larmes des autres, mais il n'y mêlera pas les siennes - Sénèque - *Sapiens succurret alienis lacrimis, non accedet.* Il vaut mieux, en effet, que mes larmes continuent à ne couler que vers mon cœur assoiffé d'un bien impossible. Ce qui me ronge éthiquement n'est traduisible qu'esthétiquement ; les gestes traducteurs peuvent être nobles, c'est à dire beaux, ils ne peuvent pas être bons. Et que mon encre soit sang et non pas larmes ; le sang concentre le talent, les larmes le diluent.

Génie du Mal est une élucubration jamais réalisée ; tout génie porte haut son cœur d'humaniste ; la seule hiérarchie verticale, qui ne s'écroule pas sous un regard croisé du vrai, du beau et du bien, est donc la hiérarchie des talents. Aucun génie que je connaisse ne manque de noblesse ; celle-ci en fait partie intégrante.

La noblesse d'esprit est dans l'égalité profonde des pensées, la noblesse d'âme est dans la haute fraternité des sentiments, la noblesse du cœur est dans la vaste liberté de l'amour.

Plus fièrement on proclame l'inégalité des âmes, plus humblement on reconnaît l'égalité des corps. Mais ces deux sortes de fraternité ne peuvent cohabiter que dans un esprit noble.

Dans les besoins et plaisirs matériels, nous sommes égaux ; nous sommes inégaux dans les affaires spirituelles. Donc, la formule nietschéenne : *Aux égaux – égalité, aux inégaux - inégalité - Den Gleichen Gleiches, den Ungleichen Ungleiches* - s'applique aux mêmes hommes ; elle est une heureuse réconciliation entre un communisme fraternel et un aristocratie élitiste.

Qui pense dans la profondeur, aime dans l'ardeur – Hölderlin - Wer am tiefsten denkt, liebt am lebendigsten. Qui aime dans l'ardeur, rêve dans la hauteur. Le talent, c'est l'art de mise en marche de l'ardeur, avec des aliments sélectionnés par la noblesse.

La noblesse extérieure de l'homme a le même rapport avec son génie, que la beauté de la femme avec son don d'aimer - F.Schlegel - Wie beim Manne der äußere Adel zum Genie, so verhält sich die Schönheit der Frauen zur Liebesfähigkeit. C'est à dire, un rapport inexistant. En revanche, la noblesse intérieure de l'homme vaut autant l'amour de la femme, que son génie en vaut la beauté extérieure de la femme.

Ma vie se résume en deux destinées : la première est tracée par mon action et mon esprit, et la seconde – par mon âme et ma création. Tout homme sensible finit par comprendre, que les pas sur la première voie n'apportent rien de significatif à la qualité de la seconde. Mais aucun progrès ne m'attend sur la voie éternelle, la seconde ; je n'y vivrai que le retour du même, car le talent de mes compositions, l'intensité de mes couleurs, la noblesse de mon regard sont trois dons du ciel non évolutifs.

Les soucis du fond et ceux de la forme - quand on sait les séparer, on est artiste. L'action et la réflexion s'occupent du premier, le goût et le talent – de la seconde. Et dans la vie des grands, comme dans un roman, le fond finit par effacement ou banalisation, et c'est la forme qui persiste dans notre esprit, ennobli et devenu âme. Curieusement, enseigner le *fond* d'un

métier – de charpentier, de philosophe ou de gendarme – se dit *former*.
Hegel - *Le travail forme - Arbeit bildet* - joue la-dessus.

Dans les actes que j'ai admirés le plus, aucune idée, accompagnatrice ou inspiratrice, ne vient appuyer mon enthousiasme. Et vice versa, dans les idées qui m'enthousiasmèrent le plus, - aucune trace de leur solidarité avec des actes quelconques. L'esprit de l'auteur les conçoit, tous les deux, mais c'est la présence de son âme que je dois percevoir, pour l'aimer, - une âme, noble et désintéressée, dans le premier cas, ou une âme, élégante et passionnée, dans le second.

Que diraient de l'état de nos goûts les générations précédentes, mieux pourvues en talents, si elles découvraient les œuvres des *number one* français officiels, en philosophie, en littérature, en poésie : M.Onfray, M.Houellebecq, M.Deguy - peut-on les imaginer au salon de Mme Geoffrin ? Signes communs : inattouchement par la noblesse et par l'esprit, métaphores flageolantes, incapacité d'admirer l'œuvre de Dieu, culte de l'homme *relatif*. Se consoler, dans une mauvaise joie, que chez les voisins, avec H.Jonas, G.Grass, S.Hermlin, la dévastation est encore plus désolante ?

La tradition ? Noblesse héréditaire du plagiat – S.Lec. La muflerie des inventions est plus traditionnelle, sans être transmissible. *Un génie emprunte noblement* – R.W.Emerson - *Genius borrows nobly*. L'ignorance des racines - la maladie des branches sèches. *L'immaturité se reconnaît dans l'imitation, la maturité - dans le vol* - T.S.Eliot - *Immature poets imitate, mature poets steal*. On vole des livrets, on invente sa propre musique. *Un bon compositeur n'imité pas, il vole* – I.Stravinsky - *Хороший композитор не имитирует, но ворует*. Le créatif n'adapte pas, il adopte ; le poussif n'acquiert pas, il conquiert. L'art ignore le sixième Commandement.

Je ne connais qu'un seul philosophe, également bien armé, pour affronter les deux seuls défis de la philosophie noble, le désespoir et le langage, - [Wittgenstein](#). Mais il manque trop de talent littéraire ; le tempérament d'homme et la finesse de philosophe ne passent pas dans le style d'écrivain.

Un mode de cohabitation entre une humble liberté et une fière servitude, une liaison, encore plus subtile, entre un génie d'espèce et une passion de genre, une musique des contraintes faisant chanter les moyens et danser les buts - c'est ce qu'on pourrait appeler hauteur.

L'homme grégaire est condamné à *écouter* ou à reproduire le bruit du monde ; l'homme sensible est voué à *entendre* ou à créer de la musique ; le sens du *toucher* y ajoute le désir de caresser ou de consoler, et ceux de l'*odorat* et du *goût* le protègent des platitudes, celui de la vue fixe son esprit en hauteur - le désir de voir du vrai sensible, puisque pour atteindre au vrai intelligible, le cerveau tout seul suffit.

Mépriser l'avoir et le paraître et parier sur l'être est puéril ; d'autant plus que les sublimations de ces deux adversaires bien pâlichons s'appellent le devenir et le rêver ; le premier, mû par un talent, s'identifie avec la création, et le second, inspiré par une noblesse, t'installe dans la hauteur.

Si je reste dans la profondeur, j'écrirai en plein, que l'esprit froid interprétera comme un paysage figé ; si j'ose la hauteur, j'écrirai en creux, que remplira le chaud chaos de l'âme, pour enfanter d'un climat.

La langue - une grâce de l'esprit ; l'amour - une grâce du cœur ; la foi - une grâce de l'âme ; l'inspiration - une grâce de la poésie ; le visage de femme - une grâce d'outre-formes.

L'âme doit avoir son propre souffle, indépendant de l'esprit ; celui-ci porte

toujours une part mécanique, se fait contaminer par le désespoir, attrape le vertige des profondeurs ; l'âme, elle, doit être pleine de vie, d'espérance, de hauteur. Bizarrement, Kant intervertit les rôles de l'âme et de l'esprit : *L'esprit est ce principe, qui apporte de la vie à l'âme - Geist heißt das belebende Prinzip im Gemüte* (dans les traductions françaises homologuées, on procède à une perfide substitution).

Le sot peut tout apprendre, sans rien savoir. Le sot pense penser avec savoir, l'homme de qualité sait savoir, sans penser. *Il vaut mieux créer qu'apprendre ; l'essence de la vie, c'est la création* - Jules César.

Le plus souvent, briller, c'est découvrir une grande profondeur ou attirer vers une grande hauteur ce qui paraît être plat, bref - donner le goût du difficile dans ce qui est facile. Toute médiocrité rêve de briller dans le difficile, en se référant à cette bêtise ovidienne : *N'importe qui peut briller pour traiter un sujet facile - In causa facili cuius licet esse disertus*.

Le pauvre d'imagination se tourne vers l'avenir ; le pauvre d'esprit patine dans le présent ; le pauvre de vie peuple le passé. L'homme sensible s'éprend de la vie d'un rêve passé plus que d'un rêve d'une vie future. Penser à la conservation du futur et à la redécouverte du passé, c'est, à la fois, le culte du commencement et le souci de l'éternel retour : *Le retour au commencement est une espèce de futur* - V.Jankelevitch.

Le piège d'un esprit polémiste : démanteler, avec brio, une inanité, le plus souvent imaginaire, et s'en donner de la confiance et de la grandeur. Ne relève de gant sur aucune arène, aucun forum, aucune route ! Les anges n'attendent que dans les impasses et se méfient même de la Lune comme lumière et témoin.

Que le trop de savoir finisse par peser est un cas, qui ne se présente jamais, et la posture faustienne ne fait que cacher l'un des deux amers

constats : l'incapacité de mettre son savoir en images ou l'humble reconnaissance, que les mystères obscurs de l'âme sont infiniment plus passionnants et profonds que les problèmes limpides de l'esprit.

Alterner la domination de l'esprit sur le corps (l'ange) avec la domination du corps sur l'esprit (la bête ou le surhomme), afin de donner à chacun l'occasion de ne pas quitter le sommet de son excellence.

L'intensité elliptique – l'ironie ; l'intensité parabolique – la métaphore ; l'intensité hyperbolique – le style. Le talent, c'est la maîtrise de ces sections, obtenues par les trois angles de vue sur le même objet spatial.

Les chutes poussent les meilleurs à se chercher des ailes, et les pires – à ramper. Le génie est dans un nouveau mode de déplacement, où chutes et envols peuvent facilement changer de signe. Et pour ne pas ramper, le meilleur moyen – trouver un équilibre dans l'immobilité. Devenir cette *cause immobile, qui meut toute chose* - Maître Eckhart - *eine unbewegliche Sache die alles Ding bewegt*.

Pourquoi les âmes finirent-elles par devenir, comme les cervelles, tièdes, sans frisson ni fièvre ni éclat ? Parce qu'on suivit la recette [platonicienne](#) mal comprise : les nourrir. Mais au lieu de ne sélectionner que des aliments immatériels, composés d'élans et d'étonnements, pour en entretenir la pure flamme, on les encombra avec des matières lourdes, lois ou algorithmes, qui y éteignirent toute étincelle. *Étant grossier, tout esprit s'ignore et désire la chair, comme aliment et volupté* – J.Boehme - *Ein jeder Geist ist rohe, und kennet sich nicht : nun begehret ein jeder Geist Leib, beides zu einer Speise und Wonne* - c'est dans l'image ou dans la donzelle que l'esprit entretient la belle illusion de soi.

On admire le mieux le paysage, quand on est pourvu d'un immuable climat : *Soit que nous nous élevions jusque dans les cieux, soit que nous*

descendions jusque dans les abîmes, nous ne sortons point de nous-mêmes – É. Condillac. Les autres répètent, avec Heidegger, qu'ils *se tiennent toujours hors d'eux-mêmes, auprès de l'Être - 'Ich bin' ist immer jenseits des Seins, neben dem Sein als ständiger Anwesenung* - qu'on soit dans le processus ou dans la frontière, qu'on soit Ouvert ou Fermé, qu'on soit regard ou énergie, on ne démord pas de son soi inconnu, ce gardien de l'être.

La vie d'un créateur consiste à traduire le visible en lisible, le devenir en l'être, le prochain en lointain ; c'est son talent qui détermine si l'on y entendra un chant ou un compte rendu, si l'on y verra une danse ou une marche, si l'on y sentira une caresse ou une violence.

Ce délicat choix entre le sang et le sens, entre la couleur et la valeur, où l'âme me fait pencher en faveur des premiers, et l'esprit me conduit vers les seconds ; et je finis par danser pour les premiers et de penser au nom des seconds, avec la musique pour leur seul dénominateur commun.

À partir d'un certain niveau de dons naturels, avoir de la profondeur est question d'inertie ou de persévérance ; atteindre à la hauteur, en revanche, ne demande ni efforts de la volonté ni constructions de l'esprit ; c'est une affaire de goût, de prédestination ou de sensibilité ; l'édifice savant, solide et durable, face à la tour d'ivoire, aérienne et éphémère.

Quand je ne suis qu'acteur, le *comment* de mon jeu importe plus que le *quoi* et le *combien*. C'est le *quand* et le *où* de mon metteur en scène (mon talent) et, surtout, le *pourquoi* du dramaturge (mon génie) qui importent dans la pièce, que j'aurai conçue.

Le talent et le désir font partie de ces choses temporelles, soumises au courant du Léthé, de l'apprentissage et du désenchantement. Le génie et le rêve ignorent l'oubli, se moquent de l'expérience et vivent de

l'enthousiasme.

Tous les *penseurs* brandissent cette misérable et quasi-inexistante opposition entre esprits libres et esprits enchaînés, tandis que le seul choix crucial, dans ce domaine, est entre une liberté dégradante et un esclavage valorisant. Là où la liberté élève ou l'esclavage avilit ne prospèrent que des esprits médiocres.

Il y a trois sortes de thèmes, abordables par un intellectuel : ceux, où 90% des hommes sont dans le vrai - on pratique le paradoxe, en s'y opposant, ou le conformisme, en y adhérant ; ceux, où 90% sont dans le faux - le conflit est entre la bêtise et l'intelligence, l'ignorance et le savoir, la platitude et la profondeur ; enfin, dans le troisième domaine, un homme de palinodies, un homme d'esprit et de virtuosité, trouvera toujours de bons arguments pour soutenir soit l'un soit l'autre des avis contraires - le choix serait question de goût, de passions, de hauteur du regard. Le premier domaine accueille la majorité des cerveaux et des plumes ; l'arbitre du deuxième est le scientifique ; tandis que le troisième est le seul, où devraient agir le cœur du poète ou l'âme du philosophe. Postures, positions, poses.

C'est sur des sentiers battus qu'on rencontre ceux qui s'égosillent le plus sur les périls de leur chemin unique, réservé aux immenses trublions qu'ils sont : *Des voies obliques, mal entretenues, sont les voies du Génie* - W.Blake - *the crooked roads without improvement are roads of Genius*. Ce n'est pas l'aménagement de virages qui motive le Génie, mais l'arrangement de mirages. Qu'on parcourt des yeux sans recours aux pneus.

L'esprit aristocratique, ce ne sont pas des valeurs tranchantes, mais des vecteurs fléchants : l'orientation, le mouvement, la danse - vers, ou plutôt dans la hauteur ! Les valeurs sont des vecteurs fossilisés, rétrécis, fixes.

Les valeurs se devinent d'après des mobiles ; les vecteurs sont mis en mouvement par le style. *Le style est le moyen de recréer le monde, selon les valeurs de l'homme, qui le découvre* – A.Malraux - ce monde pourrait être vaste, il ne sera jamais haut.

En philosophie, on vise le pathos et la pureté de la pensée, en témoignage d'un esprit ardent. On remplace *pensée* par *sentiment*, *esprit* par *âme*, et l'on pourra mettre *poésie* à la place de *philosophie*. Mais si l'on élimine *pathos*, *pureté* et *ardeur*, en restant en la seule compagnie de *pensée*, on est sûr de déboucher sur une platitude ou sur un ennui.

La liberté est un concept d'autant plus douteux, que deux grands sentiments, la honte et la pitié, lui sont franchement hostiles. La liberté est l'égalité des dons de l'esprit, du cœur et de l'âme. L'angoisse accable l'âme, la pitié fige le cœur, le dégoût ravage l'esprit. Mais aujourd'hui, l'angoisse est due à la faiblesse du cœur ; la pitié se calcule par un esprit sans honte ; le dégoût se dissimule dans des âmes sans hauteur.

Sur l'échelle verticale, il n'y pas d'égalisation possible - comment comparer des incommensurables ? La seule égalité, que l'aristocrate appelle de ses vœux, s'établirait dans l'horizontalité matérielle, mais, évidemment, ce ne sont que des vœux pieux. La belle égalité n'existe qu'entre nobles - à moins que le noble soit celui qui, pour toute paire d'opérandes, est capable d'inventer un nouvel opérateur d'égalité. Pour les vilains, l'égalité est une question de lettre, c'est-à-dire de chiffres ; elle n'est chimère, c'est-à-dire esprit, que pour les nobles. L'égalité noble part de la réduction à un zéro signifié de tous les autres chiffres signifiants.

Quoiqu'en pensent les aigris, le contenu de nos sentiments, chez tous les hommes, est largement le même ; c'est l'intensité, avec laquelle on en vit la profondeur, et la noblesse, avec laquelle on les élève en hauteur, qui nous distingue. C'est l'indépendance entre le sentiment, la pensée et le

regard qui est un miracle de la création, du talent ou du cœur.

La beauté sans noblesse n'est que joliesse. Mais pourquoi tout ce qui est sublime est, en même temps, beau ? - énigme. Le talent serait, donc, le don de rendre sublime, d'anoblir.

Le goût s'occupe de mes contraintes ; et le talent – de mes productions. Le premier me fait don de ruines ; le second fait pousser un arbre. Grâce au premier, je vis dans les ruines ; je rêve en arbre, grâce au second. Les ruines – la virginité (pour mon regard) et la grandeur (pour mes yeux) du passé ; l'arbre – la fécondité des racines, des fleurs et des ombres.

La vie : le hasard géographique et physiologique en détermine les moyens ; les moyens, à travers le hasard social, en fixent les buts ; enfin, le sens de la vie découle mécaniquement des buts ratés ou réussis. Donc, en dehors du talent et dans ce qui ne dépend que de ma volonté, l'essentiel de ma personnalité ne se concentre ni dans le sens ni dans les buts de la vie, mais dans les contraintes que j'impose à ma vie : que mon cœur soit sceptique aux sirènes de l'action et attentif à l'appel du Bien et donc de l'amour ; que mon âme soit indifférente au bruit et sache en extraire la musique ; que mon esprit soit fidèle à mon âme, en interprétant sa musique.

La culture : entretenir les soifs du cœur (le Bien) et de l'âme (le Beau), une fois assouvi l'appétit de l'esprit (le Vrai) avec les aliments des meilleures des œuvres humaines.

Les sceptiques stériles, hurlant à l'absurdité ou à la vanité de l'existence collective et de ses buts, usurpent souvent le beau titre de nihiliste. Le nihiliste vit une existence solitaire, animée surtout par ses propres commencements, pour lesquels il n'a besoin de personne, de rien ; et ses moyens, c'est son talent et sa noblesse.

Un talent apaisé sied aux classiques ; un talent fulgurant - aux romantiques ; mais derrière les deux on accède à une même vie, d'une même profondeur, et à une même noblesse, d'une même hauteur. Et souvent, le romantique résigné rejoint le classique rebelle. Et la solitude n'est pas une question de mépris ou de respect, qu'on porte aux autres, mais de hauteur, à laquelle on se voit soi-même.

Que l'illusion soit plus vitale que toute vérité se prouve avec la même rigueur à partir des trois démarches : de la représentation (la puissance d'[Aristote](#)), de la quête (la poésie de [Valéry](#)), de l'interprétation (la noblesse de [Nietzsche](#)). Ce qui est curieux - et juste, car ces trois dons ne s'influencent guère mutuellement -, c'est que chacun d'eux voyait dans sa démarche la seule menant à cette vitalité.

Je passe, inévitablement, par la tentation du sophisme - un jour je me dirai : je prouve tout ce que je veux. Mais deux constats finissent par m'en éloigner : primo, quand à ma conviction s'ajoute mon adhésion, et la réalité, miraculeusement, s'y plie (*aléthéia* d'[Aristote](#), *adaequatio rei et intellectus* de [St Augustin](#) et d'Averroès, *verum et factum reciprocantur* de G.B.Vico, *l'harmonie préétablie dans l'âme entre la représentation et l'objet* de Leibniz, *ce qui est rationnel est réel* de [Hegel](#) - *was ist wirklich ist vernünftig*, *la parole va à l'être, car elle en vient* de [Heidegger](#) - *das Wort geht zum Sein weil es vom Sein herkommt*), le significatif rejoignant le formel ou s'y refusant dans l'irrécusable perplexité de Zénon d'Élée ; secundo, quand je comprends, que le choix des choses à prouver joue le rôle des contraintes, que ne s'imposent que le bon goût et la noblesse.

C'est la cible qui quelquefois ennoblit le trait. Viser une haute vérité et la rater ou cribler un bas mensonge ? *Un homme montre quelquefois plus de génie dans son erreur qu'un autre dans la découverte d'une vérité* - Diderot.

Le remords et la honte m'attrapent dès que j'inhibe mon action, toujours abrutissante, et donne du loisir à mon esprit, affairé et écoeuré. D'où l'appel des sots : *Que le travail vous apporte la paix, puisqu'on ne la trouve nulle part ailleurs* – D.Mendeleïev - *Находите покой в труде, ни в чём другом его не найти.*

Pour un écrivain, la contrainte la plus utile est le filtrage de l'inessentiel, parmi les objets, les faits, les angles de vue, les tonalités. C'est comme passer par un « *creuset : le feu consume tout ce qui n'est pas le pur or* » - Fénelon. Et la noble manière, le talent, ne brille de tout son éclat que sur la noble matière.

Pour que je penche, définitivement, du côté de la bête, au détriment de l'ange, il faudrait que, dans la création, celui-là adoptât ces vertus de celui-ci : l'essence pure (ne toucher qu'aux nobles matières) et l'existence solitaire (jamais en meute).

La seule puissance noble, c'est le talent, qui est une fatalité ne pouvant pas être désirée. Donc, la volonté de puissance est soit le bonheur de Narcisse, soit le malheur de Salieri.

La grande tragédie, ce ne sont pas des tracas publics des princes de ce monde, mais la langueur solitaire des serviteurs de Dieu, dont les talents, les sentiments, les rêves s'évaporent, face au vide des cieux.

Index des Auteurs

Adorno Th.	101	Céline F.	91	Gary R.	13
Alain	41	Cervantès M.	19,94	Gide A.	82
Amiel H.F.	83	César J.	187	Goethe J.W.	15,86,87, 162,166,179
Apulée	144	Char R.	5,182	Goya F.	95
Aragon L.	11,15,96,170	Chateaubriand F.	5,15, 58,86,115	Gracián B.	141,169
Arendt H.	8,32	Chesterton G.K.	32,102	Grieg E.	50
Aristote	5,12,18,41, 42,57,93,96,100,120, 121,126,129,155,156, 193	Chestov L.	30,49,67,75	Grillparzer F.	137
Auden W.	3	Cicéron	140	Guitry S.	177
St Augustin	15,20,55, 78,100,159,174,193	Cioran E.	4,5,18,21, 32,40,49,52,86,92, 144,164	Hamann J.G.	39,80
Averroès	193	Claudel P.	165	Hegel J.G.	4,42,58,80, 94,110,119,120,121, 128,134,157,162,185, 193
Bachelard G.	37,48	Cocteau J.	51	Heidegger M.	5,12,38, 40,48,75,77,79,89, 92,94,114,114,125, 128,130,132,134,135, 148,155,189,193
Bacon F.	49,55	Coleridge S.	52	Heine H.	78
Bakounine M.	73	Condillac É.	188	Héraclite	61,70,83
Barthes R.	54,175	Confucius	27,75,165	Hésiode	49
Batiouchkov V.	95	Debray R.	5,15,102	Hesse H.	33,152,157
Baudelaire Ch.	5,127, 179	Delacroix E.	136	Hölderlin F.	15,21,43, 48,58,152,159,184
Baudrillard J.	25,27,28	Deleuze G.	58,58,124	Homère	92
Beethoven L.	16,80,161	Derrida J.	120	Horace	74,91,173
Bélinisky V.	23	Descartes R.	38,41,51, 70,103,106,107,119, 120,126,133,134,137, 147,148,159	Hugo V.	15,46,180
Benjamin W.	124,143	Diderot D.	93,142,193	Hume D.	40,43,81,109
Berbérova N.	76	Diogène	43	Husserl E.	5,43,105, 127,134
Berdiaev N.	73,83,102, 111	Disraeli B.	36	Iskander F.	183
Bergson H.	40,41,45, 87,94,130,136,147, 162,163	Dostoïevsky F.	52,79, 102,140,176	Jankelevitch V.	12,121, 168,187
La Bible	28,72,123	Dryden J.	80,142	Johnson S.	142
Blake W.	77,190	Me Eckhart	16,188	Joubert J.	46,106,162,170
Blanchot M.	103,163	Einstein A.	52,163	Joyce J.	164
Blok A.	140	Eliot T.S.	157,185	Juvénal	86,96
Bloy L.	76	Emerson R.W.	11,101, 146,185	Kafka F.	28
Boèce	79	Empédocle	33,95	Kant E.	5,15,19,26, 41,65,70,80,104,105, 112,118,119,121,125, 128,129,145,156,157, 187
Boehme J.	188	Enthoven R.	97,177	Khlebnikov V.	164
Bouddha	154	Épictète	157	Kierkegaard S.	12,24,62, 101
Browning R.	95	Épicure	56,86,140,173	Klioutchevsky V.	172
Bruno G.	21	Érasme	165	Koestler A.	150
Buber M.	44	Eschyle	54		
Buffon G.	25	Fénelon F.	194		
Byron G.	15,86	Feynman R.	22		
Camus A.	129	Fichte J.G.	128		
Canetti E.	53	Flaubert G.	20,60,76, 101,143		
Carlyle Th.	33	France A.	47		
Caton	141	Gandhi M.	71		
Celan P.	176				

Kundera M.	100	Ovide	187	Socrate	10,28,33, 48,118,168
Lacan J.	70,132	Parménide	70	Sophocle	124,144
Lacoue-Labarthe Ph.	182	Pascal B.	7,41,43,57,70, 103,113,152,165,177	Spinoza B.	4,5,15,51, 54,67,72,94,100, 121,134
Lamartine A.	36,44,58	Pasternak B.	5,163,163, 180,182	Steiner G.	40,48,151, 156
Lao Tseu	29,37	Pavese C.	70	Sterne J.	170
La Rochefoucauld F.	132	Péguy Ch.	102	Stravinsky I.	9,185
Lec S.	185	Pessõa F.	32,103	Suarès A.	27,96
Leibniz W.	103,193	Pétrone	82	Tarkovsky A.	44
Leopardi G.	86,101	Picasso P.	38	Tchékhov A.	61,150
Lermontov M.	86	Pindare	113	Thomas d'Aquin	113, 161,176
Levinas E.	53,97,131	Platon	6,9,12,29,43, 75,93,94,96,126, 139,149,154,155,188	Tolstoï L.	4,38
Lichtenberg G.	161,164	Pline l'Ancien	91	Trakl G.	164
Lorca F.	14	Plotin	98,156	Trismégiste	181
Lossev L.	44,93	Plutarque	100	Tsvétaeva M.	74,103, 103,180
Lulle R.	22,125	Pouchkine A.	26	Valéry P.	5,7,15,18,21, 23,26,38,41,47,49, 75,81,84,91,91,93, 99,101,102,107,113, 115,117,119,120,121, 124,128,130,133,144, 145,151,156,160,162, 166,168,170,170,178, 193
Maïakovsky V.	15	Protagoras	5	Vauvenargues L.	62,176
Maistre J.	12,23,24	Proudhon P.J.	97	Vico G.	96,193
Mallarmé S.	10,75,164	Proust M.	75,166	Vigny A.	90
Malraux A.	191	Pythagore	44	de Vinci L.	119
Mandelstam O.	91	Renard J.	21	Virgile	135,159
Marc-Aurèle	4,37,141	Rilke R.M.	5,15,66	Voltaire A.	3,107
Marcel G.	147	Rimbaud A.	148	Weidlé V.	172
Marx K.	5,42	Ronsard P.	41	Weil S.	47,52
Maupassant G.	158	Rorty R.	13	Wiazemsky P.	25
Mencius	70	Rousseau J.-J.	20,96,107	Wilde O.	145
Mendeleïev D.	155,194	Ruskin J.	94	Wittgenstein L.	3,92, 117,121,125,139,166, 186
Merleau-Ponty M.	156	Russell B.	31	Wordsworth J.	51
Michel-Ange	25	Sartre J.-P.	4,5,33,38, 41,94,147,155,159	Zénon d'Élée	133
Montaigne M.	4,30,36, 100,108	Schelling F.	31,58,59, 114,123	Zweig S.	30,87
Montesquieu Ch.	165	Schiller F.	147		
Morgenstern Ch.	47	Schlegel F.	39,50,180, 184		
Nabokov V.	20,60,67	Schopenhauer A.	4,7, 40,83,88,91,110, 114,120,125,141		
Nicolas de Cuse	91	Sénèque	19,84,157, 169,183		
Nil de Sora	96	Serres M.	113,149		
Nietzsche F.	3-7,12,14, 15,18,20,21,29,38, 42,43,45,49,50,54, 56-58,70,85-87,91, 92,99,101,103,104,110, 108,113,119,120,128, 130,132,133,144,156, 157,162,168,170,172, 174,176,179,184,193	Sextus Empiricus	108		
Novalis	47,84,101	Shakespeare W.	8,19,49		
Ortega y Gasset J.	19,86				

Sommaire

Avant-Propos	I
Généralités	3
Oublier le Talent	69
Oublier la Noblesse	113
Oublier l'Intelligence	179
Index des Auteurs	195